

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

*Il a été tiré de cet ouvrage
200 exemplaires sur papier coquille
numérotés de 1 à 200,
hors commerce ;*

*et 1000 exemplaires sur papier poids plume
offerts au public.*

AUGUSTE LA PALME
Prêtre

DIALOGUE DES VIVANTS ET DES MORTS

agrémenté d'un PROLOGUE et coupé de
plusieurs MONOLOGUES



AUTOUR DU LIVRE :

" Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang "

Nihil obstat :

ADELARD DUGRE, s. j.

ensor dioec.

Permis d'imprimer :

† GEORGES,

arch.-coad. de Montréal.

Le 2 mai 1931.

RESPECTUEUSEMENT DEDIE
AU TRES REVEREND PERE

J.-E. FOUCHER
C.S.V.

MON PROFESSEUR VENERE
ET MON

“ALMA MATER”

QUELQUES APPRECIATIONS :

Le "Dialogue" est une réponse aux quelque trente-cinq lettres ouvertes—quelques unes très acerbes—qu'ont publiées les revues l'Enseignement Primaire et Le Terroir, au sujet d'un précédent volume: Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang. L'auteur d'Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang réplique sur le même ton, je veux dire le ton de la polémique, mais en apportant une immense documentation à l'appui de sa défense.

Le tour original de ces dialogues, leur logique serrée, leur verve caustique, leur humour, leur ironie, ne manqueront pas de captiver l'esprit du lecteur. L'ouvrage donne beaucoup à penser. Il intéressera tous ceux que préoccupe le si important problème de l'enseignement.

Certains des personnages mis en cause, parmi les plus malmenés, s'en offusqueront peut-être... à moins qu'ils ne préfèrent avoir le "sourire", comme l'auteur semble le leur demander à la fin de son livre.

ABBE MELANCON

"Comme le "Pèlerinage à l'Ecole de Rang", le Dialogue des Vivants et des Morts contient une foule d'idées justes et de suggestions opportunes, rédigées en un style vivant, correct, débordant d'allusions et de réminiscences. C'est un large coup de fouet, encore plus vigoureux que le précédent, infligé à des épaules très sensibles. Il produira sûrement un bon effet... à cause de l'importance de la question traitée et des précieuses suggestions, qui sont faites avec tant de vigueur et d'à propos."

LE R. PERE ***

Je suis atteint d'une sincérité déplorable—déplorable pour certains—je ne remercie jamais de l'envoi d'un livre qu'après l'avoir lu intégralement, à condition naturellement qu'il en vaille la peine... Je puis vous dire aujourd'hui, en toute franchise, que le "Pèlerinage à l'Ecole de Rang" m'a beaucoup intéressé. D'abord parce que j'y ai appris beaucoup. Ensuite, par vos idées, que je partage, sur la façon dont devrait être conçu l'enseignement dans ces écoles. J'insisterais même encore plus que vous sur le caractère agricole de cet enseignement... Vous avez donc fait de bonne besogne en écrivant ce petit livre et le "paysan" que je suis resté vous en félicite bien sincèrement.

LE CHANOINE GUSTAVE JEANJEAN

"Tout arrive même le bien."

PIERRE L'ERMITE,
curé de S.-François-de-Sales, ...
à Paris.

*"Le vrai n'est pas toujours
vraisemblable."*

TOULEMONDE

"Gardons le sourire."

L'ARMÉE FRANÇAISE

ERRATA AU DIALOGUE

Page	41	:	1r	alinéa,	2e	ligne :	lire	le livre
"	58	:	1r	"	, 5e	" :	"	l'enseignement
"	58	:	2e	"	, 2e	" :	"	exercé
"	61	:	2e	"	, 2e	" :	"	d'enseignement
"	182	:	1r	"	, 1re	" :	"	C'est
"	186	:	1r	"	, 1re	" :	"	agencement
"	198	:	1r	"	, 2e	" :	"	actes
"	201	:	3e	"	, 4e	" :	"	inspiration
"	220	:	4e	"	, 9e	" :	"	elle
"	225	:					"	ferré
"	246	:	3e	"	, 3e	" :	"	manières
"	247	:	1r	"	, 5e	" :	"	la neige, le vent,
"	264	:	3e	"	, 5e	" :	"	choses
"	253	:	note	3e,	3e	" :	"	XXe siècle
"	251	:	3e	alinéa,	4e	" :	"	Monsieur,
"	267	:	1r	"	, 1re	" :	"	l'abbé Pellerin
"	286	:	4e	"	, 3e	" :	"	s'entende
"	287	:			6e	" :	"	sur tout
"	304	:	4e	"	, 1re	" :	"	tasse
"	308	:	4e	"	, 3e	" :	"	sanitaires
"	308	:	4e	"	, 4e	" :	"	robinet
"	314	:	2e	"	, 3e	" :	"	instruisons
"	321	:	3e	"	, 5e	" :	"	il sera ingénu
"	324	:	9e	"	, 1re	" :	"	autrefois
"	325	:	3e	"	, 1re	" :	"	avons
"	356	:	5e	"	, 1re	" :	"	chevaleresque
"	361	:	4e	"	, 5e	" :	"	expériences nouvelles

INDEX

	PAGE
AVANT-PROPOS... à deux temps	11
PROLOGUE	
<i>Des signes de contradiction</i>	15
LE DIALOGUE DES VOIX INNOMBRABLES	
I <i>Chassé-croisé de contrebasses</i>	23
II <i>Un couplet par M. C.-J. Magnan</i> <i>sur l'air: "Connais-tu mon pays"</i>	37
III <i>Distribution de bonnets</i>	45
IV <i>Feux croisés</i>	55
V <i>Aloès vs chocolat</i>	75
VI <i>Quod licet Jovi non licet bovi</i>	95
VII <i>Le pipeau de Marielle</i>	117
VIII <i>S.O.S.: La détresse à l'école</i>	121
IX <i>Ça ne sert de rien,</i> <i>si on ne s'en sert pas</i>	135
X <i>Frappons au cœur... de la question!</i>	145
XI <i>Jeux de cymbales</i>	155
XII <i>Le geste ailé des lèvres</i>	163
XIII <i>Le défilé des mots</i>	179

INDEX

XIV	<i>Redressez la silhouette du type et l'étoffe</i>	195
XV	<i>L'appet ne crée pas la compétence</i>	213
XVI	<i>Pour enseigner, il faut être "ferré à glace"</i>	225
XVII	<i>La Création ? Miroir de vérités</i>	243
XVIII	<i>"Modelez" la maison d'école</i>	263
XIX	<i>Au Nom du Saint-Esprit</i>	273
XX	<i>Sous le signe de la charrrue</i>	283
XXI	<i>Compétents ? ... pas compétents ?</i>	293
XXII	<i>A l'horizon d'un rond de gobelet !</i>	301

TRYPTIQUE

XXIII	<i>Premier plan : Hitch your waggon to a star!</i>	311
XXIV	<i>Deuxième plan : Je suis venu pour mettre le feu</i>	335
XXV	<i>Troisième plan : Fleurs d'humanités</i>	353

EPILOGUE ...	<i>A double détente</i>	373
--------------	-------------------------------	-----

TABLE	<i>des auteurs cités</i>	379
-------	--------------------------------	-----

AVANT-PROPOS

PREMIER TEMPS

Faut-il faire confiance aux controverses? À mon âge, il est permis d'en douter. La dernière réplique n'a pas nécessairement raison. Les plus intelligents portent jugement sur la donnée de la thèse sans qu'il soit besoin de les accabler de reprises fatigantes. Les autres, qui s'obstinent, ont probablement sur le sujet controversé des opinions trop arrêtées pour qu'il soit possible de les convertir.

Toutefois, il peut arriver qu'un silence prolongé soit interprété comme un aveu, une acceptation implicite des raisons de l'adversaire. Or, quand celui-ci trouble les faits ou présente les arguments d'une manière inexacte, l'auteur doit à la vérité et se doit à lui-même de présenter les rectifications nécessaires. Je prie le lecteur d'excuser la note personnelle de ces pages, note malheureusement inévitable dans toute apologie.¹

¹ Cf. une note du P. Thurston, s.j., dans *Rev. Apolog.*, août, 1930, p. 161.

DSUXIEME TEMPS.

A travers toute l'humanité les préoccupations sont les mêmes. A mille lieues de vous, si vous pouviez la percevoir, vous entendriez la réponse à votre question.

Quelqu'un d'autre pose ailleurs le problème qui vous hante; à des distances énormes les uns des autres, des interlocuteurs polémiquent autour de la même difficulté.

Ainsi en va-t-il du problème de l'enseignement. Il est mondial.

*

* *

Il n'est pas au ciel de point si obscur où l'oeil qui persévère ne découvre une étoile. De même, ami lecteur, prêtez l'oreille, vous entendrez des voix de tous les points de l'horizon. Il en viendra jusque du fond des siècles les plus antiques. Quand la sagesse, même humaine, a une fois parlé, sa voix est chargée de reviviscence.

Je fais appel à leur autorité. Cette sagesse des nations rendra témoignage à la vérité. Elle nous dira les conditions d'une action efficace. Elle révélera une

haute doctrine pédagogique et les derniers secrets de la discipline scolaire.

*

* *

Le Pèlerin de l'école primaire rurale a fait entendre sa plainte sur le sort qu'on y réserve à nos enfants

De l'officine de la "Revue de l'Enseignement primaire" des voix furieuses lui ont répondu.

*

* *

Il revient au lecteur impartial et compétent de vérifier quelle formule — celle de notre Inspection scolaire ou celle de l'humble Pèlerin — bat le mieux au rythme de la pensée pédagogique universelle.

*

* *

La tentative de reproduire quelques échos de ce dialogue mondial ne va pas sans difficultés. Téméraire peut-être, courageuse sans doute, l'aventure me vaudra, je l'espère et je la demande, l'indulgence des lecteurs bienveillants. Il y en a.

LE PELERIN,

Curé de Sainte-Clotilde . . .

à Montréal

le 31 janvier, 1931

Prologue

des signes de contradiction

Prologue

Des Signes de Contradiction

LE PELERIN.—Le problème scolaire est à l'ordre du jour! Je n'entonne pas cet air lapalicien sans confusion. Il le faut pourtant, puisqu'on semble l'ignorer au carrefour de la "Revue de l'Enseignement primaire."

Le Souverain Pontife, Pie XI, consacre à l'éducation scolaire toute une encyclique. Le monde catholique entier y voit la charte de l'enseignement chrétien. Hier, en Russie, en Hongrie, en Italie, il n'était question que de l'organisation de l'école populaire, la petite école. Aujourd'hui, la tribune française n'a d'accent que pour elle. Le Québec ne fait pas exception: ministres, juges, prêtres, en discutent dans leurs discours ou leurs conférences. Nos publicistes ne se lassent pas d'exploiter cette veine sans crainte de fatiguer l'attention de leurs lecteurs. Chacun signale à l'école primaire, voire, à l'école rurale, des lacunes, des besoins d'amélioration; chacun offre sa panacée.

Je le confesse, après de vaines attentes, je fus impatienté de constater les mesquins résultats de tant d'écriture surtout à l'école rurale. Curé de campagne douze années durant, j'étais bien placé pour observer ce qui

se passe en ces écoles. Ancien professeur de cours classique, je n'étais pas sans expérience pédagogique. Je ne fus pas, non plus, sans regarder au delà de l'horizon paroissial. De nombreux voyages me mirent en relation avec des ecclésiastiques d'à peu près tous les diocèses du Québec: de Gaspé à Hull, de Valleyfield à Chicoutimi. Je recueillis de mes conversations plus que des impressions. Au surplus, je suis de mon pays depuis plus de soixante ans. Comptez là-dedans plus de trente années de ministère sacerdotal. Rappelez-vous le poste central que la petite école occupe dans ce ministère et vous me concéderez, sans doute, le droit de m'intéresser aux choses de mon pays en général, et, en particulier, celui de dire, modestement et en toute courtoisie avec un minimum de compétence, ce que je pense de ses écoles primaires, fut-ce à la campagne.

Or donc, en novembre 1928, je racontais à mes compatriotes mon "Pèlerinage à l'Ecole de Rang."

Un CANADIEN de la rue.—M. le Pèlerin, votre livre, n'est-ce pas de l'écriture ajoutée à de l'écriture?

LE PELERIN.—Hélas! il se pourrait: A quoi, en effet, servent des idées qui restent platement couchées sur le papier? ¹

Je me disais cependant—dans ma candeur naïve—: J'aurai le mérite de remettre en vedette des vérités déjà

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R., p. 226.

entendues mais oubliées. Présentées en faisceau, je renforcerai des arguments affaiblis par leur dispersion dans les revues et les journaux. En ramassant sous une même couverture tant de doléances, en cataloguant les moyens pratiques de renouveler l'école, je ferai peut-être exploser la multitude des désirs en une volonté pressante, puissante, d'agir! L'engrenage, lié avec soin et persévérance, de presque tous les éléments de la question scolaire, devrait fixer l'attention, forcer l'adhésion et déclancher des résultats!

"Ecrire pour dire quelque chose de décisif, quelque chose qui violente, emporte l'adhésion, arrache aux plus apathiques, aux plus endurcis, le mot célèbre échappé au maréchal de Grammont traqué par la logique de Bourdaloue: "Morbleu, il a raison!", c'est le compliment que José Vincent fait à Pierre l'Ermite; c'est celui que j'aurais ambitionné—sans vergogne—. Dans tous les cas, écrire pour ces motifs, ce n'est pas faire que de la littérature, me semble-t-il.

M. OMER HEROUX.—Si l'importance d'un sujet peut d'elle-même commander l'attention de la presse, celle-ci tout entière discutera bientôt . . . la taxe sur les successions.

Le PELERIN.—La question scolaire est-elle moins importante? Une campagne pour des écoles plus efficaces ne devrait-elle pas enrôler toutes les volontés et les ranger toutes pour l'action? Au moment

où les difficultés agricoles font émigrer nos cultivateurs par milliers et laissent les autres découragés, l'efficacité de l'école rurale est-elle un sujet d'une importance capitale, oui ou non?

M. L'ABBE J.-M. MELANCON.—Si vraiment ce petit livre passait inaperçu, s'il ne suscitait pas de discussion, s'il n'obtenait pas le succès qu'il mérite, il faudrait en tirer cette pénible conclusion que notre patriotisme sonore n'est fait que de clinquant, et que nous sommes descendus très bas, au dernier degré de l'apathie, dans l'avachissement.¹

Le PELERIN.—Dix mois après le récit de son pèlerinage, le silence faisant le vide, le Pèlerin aurait dû mourir d'asphyxie! Au clan des journalistes inféodés ou simplement apathiques, apeurés, le spectacle parut moins intéressant qu'un accident d'automobile. A l'"Ecole", Principaux et Inspecteurs masqués de leur air le plus terriblement pédagogique, faisaient galerie, gouailleurs et . . . fermés!

Ce pendant, le Pèlerin cheminait aux rangs obscurs de nos campagnes partout accueilli par la plus sympathique et la plus intelligente curiosité. Peu à peu, à sa voix, l'attention du public suffisamment éveillée se chargeait d'émotion. Enfin, sous le souffle persistant de ce courant d'air nouveau, un nouveau courant

¹ Cf. Rev. dominicaine, fév. 1929, p. 125.

d'opinion se formait et trouvait à s'exprimer même aux plus hautes tribunes: à la Chambre provinciale et à l'Assemblée législative.

À tel enseigne que le bataillon des inspecteurs crut devoir alors s'ébranler! Il se plaignit hautement d'avoir reçu un caillou. L'atmosphère, jusque-là silencieuse, des Hauts Lieux pédagogiques, retentit tout à coup du tintamarre le plus tintamarresque. Et, depuis dix autres mois, ce joli concert s'amplifie aux estrades de la "Revue de l'Enseignement Primaire."

Mon étonnement infini c'est d'attendre encore, après dix mois d'une critique opiniâtre, que l'on s'assise la position du problème. Pas une seule de ces hautaines compétences, intolérantes à toute autre intrusion, pas une seule n'a relevé la vraie donnée de la thèse d'un "Pèlerinage à l'Ecole de Rang!"

Ou bien, pour rassurer l'opinion du public, on ne pouvait mieux s'y prendre que de brouiller son attention . . .

En septembre 1929, phénomène étrange dans notre ciel paisible, un point d'interrogation sillonne la nue: "L'école du rang a-t-elle fait des progrès depuis vingt-cinq ans?"

Vous le remarquez, la foudre écrit sans nuance. Aussi bien, faut-il avouer qu'il s'agit du ciel de la Surintendance scolaire dans notre bonne ville de Qué-

bec, et que le signe foudroyant vient de la baguette nullement magique de M. Cyrille Delâge! De tous les points de l'horizon scolaire québécois, des bras disciplinés et menaçants se lèvent, armés de plumes et d'éteignoirs, des voix rageuses se font entendre, et, dans la pénombre, de pacifiques yeux de lapins s'essayent aux regards des lions!

J'entendis alors un dialogue aigu dont j'essaierai de rendre compte le plus exactement possible.

LE DIALOGUE DES VOIX INNOMBRABLES

Chassé-croisé de contrebasses

la question scolaire

I

M. le SURINTENDANT de l'instruction publique ¹.—Le volume de M. l'abbé La Palme: "Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang" a eu du retentissement même devant la Chambre . . . ²

Un LOUSTIC sénégalais, (. . ?—Parfaitement!). —La cigale tient dans le creux de la main et elle se fait entendre de toute la prairie!

M. le SURINTENDANT.—MM. les Principaux des Ecoles Normales, MM. les Inspecteurs des écoles primaires, vous m'obligeriez en me disant en toute sincérité et vérité (sic) si l'école de rang est "dans un état de stagnation"? ³

Le PELERIN.—Je comprends, et vous connaissez le vieux truc. Permettez-moi, sans façon, d'en montrer la ficelle: "Donnez-moi une phrase, un mot de n'importe quel auteur et je le ferai pendre!" Et, d'une pincette que vous croyez subtile, vous avez extrait un mot d'un "P. à l'E. de R.," puis, tout autour, vous ameutez maintenant Principaux et Inspec-

¹ M. Cyrille Delâge.

² Cf. *Rev. de l'Ens. pr.*, vol. 51e, p. 15.

³ *Ib.*

teurs . . . Je ne serai pas pendu pour autant. Néanmoins, gardons la corde, elle servira peut-être à d'autres!

M. ALBERT LEVESQUE¹.—Est-ce en consultant les prétendus responsables de la "stagnation" dénoncée, en les invitant à constituer un corps suprême d'arbitrage, que l'auteur² et le public peuvent, en toute sécurité, compter obtenir un critère d'exactes vérités? D'aucuns, nés malins, commencent à sourire avec scepticisme.³

Un INSPECTEUR (lisant à haute voix).—"Dans les autres écoles, c'est le mouvement et la vie, à l'école de rang c'est l'état de stagnation." Reconnaissez-vous vos propres paroles, M. le Pèlerin, oui ou non?

Le PELERIN.—Et les contextes, Monsieur? Les contextes ne sont pas écrits pour les chiens. Faut-il les négliger si fort? D'autant moins que les contextes, ici, c'est tout un volume. Vous l'avez lu, vous et vos collègues; quelles sont donc vos méthodes d'analyse?

(à M. le Surintendant:.) Votre question "porte-à-faux" me paraît avoir singulièrement faussé la randonnée de tous vos critiqueurs à solde!

1 Ecrivain et directeur de l'"Ami des Livres".

2 C.-à-dire l'abbé A. La Palme.

3 Cf. "L'Ami des Livres," sept., 1929, p. 30.

M. C.-J. MAGNAN.¹—Toute la thèse développée dans "Un P. à l'E. de R." tend à prouver que depuis soixante-quinze ans nos écoles rurales, particulièrement "celles du rang", n'ont fait aucun progrès, qu'elles sont dans un état de stagnation.²

Le PELERIN.—Cette thèse que vous me prêtez gratuitement "renverse" les perspectives envisagées au cours de mon pèlerinage à l'école du rang.

Le maréchal FOCH.—Messieurs, de quoi s'agit-il? ³

Le PELERIN.—En effet, de quel progrès parlez-vous? De quelle stagnation?

M. J.-C. MAGNAN.—Depuis une trentaine d'années l'école rurale s'est notablement améliorée, tant au point de vue matériel qu'au point de vue pédagogique!

Le PELERIN.—Vous regardez le passé; vous remontez jusqu'au point de départ de nos écoles publiques et par comparaison avec lui, vous dites: l'école rurale a bougé! Moi, je regarde le présent, je vois que tout a évolué; je constate que la vie d'aujourd'hui demande à ceux qui la vivent d'être autrement équipés que ne l'étaient, je ne dis pas nos grands-pères, mais nos pères; et, alors, je me demande si l'école rurale, pour ne pas parler des autres, a évolué en proportion?

¹ Inspecteur général des Ecoles Normales.

² Cf. Rev. de l'Ens., pr., vol. 51e, p. 11.

³ "En écoutant le maréchal FOCH" par le commandant Bugnet.

Elle bouge, je le veux bien. Mais a-t-elle bougé suffisamment pour n'être pas en retard? Elle a tourné quelques feuillets; en a-t-elle tourné assez pour être à la page?

M. PIERRE HUNZIKER.—Actuellement, les questions économiques ont pris une place considérable; des qualités supérieures d'organisation, d'initiative, de réflexion, d'audace, sont requises pour réussir... et nous assistons à une lutte terrible, dont l'indépendance économique de notre pays est l'enjeu...¹

Le maréchal FOCH.—J'ai toujours pensé qu'en faisant ce qu'il fallait, on obtenait des résultats...

Le PELERIN.—En sorte que, si les résultats ne répondent pas aux besoins d'aujourd'hui, on peut conclure qu'à l'école rurale, on n'a pas fait ce qu'il fallait.

M. PIERRE HUNZIKER.—En trente ans, le monde a, du fait des inventions mécaniques et du bouleversement économique et social qui en est la conséquence, poursuivi à une allure vertigineuse une évolution qui, commencée avec les premières applications de la machine à vapeur, l'aura plus fait changer en ce court espace de temps qu'il n'avait fait en trente siè-

¹ Cf. Rev. des 2 M., 1er janv. 1930, p. 187.

cles. C'est véritablement à la naissance d'un nouveau monde que nous assistons.¹

M. l'abbé LIONEL GROULX.²—Autour d'un peuple la vie n'est point stationnaire. La vie n'attend point qui s'attarde.³

MUSSOLINI.—L'école doit préparer à la vie et former l'homme nouveau qui doit être libre et dévoué, fort et bon . . .

M. PIERRE HUNZIKER.—Dépouillée de son orgueilleuse phraséologie, il reste que cette parole fasciste annonce une transformation de l'école, en Italie, dans le sens d'une compréhension meilleure de la vie.⁴

Le PELERIN.—A quel problème plus important l'Italie fasciste et le Vatican se sont-ils heurtés d'abord?

M. EDOUARD HELSEY.⁵—Naturellement, c'est autour de l'école que la bataille s'est d'abord engagée. On s'est disputé l'enfant, substance vierge, métal intact où se monnaie chaque jour en pièces neuves l'avenir même de la nation. L'effigie serait-elle la tiare, serait-elle le faisceau?

Le Père PAUL LORUS, s.j.—En fait, nos méthodes d'enseignement et d'éducation du xxe siècle préparent-elles "l'enfant", le jeune homme, à jouer, dans le

1 1 Ib. Rev. des 2 Mondes.

2 Professeur d'histoire à l'Université de Montréal.

3 Cf.: "Quelques causes de nos insuffisances."

4 Ib. Rev. des 2 M. 1er janvier. 1930, p. 187.

5 Rédacteur au Figaro.

cadre de vie et d'institutions existant au xxe siècle, le rôle qu'ils méritent et que la société attend? ¹

M. PIERRE HUNZIKER.—En Autriche, un effort semblable se poursuit. Entraînés par un grand ministre, les membres des trois degrés de l'enseignement prennent contact régulièrement et unissent leurs efforts pour élever, dans un esprit passionnément démocratique et ardemment national, une génération formée par les méthodes de l'éducation nouvelle et qui fasse preuve de qualités intellectuelles et morales: observation, jugement, initiative, décision... ²

Le PELERIN.—Je reconnais que notre Comité central des écoles publiques a fait de louables efforts pour mettre nos programmes d'enseignement primaire au point et l'on applaudit dans les milieux compétents à sa récente et heureuse refecction. ³

Le maréchal FOCH.—Quand ça va mal c'est qu'il y a des faiblesses. Cherchez ces faiblesses pour y remédier. Ce n'est pas la faute des autres, si ça va mal. Faites ce que vous avez à faire.

Le PELERIN.—Or ce programme et les méthodes qu'il suppose ne sont pas suffisamment suivis aux écoles rurales. Voilà pourquoi nos écoles de rang sont dans la stagnation. ⁴

¹ Cf.: Les Etudes. avr., 1925.

² Cf. Ib. Rev. des 2 M. p. 187.

³ Un P. à l'E. de R., p. 88.

⁴ Cf. Un P. à l'E. à l'E. de R. P. 88.

M. EDOUARD MONTPETIT.¹—J'ai lu votre livre. Il m'a intéressé et retenu. Votre distinction entre le théorique et le pratique, la doctrine et son application, est fort juste et propre à la réflexion.

Le PELERIN.—Mon attention ne s'est donc pas portée principalement sur la qualité de notre programme scolaire, mais plutôt sur la qualité de l'enseignement qui devrait en résulter à l'école rurale.

C'est une raison toute pratique, exigeante de résultats vécus, qui m'incline à demander pourquoi nous ne prenons pas, dès le début, tous les moyens de relever la formation intellectuelle et la compétence professionnelle de nos lutteurs pour la vie.

Tous les moyens de formation sont un engrenage dont le premier anneau est l'enseignement primaire. Les circonstances m'ayant mis à même d'étudier l'école rurale et de voir comme elle est pratiquement arriérée, n'était-il pas naturel que, sans vouloir tout résoudre par elle, j'aie voulu montrer que le reste se fera plus difficilement si nous ne commençons pas par elle, c'est-à-dire par affermir les commencements, le point de départ des intelligences.

Si la première étape est manquée, les étapes subséquentes en répareront très difficilement la lacune. Sans doute, l'école publique s'est multipliée, et les parents y envoient un plus grand nombre d'enfants.

¹ Secrétaire générale de l'Université de Montréal, écrivain

Les maîtresses aussi sont plus nombreuses et plus compétentes. On n'en reste que plus affligé de constater l'inertie de cette école où le programme pratiqué est limité à l'épellation des mots, à une pénible écriture et à l'addition, au lieu d'être haussé à une formation moderne, à date, au point . . .

M. CHARLES-MARIE BOISSONNAULT ¹.— Il y a de grosses lacunes, d'ailleurs visibles, dans le peuple, et l'auteur de l'Ecole de Rang le souligne avec tact et psychologie . . .

Le PELERIN.—La réforme du programme scolaire par Mgr Ross ² a grandement amélioré la situation . . . théorique et il faut féliciter le gouvernement de l'avoir endossée.

Le maréchal FOCH.—Ça n'est pas cela l'important! Il faut agir, il faut réaliser. Il n'y a que cela qui compte.

M. TITULESCO ³.—Toutes les paroles du monde ne valent pas un acte. ⁴

M. PAUL VALERY ⁵.—L'homme ne s'achève et ne se couronne que par l'action, la création . . . D'où la vanité de l'abstraction, si elle ne se réduit au positif de la réalisation.

¹ Rédacteur à "l'Evènement" Cf. le 19 oct., 1929.

² Mgr F.-X. Ross, aujourd'hui évêque de Gaspé.

³ Ancien ministre de Roumanie.

⁴ Rev. Univ., 1er oct. 1930, p. 107.

⁵ Poète et membre de l'Académie française.

M. GEORGES CLEMENCEAU.—Ce n'est jamais en parlant qu'on change un état de chose. C'est en se sacrifiant . . .

Le maréchal FOCH.—Tout le monde a des idées. Tout le monde a l'idée de la victoire. Et puis? S'ils ne la réalisent pas? On juge les gens à leurs productions. L'intention ne suffit pas. Tout le monde a de bonnes intentions, il faut les mettre en pratique . . . Je ne dis pas qu'il ne faut pas d'idées. Ce n'est pas cela. Il faut une ligne de conduite bien ferme, et s'y tenir, mais pour cela il faut des moyens, et c'est là qu'il faut des idées pour trouver ces moyens . . . Mais cela ne suffit pas. Il faut agir. Il n'y a que cela qui donne des résultats. ¹

M. CLEMENCEAU.—L'important est d'agir et de croire quand on agit. ²

M. CANOVAS DEL CASTILLO.—Savoir choisir et décider . . . faire ou ne pas faire . . . mais quoi que l'on ait résolu, y aller à plein, de toutes les forces de son pouvoir. ³

Le PELERIN.—Un optimisme intéressé empêche de poser le problème de l'enseignement dans le Québec. On sature l'atmosphère de l'apologie verbale et scripturaire d'une école fictive, d'un état de chose illusoire.

¹ Cf. Charles Bugnet: "En écoutant le Maréchal Foch", p. 149.

² Rev. Univ., 1er fév. 1930, p. 276.

³ Cf. Rev. Univ., 15 fév. 1929, p. 287.

Comme un haschisch ces dithyrambes stupéfient l'opinion publique. Et celle-ci en reste inerte, incapable de réagir.

CLEON.¹—Vous êtes des spectateurs de discours et des auditeurs d'actions.

Le PELERIN.—Depuis qu'elle est fondée, l'école primaire, à chaque étape parcourue, aurait dû mieux s'ajuster à tous les progrès obtenus. Aujourd'hui elle offrirait à la société, à la terre qui les attend, les compétences dont elles ont besoin. Nos gens, en concurrence avec les équipes d'autres races, au lieu d'apparaître comme leurs égaux et leurs contemporains, font figures d'arriérés. Le poids de la vie pèse plus lourd sur leurs épaules . . .

M. GUY VANIER²—M. l'abbé Groulx excuse nos insuffisances actuelles. Il nous fait toucher du doigt les résultats que nous avons obtenus en ce qui concerne l'éducation, par exemple, quand on songe aux épreuves que nous avons traversées . . . ³

M. l'abbé GROULX.—Vous l'entendez bien, ce tableau de nos efforts et de nos réalisations ne nous laisserait nul droit de nous arrêter à ce point de la route comme à une halte de repos!

¹ 422 av. J. C. Orateur politique athénien.

² Avocat et président de la Société Nationale S.-Jean-Baptiste.

³ Cf. "Le Devoir", 28 avril 1930.

Le PELERIN.—En effet, il y a deux attitudes. Ceux qui, se souvenant trop des difficultés que l'on nous a faites dans le passé, se félicitent que nous ayons tout de même des écoles primaires où l'on apprend à lire, écrire et compter... et s'en contentent. Les autres, tout en se rappelant le passé pour y chercher les raisons historiques de nos insuffisances actuelles, regardent autour d'eux pour mesurer des concurrents, regardent dans nos rangs pour établir un courageux parallèle, regardent enfin l'avenir pour juger du travail que nous devons accomplir encore non pas pour devancer les autres, mais simplement pour nous aligner avec eux.

M. l'abbé GROULX.—Pendant qu'un peuple marque le pas, piétine, ses rivaux, souvent plus heureux, continuent d'avancer et de le distancer. Le jour où, ses moyens intellectuels recouvrés, il voudra reprendre sa marche en avant, que découvrira-t-il? Qu'autour de lui tout a marché plus vite que lui; des chances, des avantages sont pris qui ne sont plus à prendre; le milieu, le monde a évolué, et pendant qu'entre lui et ce monde changé, le peuple arriéré tente des ajustements laborieux, de nouveaux il s'attarde, il use à cette tâche des énergies que d'autres plus favorisés, emploient toujours à le distancer et à le vaincre! ¹

¹ Cf. "Quelques causes de nos insuffisances".

Le PELERIN.—Je suis assuré, M. l'Abbé, que vous n'avez pas l'intention d'amorcer la thèse du désespoir, mais de piquer d'émulation un peuple généreux. Il ne s'agit pas de nous figer dans une attitude pitoyable de commisération sur nous-mêmes et, les excuses historiques trouvées, de nous accommoder de nos insuffisances actuelles. Non, mille fois non ! Or sus ! mes frères, à l'oeuvre et à l'épreuve . . . Parmi tant d'organismes que nous avons à mettre au point, est-il si hors de propos, comme le prétendent nos principaux et nos inspecteurs d'écoles, de vouloir commencer par les primaires, par nos écoles rurales ? Et faut-il traiter de dénigreur, d'insulteur de sa race celui qui lui fait la noble proposition d'améliorer la situation, ou même de doubler l'étape ?

M. l'abbé GROULX.—Ce serait le seul moyen de nous consoler de cette douleur tragique : nous sommes un peuple qui passe son temps à rattraper du temps perdu.

Un solo par M. J.-C. Magnan

sur l'air de :

"Connais-tu mon pays"

la question scolaire (suite)

II

Le maréchal FOCH.—On répugne à voir les choses en elles-mêmes. "Cela s'est toujours fait ainsi". C'est le grand principe. On se croit toujours au temps des diligences. On vous parle autos, avions, on répond carosses! On continue dans la même routine. . .

M. C.-J. MAGNAN.—Il y a une dizaine de mois, paraissait à Montréal un petit livre de deux cent trente pages, qui a pour titre: Un pèlerinage à l'Ecole de Rang. A première vue, ce modeste titre éveille des sentiments émus et reconnaissants dans l'âme de tous ceux qui, au temps de leur première enfance, fréquentèrent la petite école de chez nous, celle de la Carrière ou du Petit-Bois, de Beauséjour ou du Ruisseau-Plat, de Beaupré ou de la Petite-Rivière, rangs aux jolis noms dont les humbles écoles, parfois loin du village, donnèrent à la jeunesse rurale d'alors les premiers éléments du savoir religieux et profane.

A cinquante-cinq ans de distance, je revois ma première école, sise sur le haut de la côte de la petite rivière du Loup, à quelques arpents du moulin de la Car-

rière et à un mille près de l'église de Sainte-Ursule, comté de Maskinongé. Elle était modeste, grise et plutôt petite. Trois tables de douze pieds, pourvues de deux bancs de même longueur, accommodaient chacune douze élèves, six de chaque côté, garçons sur une table, filles sur l'autre. Un petit tableau noir, très primitif, une ancienne mappe-monde (sic), l'Arbre historique du Canada des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, voilà pour le matériel pédagogique. Un crucifix en plâtre et une image de Pie IX formaient la décoration religieuse. Une petite horloge dans la modeste chambre de l'institutrice, séparée de la classe par une mince cloison de bois, sonnait les heures sur un timbre grêle et sonore.

Mais ce qui me revient à la mémoire avec une netteté précise, c'est la personnalité de l'institutrice, mademoiselle Côté, Caroline, à la taille élancée, à la mine sévère, mais bienveillante quand même. Elle était zélée et passait pour une bonne maîtresse d'école. Nous quittâmes sa classe à l'âge de dix ans, sachant lire couramment, connaissant sommairement les quatre règles simples et possédant quelques notions d'histoire du Canada, notions acquises oralement, grâce à l'Arbre historique ci-haut mentionné. En plus, j'avais appris le catéchisme préparatoire à la Première Communion.

C'était tout, mais c'était beaucoup. A ces connaissances élémentaires, s'ajoutaient la première expérience de vie sociale à l'école et quelques notions pratiques de politesse et de prudence.

Cette première formation rudimentaire complétait celle de la famille sans la contredire. Et, grâce à cette instruction élémentaire, mes compagnes et mes camarades de classe firent modestement leur chemin dans la vie, les unes devenant de bonnes mères de famille ou d'excellentes religieuses, les uns restant sur la terre paternelle et devenant les plus riches cultivateurs des rangs de la Carrière et de la Crête-de-Coq, quelques autres furent envoyés au collège et devinrent d'excellents prêtres ou de parfaits notaires.

En ouvrant pour la première fois le livre de M. l'abbé La Palme, c'était à ces souvenirs agréables, mêlés d'une pieuse gratitude auxquels je songeais, tellement le titre "Pèlerinage" m'avait induit en erreur.¹

M. A.-H. TREMBLAY².—Pour se prononcer sur les progrès de l'école de rang, il faut analyser sérieusement le bagage intellectuel qu'emporte avec lui l'enfant de douze, treize et quatorze ans dont le stage scolaire est terminé... *Il est décevant au possible d'en faire l'analyse.* Il m'est impossible de croire un instant que l'école du rang donne même la moitié de

¹ Cf. La Rev. de l'Ins., Sr. oct. 1929.

² Cf. la Rev. de l'Ens. pr., avr. 1930, p. 613.

ce que l'on est en droit d'attendre d'elle, après un demi-siècle d'existence.¹

M. C.-J. MAGNAN.—En ouvrant pour la première fois la livre de M. l'abbé La Palme, dès le premier chapitre, je compris que l'auteur ne faisait pas un *pèlerinage à l'école de rang*, mais bien une inquisition sévère, rigoureuse et même *arbitraire* . . .

Le PELERIN.—À quarante-sept ans, je suis allé à l'école de rang avec toute mon âme de prêtre. J'y apportais l'émotion d'un pèlerin en route vers l'un des sanctuaires de son pays tendrement aimé. Je négligeai volontairement de remarquer la pauvreté du sanctuaire et son dénûment intérieur tant je voulais concentrer toute mon attention sur les chers petits enfants de ma religion et de mon pays. Plusieurs années, j'observai le travail qui s'évaluait là sous la direction de bonnes filles, intelligentes, bien disposées en général, et paraissant occupées à leur tâche. Il fallut bien me rendre compte, après quelque temps d'observation, que l'oeuvre d'enseignement et d'éducation dont j'étais le témoin n'était qu'une ébauche primitive de son idéal. Ma piété n'en fut pas changée, mais elle se chargea de tristesse profonde. Les quelques tentatives que j'esquissai pour améliorer cette situation se heurtaient à un état de choses qu'il m'était impossi-

¹ Le Pèlerin prend la responsabilité de tous les soulignés.

ble de changer à moi tout seul. La réforme sera provinciale, me disais-je, ou elle ne sera pas. Elle partira du pouvoir universel qui peut ordonner, organiser, transformer, et de celui qui peut payer, ou tout restera dans le même état.

M. l'abbé L.-N. AUMAIS ¹.—Ce livre . . . devient vite un réquisitoire . . . Rien, à l'école de rang, qui ne prête à des critiques *judicieuses*, *je le veux bien*, mais *injustes*, parce que sans explications historiques et circonstanciées. À peine quelques éloges jetés parcimonieusement à ceux et à celles (?) qui ont créé, défendu et développé à travers trois siècles de lutte (??) notre enseignement primaire.

Le maréchal FOCH.—Il ne s'agit pas de s'attaquer à ce qui a été fait, mais de chercher ce qu'il y a à faire . . . Le passé? Il est ce qu'il est. Nous n'y pouvons rien . . . Il faut voir le présent . . . quel est-il?

Le Père ALPH. de PARVILLEZ ².—Il serait périlleux de minimiser l'importance de la question scolaire . . . La discussion du passé n'aurait ici qu'un intérêt rétrospectif et théorique; l'auteur ne s'y arrête pas, parce que son dessein est tout autre. Il ne remonte pas jusqu'à un passé lointain, ne prétendant nullement épuiser une matière dont la complexité est indéfinie. Son objet est plutôt de mettre en lumière un devoir d'aujourd'hui . . .

¹ Cf. Curé et écrivain.

² Cf. Etudes, 20 oct. 1929, p. 228.

Le PELERIN.—Quoi qu'il en soit, ces messieurs ont maintenant satisfaction. Dans une récente conférence, magnifique et douloureuse, M. l'abbé Lionel Groulx, avec une maestria toujours grandissante, nous a dit "quelques causes de nos insuffisances"¹. Cela revient à nous donner les raisons historiques de nos insuffisances actuelles. Il les trouve principalement dans la disparition de la petite école pour un laps de cent ans, et dans les difficultés de sa restauration.

Dans mon Pèlerinage à l'Ec. de R. n'est-ce pas à ce point que j'ai pris le thème pour relever les insuffisances actuelles de la petite école. J'en ai conclu au devoir capital de les faire disparaître. J'ai même indiqué par quels moyens pratiques on pourrait y arriver.

Le maréchal FOCH.—Désormais le fait a le pas sur l'idée, l'action sur la parole, l'exécution sur la théorie.

Croyez-moi ce qu'il faut avant tout, c'est une volonté. Ce qui manque le plus, c'est le commandement. Ce n'est pourtant pas difficile. Mais on donne des ordres... On croit que cela suffit! On fait des instructions, des règlements. Et puis il n'y a pas de chefs d'orchestre. Alors, l'un joue la Muette de Portici, l'autre le Tannhauser. Ils ont beau jouer

¹ Cf. Causerie au Cercle Universitaire de Montréal, donnée le 26 avril 1930.

très bien, c'est affreux. Ce n'est pas comme cela qu'on mène les affaires. Il faut savoir ce qu'on veut, il faut le vouloir, puis on le dit . . .¹

M. GEO. CLEMENCEAU.—Assez de paroles alors, un peu d'action.

Le PELERIN.—Est-ce à force de littérature que l'on améliorera les petites écoles? Non, c'est en pourvoyant à son organisation la plus méticuleuse. Faire ou ne pas faire, voilà la question!

M. GEO. CLEMENCEAU.—Ne sont-ils pas méprisables ces hommes faibles qui se contentent d'une adhésion verbale aux formules dogmatiques, hors de toute réaction de personnalité pensante.²

Le PELERIN.—Réalisons notre système et notre programme scolaires: outillage technique, stimulants et méthodes pédagogiques. Adaptons le programme à l'élève, et non l'élève au programme. Exigeons un contrôle efficace qui bannisse partout la routine! Et par-dessus tout n'abandonnons pas nos institutrices à elles-mêmes, mais contribuons à les élever à la dignité de la compétence. Donnons-leur les moyens d'une culture classique et pédagogique. Assurons à leurs diplômés généreusement conquis la juste promesse d'un salaire proportionné.

¹ Cf. Charles Bugnet: *En écoutant le Maréchal Foch*, p. 193.

² Cf. *Rev. des 2 M.*, 15 déc. 1929, p. 918.

Une distribution de bonnets

par

Monseigneur Camille Roy

III

M. C.-J. MAGNAN.—Au recensement de 1931, le pourcentage des illettrés n'atteindra pas 2%...

En France il y a 7% d'illettrés...

Aux Etats-Unis, 6%...

Le PELERIN.—Est-ce en furetant dans les déchets des autres nations, en particulier de la France, que vous établirez le progrès scolaire du Québec?... Nos gens méritent mieux pourtant! Regardez donc, je vous en prie, à... l'autre bout de la France, à sa face magnifique d'hommes instruits dans toutes les classes de la population, vous y trouverez de plus nobles points de comparaison. Vous ne pourrez plus prouver que nous sommes en avant sur la France, mais du moins, vous nous stimulerez comme nous méritons de l'être!

M. le chanoine I. GERVAIS.¹—M. La Palme dit que les "déficits de l'école primaire rurale préparent ceux du collège"; et que les enfants des campagnes sont en général en retard de deux ans dans leur dévelop-

¹ Principal de l'école normale de Joliette.

pement intellectuel. Est-ce absolument exact? J'en appelle ici aux supérieures de couvent et aux directeurs de nos collèges classiques et commerciaux.¹

M. OLIVAR ASSELIN.—Il y a dans la province de Québec au moins quatre mille écoles primaires (sur six mille) où l'enseignement du français est si anémié que ce serait virtuellement tuer l'intelligence de l'enfant que d'introduire dans ces écoles l'enseignement de l'anglais.²

Le PELERIN.—Eh! bien, M. le Chanoine, cela prouve que vous n'avez pas plus compris nos supérieures de couvent que nos directeurs de collèges classiques.

Mgr CAMILLE ROY.—Il ne conviendrait pas de trop reprocher à M. La Palme ses excès. Il est sûr, d'abord, que son livre est sincère et qu'il lui fut dicté par le désir d'être utile à notre petite école rurale et de stimuler vivement ceux qui la peuvent améliorer. *Car elle peut être et beaucoup améliorée.* Nous voyons trop chaque année dans nos collèges classiques, venus de nos écoles rurales, des enfants de 13 et parfois de 15 ans, qui sont vraiment trop primaires et trop ignorants des éléments mêmes de la grammaire française pour ne pas penser qu'il y a quelque chose de défectueux quelque part. Notre école rurale a fait de nombreux progrès sans doute, mais elle souffre encore, soit dans

¹ Cf. de la R. de l'Ens. pr., sept. 1929, p. 19.

² Cf. La Presse 4 fév., 1928.

ses programmes, soit surtout dans son personnel trop instable—à cause des salaires inférieurs—et trop insuffisamment préparé à sa tâche, et elle ne donne pas encore tous les heureux résultats que l'on en attend.

Aussi est-il toujours opportun de signaler les lacunes dont souffre cette école et d'exciter à l'activité toutes les apathies...

Sans doute il se fait . . . un effort considérable pour améliorer . . . mais il convient aussi de reconnaître certaines *lenteurs* et certaines *insuffisances*. Monsieur l'abbé La Palme a voulu hâter tous les progrès désirables . . . Son livre reste quand même une oeuvre conçue avec intelligence. Il y a là *des pages de la plus saine pédagogie* dont il faudrait tenir compte. Il y a des études sur *notre peuple* et ses défauts, sur ses qualités de race et sur l'insuffisance de leur culture *des pages vraies* qui sont de la meilleure observation et d'un moraliste éclairé.

Ajoutons que ce livre est écrit dans une langue excellente, et avec une vigueur de pensée et de style dont il faut faire grand compliment à l'auteur.¹

Le PELERIN.—Mille pardons, Monseigneur, de le prendre avec un peu de gaieté. En vous écoutant, il me semble assister à une distribution de bonnets au bénéfice de ces messieurs, très agités, de l'enseignement primaire. Il y en a pour toutes les pointures. Je

¹ Cf. L'Ens. second. au Canada, fév. 1930, p. 312.

vous en prie, Messieurs, servez-vous! J'ai déjà mis le mien qui me va comme un panache!

La Révérende Mère ELISE (des SS. de Sainte-Anne).—Docteur en philosophie de l'université de Laval, licencié ès lettres de la Sorbonne, fondateur de la Société du Parler français, Mgr Camille Roy a consacré sa vie à l'enseignement. L'ancien élève de l'Institut catholique de Paris connaît parfaitement la littérature canadienne. Par l'autorité de ses écrits, il a loyalement éclairé l'opinion publique sur nos écrivains.¹

Le Père de GRANDPRE, c.s.v.—Mgr Camille Roy compte parmi nos meilleurs ouvriers d'action française. Il a inauguré chez nous la critique littéraire, la saine critique, celle qui juge les idées et la forme, sans autre passion que l'amour du vrai et du beau.

Le PELERIN.—C'est absolument l'esprit qu'il faudrait répandre aux quartiers de la Revue de l'Enseignement primaire.

M. l'abbé J.-M. MELANÇON.—Esprit très cultivé, se tenant au fait du mouvement intellectuel et littéraire et de toutes les questions courantes; sagace et disert, doué par surcroît d'un sens aigu d'observation et d'un joli style, M. le curé la Palme ne pouvait

¹ Cf. La litt. canad. fr. p. 205.

² Ib. p. 207.

laisser dormir tant de belles qualités... De cette investigation est sorti ce petit livre qui est de tous points excellent: "Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang." ... Qu'au moins ceux-là en prennent connaissance qui veillent aux destinées de notre pays: les ministres, les députés, les législateurs, les journalistes sérieux! Non seulement ils se mettront en contact avec un grand remueur d'idées, mais je puis leur assurer qu'ils y trouveront un réel plaisir. Ce volume d'une écriture alerte et enjouée, se lit, je ne dirai pas comme un roman — il en est qui sont furieusement ennuyeux — mais comme un conte bien fait. L'auteur procède par petits chapitres qu'il nous tape dans l'esprit comme des broquettes... D'aucuns reprocheront à M. La Palme de ne s'être pas assez mis à la portée des intelligences simples... Ce n'est pas que son style manque de clarté, certes! Le plus exact grammairien le signerait volontiers, mais l'auteur écrit pour une élite... Elle sera dans le ravissement de lire, — c'est si rare! — du français en français.

Le PELERIN.—Sans doute vous expliquez là, M. l'Abbé, les raisons du scandale que mon récit fait à la Revue de l'Enseignement primaire, et pourquoi j'y suis reçu avec si peu de courtoisie ?

M. C.-J. MAGNAN.—Il m'est agréable de rendre hommage au talent de l'écrivain d'Un P. à l'Ec. de

Rg., même à son *érudition* où (?) la préoccupation de la recherche se fait peut-être trop sentir.¹

Le PELERIN.—Il n'est pas nécessaire de soumettre son style, sa formule aux lois d'une école, dont il faille se révéler le suivant, l'écrivain "lige".

M. LOUIS DANTIN.—Ne cédez à aucune formule le droit d'entraver votre âme personnelle, ayez la prétention de chanter votre chanson telle que vous la concevez et la voulez.

Le PELERIN.—Entre le style simple et le style sublime, il y a la marge où mettre tous les modes d'écrire. Ils composent dans tous les pays du monde ce qu'on appelle la littérature.

M. l'abbé LEON MERKLEN.—Ne rencontre-t-on pas tous les jours, des esprits paresseux ou timorés qui se voilent la face devant les renouvellements indispensables et semblent avoir contracté avec la routine une alliance perpétuelle.

Le Père ALPHONSE de PARVILLEZ.—N'allons pas tirer une maxime générale de la boutade de La Bruyère: "Vous voulez, Acis, dire qu'il pleut? Dites: Il pleut." Parfait, s'il n'est question que de communiquer au premier venu ce modeste renseignement. Mais cette simplicité n'est plus de mise quand il faut agir sur les imaginations et les cœurs, plaire, toucher, persuader. . . La forme reprend alors son importance,

¹ Cf. R. de l'Ens. pr. sept. 1929.

et ce n'est pas du temps perdu que de lui donner autant de finesse, d'éclat, de charme ou de force qu'on le peut.¹

Le PELERIN.—Si vous pensez trop comme votre manuel, vous vous ferez une tête de papier.

Sans doute il faut des principes en littérature. Interpretez-les par un intelligent empirisme. A cette condition vous rejoindrez la vie. A tout le moins vous intéresserez.

Le Père ALPH. PARVILLEZ.—Ce qu'il faut demander à un écrivain, c'est la franchise, l'intensité de la sensation et du sentiment, le don d'exprimer la vie...²

M. l'abbé L.-N. AUMAIS.—Monsieur l'abbé Aug. La Palme, dans son récent volume, "Un P. à l'Ec. de R.", a fait une oeuvre courageuse et méritoire. Il a réveillé l'attention... Le livre, malgré son pessimisme, fruit d'une haute culture qui s'accommode mal des imperfections, apporte un précieux document à la valeur de nos écrivains de race. Fortement pensé, débordant souvent les cadres par des aperçus vastes et hardis, toujours marqué au coin du talent...

Le PELERIN.—Ayez, Meçieux, ayez!

1 Cf. Les Etudes, 20 sept. 1930, p. 735.

2 Cf. Les Etudes, 20 sept. 1930, p. 739.

3 Cf. Rv. de l'Ens. pr., juin 1929.

M. LOUIS BERTRAND.—Le véritable écrivain doit avoir un sens français supérieur à toutes les règles, être dans la règle sans y penser et même créer la règle.

M. PIERRE LAFUE.—C'est le privilège des écrivains véritables de valoir moins par ce qu'ils disent que par la manière dont ils le disent.

BOILEAU.—

*J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et me glace.*

M. GEORGES CLEMENCEAU.—La pire maladie de l'âme c'est le froid !

M. JULIEN GREEN.—Je sacrifierais cent mille fois le goût à la force.

BOILEAU.—Il faut préférer l'extravagance à la platitude.

Le PELERIN (à ces Messieurs de la Rev. de l'Ens. pr.).—Messieurs, de gaieté de cœur, je me suis jeté dans tous les risques pour m'assurer de n'être pas de votre parti.

Feux croisés

entre rouspéteurs

IV

M. EDOUARD MONTPETIT.—Lorsqu'il s'agit dans la province de Québec de l'instruction, de l'art, de l'hygiène, je ne sais pas si on se rend bien compte de l'importance de ces forces-là. On a fait quelque chose pour l'instruction; les écoles se sont multipliées depuis quarante ans et nous continuons de les développer. . . *au moins en nombre* ! ¹

M. LEON BERARD.—Cette discussion toujours renaissante sur l'éducation, que Louis-Philippe appelait en vieux soldat de la République "une querelle de cuistre et de bedeaux," Montalembert y pressentait tout un avenir, sinon tout l'avenir. ²

Le PELERIN.—Tout l'avenir! . . . Messieurs, faites vos jeux !

M. ESDRAS MINVILLE ³.—Qu'une réforme de l'enseignement s'impose quelque part chez nous, rien ne semble plus certain au moins sagace des observateurs ⁴

¹ Cf. Le Devoir 11 oct. 1927.

² Cf. Rev. hebdomadaire, 5 avr. 1930 p. 7.

³ Professeur à l'École des Hautes Études de commerce.

⁴ Cf. Devoir 13 déc. 1930.

Le PELERIN.—Néanmoins l'accord est loin d'être fait sur cette évidence ! Dans la Revue de l'Enseignement primaire,¹ trente-cinq lettres signées par nos principaux d'écoles normales et par les inspecteurs de nos écoles primaires proclament à cor et à cri, en marchant sur les pieds de tous les contradicteurs, que tout est pour le mieux dans notre monde de l'enseignement primaire.

M. ESDRAS MINVILLE.—Que cette réforme doive englober l'enseignement, et tout l'enseignement primaire, secondaire, universitaire, rien non plus me semble moins douteux.

Le PELERIN.—Ce n'est pas la réforme du programme, encore moins du système, qui presse davantage.

Ce qui presse c'est la réforme de l'organisation pratique de l'enseignement dans nos écoles.

Sans oublier de rendre nos plus respectueux hommages à une minorité d'excellents professeurs, dont quelques-uns sont des illustrations de réputation mondiale, confessons (à tout risque) qu'il y a là, dans nos écoles, trop d'improvisation et trop d'improvisés.

Les institutrices circulent vite, dans le rang. C'est vrai. C'est une nécessité pour l'heure présente. Pour ralentir ce mouvement, celles qui partent devraient se résoudre plutôt à faire comme celles qui restent. En

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. de sept. 1929 à 3 juin 1930.

acceptant leur nomination, qu'elles prennent la résolution d'étudier, de se donner la compétence. Ce n'est pas surtout un gagne-pain qu'elles cherchent. mais c'est une mission qu'elles promettent de remplir: instruire de petits enfants, former leurs âmes, leurs volontés, armer leur caractère. Elles se mettent au service de toute une nation, la leur. L'appel ne crée pas la compétence.

La réforme importante ne serait-elle pas celle-ci:

I—a) dans le cadre scolaire matériel, b) rigoureusement outillé, c) appeler un maître — ou une maîtresse — vraiment cultivé. Qu'est-ce qu'un maître — ou une maîtresse — cultivé en vue de l'enseignement? Une formule de culture générale et ses moyens dont le maître — ou la maîtresse — est l'incarnation, le signe vivant.

II—Puis le contrôle serré de cet enseignement exercée par des "surmaîtres" pourvus d'une haute compétence culturelle et pédagogique.

M. ESDRAS MINVILLE.—C'est une illusion que de rejeter sur l'école toute la responsabilité des faillites et des échecs nationaux.

Le PELERIN.—Quand les faillites et les échecs sont assez nombreux pour mériter le qualificatif de nationaux, comme vous le faites, sans mépriser aucune réforme à quelque classe de la société qu'elle s'adresse,

quelque soit sa sphère d'activité, il faut remonter, néanmoins, et avec la dernière énergie, à la réforme scolaire. Les générations adultes se tireront d'affaire comme elles pourront et plutôt mal, mais l'école seule peut prévoir une réforme nationale, en la commençant selon l'axiome irréformable de M. l'abbé Lemire: "Comme les forêts les peuples se recommencent par le pied et non par la tête."

M. ESDRAS MINVILLE.—L'avancement intellectuel et scientifique ne progresse-t-il pas au rythme général, la prospérité matérielle fléchit-elle ou souffre-t-elle de la comparaison . . . ? Aussitôt les programmes scolaires, l'instituteur, le professeur, voilà les grands, les seuls coupables. C'est une erreur doublée d'une injustice. . . L'école, l'enseignement est un facteur puissant de la prospérité commune, mais n'est pas facteur unique. On ferait bien de ne pas l'oublier en certains milieux.

Le PELERIN.—Ces précautions oratoires veulent apaiser ceux que vous allez attaquer avec compétence et sincérité, plutôt que blâmer des interlocuteurs inexistants. .

Tout le monde le comprend, le politique et l'économique ont leurs remèdes propres susceptibles d'améliorer notre situation intellectuelle et financière. Toutefois, j'en suis sûr, vous admettez aussi la nécessité de

l'amélioration de l'enseignement et son efficacité puissante à mieux équiper les générations montantes.

M. ESDRAS MINVILLE.—L'école, sans le moindre doute, est un des principaux éléments du progrès sous toutes ses formes.

Le PELERIN.—Et vous admettez, non pas que l'enseignement soit le facteur *unique* de la prospérité commune de la cité, mais qu'il en est un facteur *puissant*. Alors chacun se mêlant de ses affaires, ceux qui s'en croient la compétence signaleront les moyens politiques ou économiques, susceptibles de rectifier notre position et d'améliorer notre prospérité commune, et les autres auront toute liberté d'attirer sur l'école une attention qui lui vaudra sa mise au point et pour le même but.

M. E. LITALIEN¹.—L'abbé La Palme dit: "La population rurale n'a pas les chefs qu'elle attend" et c'est la faute de la petite école. L'auteur oublie sans doute que la plupart de *nos grands hommes* sont nés à la campagne et *ont reçu à l'école rurale leur première formation* . . . ²

Le PELERIN.—Affecter de vouloir juger de l'école de rang par les Laurier, les Rouleau, etc., est une tricherie facétieuse.

A tous les paliers de l'enseignement, le talent d'un

¹ Inspecteur d'écoles.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., déc. 1929, p. 255.

sujet et les succès qui en découlent ne manifestent pas nécessairement la valeur des méthodes qu'il a subies.

C'est normalement par la moyenne de ceux qui ne dépassent pas l'école primaire, ou celle du rang, que l'on peut légitimement estimer la valeur de ses méthodes et l'efficacité réelle de son travail.

Au surplus, en thèse générale, je crois que nous employons de bonnes méthodes d'enseignement, par laisser-aller ou par incompetence, elles sont exploitées au minimum. Leur perfectionnement moderne est trop souvent ignoré. Et pour les mêmes raisons, ces méthodes sont viciées surtout par nos petites maîtresses... et probablement par beaucoup d'autres !

M. E. LITALIEN.—Plus loin le même auteur, parlant des *difficultés* qu'éprouvent maints étudiants pendant leur cours classique et des *échecs* qu'ils subissent plus tard . . . *rend l'école primaire responsable de cet état de chose.*

Le PELERIN.—Le jeune homme vérifie par lui-même qu'un très grand nombre des notions qu'il croyait avoir acquises sont imprécises et nuageuses . . .

M. J.-O. FILTEAU.¹—Et tout cela est la faute de l'école de rang ?

Le PELERIN.—Tout le long de sa vie on peut se corriger de ses défauts, mais le meilleur moment pour commencer cette entreprise est encore la prime enfance.

¹ Inspecteur d'écoles.

Votre manière de poser la question prouve à l'évidence qu'à cet âge vous avez manqué le coup. Au lieu d'analyser, vous vous fâchez!

M. J.-O. FILTEAU.—Allez donc, Monsieur, c'est la faute d'Adam et d'Eve.

Le PELERIN.—Sans doute. Mais n'est-ce pas à la religion de corriger en nous la faute de nos premiers parents? De quelle façon? Notre-Seigneur lui-même nous l'a marquée avec une netteté toute pédagogique: "Allez, enseignez!"

Je suis confus d'avoir à vous l'apprendre. Au surplus, votre manière naïvement avantageuse de foncer dans la discussion, l'illusion que vous affichez de pourfendre votre interlocuteur manifeste comme le vieil Adam vous ravage encore.

La lecture, l'analyse, l'honnêteté, la courtoisie transforment le vieil Adam en un nouvel homme. Cette oeuvre se commence à l'école primaire et se perfectionne aux écoles supérieures. Les avez-vous fréquentées, Monsieur? Il n'y paraît guère, et je prétends bien que cela milite contre les pratiques de l'école primaire.

M. J.-B. CHARTRAND.¹—Evidemment le volume de M. La Palme est l'expression d'une série d'exercices religieux qui convient à une retraite fermée pour les éducateurs de la jeunesse.²

¹ Inspecteur d'écoles.

² Cf. la R. de l'Ens. pr., fév. 1930, p. 387.

Le PELERIN.—Les éducateurs de votre sorte y trouveraient la révélation de leur haute mission et du métier qu'elle suppose.

M. J.-B. CHARTRAND.—Nos méthodes d'enseignement correspondent aux aspirations (!) de ceux *qui* ont de l'ambition, et c'est le grand nombre de nos cultivateurs et de nos braves familles canadiennes *qui* se félicitent de la direction sage et éclairée *qui* préside aux destinées de notre Province *qui* n'a rien à envier aux autres pays du monde.

Le PELERIN.—Je refuse d'admettre que nos ministres actuels consentent à être défendus et de cette façon, quand personne ne les attaque. Pourquoi seraient-ils personnellement responsables de l'état actuel de nos écoles. Cet état de choses résulte de la marche de notre histoire, d'une ambiance nationale, d'une apathie universelle que chacun de nous peut se reprocher.

M. J.-H. LANE.¹—Plusieurs gens qui n'ont jamais fréquenté les écoles rurales ne sont pas plus ni mieux éduqués que les gens qui les ont fréquentées.²

Le PELERIN.—Vous imaginez-vous faire ainsi l'éloge de l'école rurale? Si votre proposition obscure veut dire quelque chose, elle proclame que les enfants de

¹ Inspecteur d'écoles.

² Cfê Rev. de l'Ens., pr., déc., 1929, p. 258.

l'école de rang n'ont pas plus d'éducation que certains sujets sans savoir-vivre malgré leur soi-disant culture.

Le collège classique a la responsabilité partielle de ces insuccès, surtout s'ils sont nombreux; l'école rurale doit répondre de la sienne si le sujet est parti de chez elle.

M. JOACHIM POITRAS ¹.—Les méthodes actuelles en usage dans nos campagnes laissent encore un peu (!) à désirer pour l'enseignement de certaines matières, lectures phonétiques, histoire, etc, il n'en est pas moins établi que la situation générale s'y est grandement améliorée . . . ²

Le PELERIN.—“Les méthodes en usage laissent à désirer”: prémisse pessimiste. . . Conclusion optimiste: “Il n'en est pas moins établi (par qui? s.v.p.) que la situation s'y est grandement améliorée”!!! Brave homme, va!

M. GEORGES JOBIN.—La description que M. La Palme fait de la petite école, des commissions scolaires, etc., etc., *ne correspond pas à la réalité des faits* pour ce qui concerne mon district d'inspection. ³

Le PELERIN.—Hormis que ce soit votre dénégation absolue et sans pièces à l'appui qui ne corresponde pas à la . . . réalité des faits, comme vous dites.

¹ Inspecteur d'écoles.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr. mars, 1930, p. 534.

³ Cf. Rev. de l'Ens. pr. mars 1930.

M. G. JOBIN.—Quarante-cinq écoles ont été construites ou réparées . . .

Le PELERIN. — Sur cinquante ou sur cent ?

M. G. JOBIN.—Sur trois cent quatre-vingt-huit écoles. ¹

Le PELERIN.—Quel est le cachet d'architecture et de confort de vos quarante-cinq écoles, construites ou réparées ? C'est toute la question. Et les autres trois cent quarante-trois écoles ont-elles révolutionné l'architecture scolaire ? Vous raisonnez à côté, et votre camouflage n'est qu'une malice maladroite.

M. G. JOBIN.—L'Enseignement primaire ² est relié dans dix municipalités sur vingt-quatre.

Le PELERIN.—Donc, la Revue de l'Enseignement primaire n'est pas reliée (et probablement mal conservée) en quatorze municipalités sur vingt-quatre : d'où il ressort que la description du Pèlerin est encore conforme à la majorité des cas dans les comtés visités par M. Jobin.

M. G. JOBIN.—Le traitement moyen des institutrices a été augmenté de \$30.00.

Le PELERIN.—Mes compliments à vos gens ! Mais ils sont loin de compte. Il ne s'agit pas de se contenter d'un maximum de quelques \$280.00. Et je plaide pour que ces personnes, dont je ne conteste pas

¹ Cf. Les Statistiques officielles p. 101 de l'année 1929.

² C'est-à-dire : La Revue.

l'excellent vouloir, soient subsidiées par le gouvernement qui a le devoir de le faire. Il demeure donc de toute évidence qu'ici encore ma réclamation reste dans la vérité, et que votre dénégation porte à faux.

M. G. JOBIN.—La petite école de rang donne les résultats qu'on est en lieu d'attendre . . . M. La Palme exagère. Ses observations me paraissent avoir été faites sur quelques cas particuliers et des pires . . . ensuite il généralise . . .

Le PELERIN.—La petite école, faute d'une organisation réelle, ne donne point les résultats qu'on est en lieu d'en attendre. M. Jobin exagère. Ses observations — nuageuses — ne portent, d'après ses propres statistiques, que sur des cas particuliers et qu'il surfait évidemment . . . ensuite il généralise.

M. l'abbé H. VALLEE.—Les multiples lacunes que l'auteur relève ne sont pas toutes le fait de l'école primaire, mais aussi du foyer familial . . . ¹

Le PELERIN.—C'est-à-dire: "Nous avons des défauts mais c'est la faute des autres!" . . . Eh! allez donc!

M. l'abbé H. VALLEE.²—Que les professeurs s'efforcent de bien enseigner la langue française . . . qu'ils commencent par la bien parler eux-mêmes . . . le langage paysan restera toujours fruste et simple . . . c'est

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. oct. 1929 p. 81.

² Principal de l'école normale de Trois-Rivières.

l'expérience des siècles . . . Cela ne veut pas dire qu'il ne faille continuer . . .

Le PELERIN.—Vous parlez d'un enthousiasme! "Essayons, mais vous savez c'est inutile, parfaitement "inutile . . . c'est l'expérience des siècles . . .!"

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Il faut que la critique soit constructive et non pas seulement négative et surtout loyale . . . ¹

Le PELERIN.—Tout le long de deux cent trente-huit pages, le Pèlerin, faisant écho à nos meilleurs penseurs, signale l'état précaire de nos écoles primaires. Il aligne d'innombrables moyens d'y remédier: sa parole retentit au grand soleil de notre Québec canadien et français, et vous osez affirmer que cette critique est négative et déloyale?

Vous vous contentez d'opposer une dénégation universelle à tant de voix attristées et patriotes qui réclament avec autorité pour le bien de nos enfants, dans l'intérêt de notre nation et du bien qu'elle doit accomplir; et vous ne vous apercevez pas que c'est vous qui versez dans une critique négative et défaitiste . . . ?

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Dans nos petites écoles de rang, les enfants ne dépassent pas souvent la troisième année . . . ²

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. oct., 1929, p. 81.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr. oct. 1929, p. 80.

Le PELERIN.—Néanmoins ils y vieillissent parfois jusqu'à douze ou quinze ans. Cela s'appelle piétiner sur place !

M. le chanoine I. GERVAIS ¹.—Le livre de M. l'abbé La Palme est intéressant par le fond et par la forme, il dénote de la part de son auteur beaucoup d'observation et de science pédagogique . . .

Le PELERIN.—M. le Principal, croyez . . .

M. le chanoine I. GERVAIS (interrompant).—Cependant on trouve dans cet ouvrage des affirmations osées qui semblent (!) contraires aux faits, et des conclusions laborieusement tirées de *prémices* ² faibles, parce que mal conçues . . .

Le PELERIN.—Voilà deux propositions qui se suivent mais qui ne se ressemblent guère. Voyons . . .

PREMIER JUGEMENT :

intéressant par le fond, par la forme, beaucoup d'observation, beaucoup de science pédagogique ;

DEUXIEME JUGEMENT :

affirmations osées et contraires aux faits ! (l'observation disparaît) conclusions tirées laborieusement (la forme s'évanouit) de prémisses faibles parce que mal conçues (la science se volatilise).

Vous avez mal attelé, M. le Principal : vos poulains tirent à hue et à dia. Si vous continuez comme ça, gare à la casse !

¹ Principal de l'école normale de Joliette.

² C'est "prémisses" qu'il faudrait, n'est-ce pas ?

Vous vous croyez soufflé par la déesse Pallas . . . Hélas! M. le Principal, elle vous boude!

M. le chan. I. GERVAIS.—On sent que l'auteur a une thèse à établir: "l'état de stagnation de nos écoles rurales" et il veut l'établir coûte que coûte. Aussi il semble (!) parfois un peu (!) absolu dans ses jugements: en remontant des effets aux causes ou bien en descendant des causes aux effets, il ignore les contingences, les à-côtés, pour ne voir que l'école rurale et lui attribuer les "déficiences" remarquées chez notre peuple, à la campagne.

Le PELERIN.—Qui n'a vu, bien souvent, des arguments plutôt faibles, mais recherchés par la forme convaincre des lecteurs intelligents, mais inattentifs

M. le Principal se convainc d'en imposer par l'emploi d'un certain vocabulaire scolastique.

Verba et voces . . . præterea nihil!

M. le chan. I. GERVAIS.—Maintenant examinons les faits . . .

Ici, je m'en rapporte aux témoignages de nos cinquante-deux inspecteurs d'école que M. La Palme ne peut révoquer en doute, puisqu'il avoue qu'ils ont la compétence voulue, voire la culture et le zèle de leur profession.

Le PELERIN.—M. le Principal prend un argument de concession pour une preuve. J'ai concéd

ce que je ne voulais pas discuter. J'ai admis de confiance.

Etablir sur cette base fragile la compétence de nos inspecteurs, c'est d'une prémisse faible tirer une conclusion risquée.

D'ailleurs maintenant que M. le Surintendant a exposé aux étalages de la Revue de l'Ens. primaire ses meilleurs appareils d'inspection, je ne concède plus rien. Ces appareils sont d'un démodé! Le monde a évolué. Les inventions ont tout renouvelé. Il nous faudrait des instruments dernier cri. Pour le bien public, M. le Surintendant, renouvelez votre stock.

M. le chan. I. GERVAIS.—MM. les inspecteurs sont au nombre de cinquante-deux: M. La Palme est seul...

Le PELERIN.—Non numerantur, sed ponderantur. Pesez-les avant de les compter! On reste stupéfait de leur légèreté. Pas un seul qui ose présenter, en un tableau vigoureusement brossé, la théorie de l'enseignement primaire, son but, ses moyens. Pas un seul qui ose présenter une analyse convenable d'un P. à l'Ec. de R. La culture se manifeste entre autres par la mesure, le désintéressement, la courtoisie, l'aisance et la distinction du langage: le vrai *décri* de l'école populaire s'affiche dans les colonnes de la Revue de l'Ens. primaire de l'année 1929-1930. C'est fâcheux

pour notre renommée que ce spectacle n'ait pas été relevé par la critique compétente de notre élite pédagogique . . .

Vous voulez me faire remarquer que seul, je ne compte que pour un. C'est déjà beaucoup! Un argument vaut par lui-même, par sa substance, par son lien logique. Cette réflexion qui veut en imposer est une bulle de savon!

Votre prétention, qui est celle de beaucoup d'inspecteurs de prouver la valeur de l'enseignement primaire, de ses programmes, de ses méthodes d'après les notes données en classe par la maîtresse ou les inspecteurs eux-mêmes, fait faux bond aux données de l'expérience!

M. l'abbé ZENON ALARY ¹—Ce livre . . . ² est certainement un des plus complets et des plus "à point" qui aient été écrits sur la question, dans notre pays. Il signale courageusement les lacunes et suggère des remèdes fort appropriés . . .

M. le chan. I. GERVAIS.—On sent que l'auteur a une thèse toute faite à établir . . . Il se défend de décrier notre système, n'empêche qu'il ne saurait mieux faire — ou plus mal faire — pour le déprécier . . . Les éducateurs ne peuvent lui promettre d'adopter sa tactique: frapper à grands coups sur les

¹ Directeur de la Voix nationale, mars 1930, p. 11.

² C'est-à-dire: "Un P. à l'Ec. de R."

coupables. La brutalité ne mène à rien. Il vaut mieux vivre dans un optimisme clairvoyant que dans un pessimisme grincheux.

Le PELERIN.—Dites donc, dans quel jardin d'humanités avez-vous cueilli votre bouquet? Les fleurs en sont bien agrestes et plusieurs . . . fanées!

Même les boxeurs mettent des gants . . . La bonne culture mène à ganter la formule. C'est un avantage!

(à M. Edouard Montpetit :) Quoiqu'il en soit, Maître, je crois à la beauté: Il faut être poli sans espoir de retour!

Que cette longue et nombreuse correspondance de nos principaux et inspecteurs d'école ait pu se poursuivre dix mois sans provoquer aucune surprise ni protestation, c'est un fait qui souligne grassement le degré de notre apathie.

Entendez-moi, non pas parce que je suis attaqué. Ceci importe peu. Mais à cause de la médiocrité de cette manifestation soi-disant technique de la part des officiers de notre enseignement primaire.

M. EDOUARD MONTPETIT.—Je souhaite que nous puissions entendre bientôt au Canada français ceux qui se taisent actuellement nous exposer une doctrine . . . !¹

Le PELERIN.—Pour cruelle que soit la remarque, sa justesse, qui ne va pas sans douleur, autorise cette

¹ Cf. Le Devoir, 10 déc., 1930.

exclamation et l'impatience d'une trop longue attente. Glissons sans plus appuyer.

M. CHARLES-MARIE BOISSONNEAULT.—Il est vrai qu'il est des sujets connus, des institutions qui sont tabous. Voilà pourquoi je m'étonne que M. l'abbé La Palme se soit permis de publier "Un P. à l'Ec. de R." Il s'attaquait à des personnes susceptibles. Il faut le louer de son courage comme il mérite d'être félicité de la *modération avec laquelle il a traité son sujet*.¹

M. EDOUARD MONTPETIT.—J'ai lu votre livre. Il m'a intéressé et retenu. Votre distinction entre la doctrine et son application est fort juste et propre à la réflexion. Dans le domaine de la réalité, votre souci se porte encore, avec raison, vers l'instituteur et ses méthodes. Tout cela me paraît excellent. Et il est loin d'être indifférent qu'un prêtre y apporte l'appui de son autorité.

Mgr CAMILLE ROY.—Il est toujours opportun de signaler les lacunes dont souffre cette école (du rang) et d'exciter à l'action toutes les apathies... Car elle peut être et beaucoup améliorée. M. l'abbé La Palme a voulu hâter tous les progrès désirables... Son livre reste une oeuvre conçue avec intelligence. Il y a là des pages de la plus saine pédagogie.

¹ Cf. l'Evénement, 19 oct. 1929.

Aloès vs chocolat

tit for tat

V

M. le chanoine LOUIS MOUSSEAU.¹—M. l'abbé La Palme n'aime pas, par tempérament, à prodiguer les éloges . . . Question de tempérament . . . !

Le PELERIN.—Depuis dix mois, pour quelques gouttes de chocolat, la Rev. de l'Ens. pr. me verse des tonneaux d'aloès sans que j'aie soufflé mot, et vous m'accusez d'avoir mauvais caractère? C'est à décourager d'avoir de la vertu! Qu'allez-vous dire maintenant que j'ose vous répondre?

Jean de LA FONTAINE.—Ce qu'ils disent depuis toujours :

*Cet animal est bien méchant
Quand on l'attaque il se défend !*

Le PELERIN.—Cher vieux Bonhomme, vous connaissez bien leur intolérance . . .

(à M. le Principal) Après un assoupissement de quarante ans, vos souvenirs de collège ont-ils si mauvaise couleur ?

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Je suis de ceux qui croient que l'école primaire rurale offre dans

² Inspecteur de l'école normale de Valleyfield.

son ensemble un groupe d'artisans dévoués qui donnent sans compter leurs forces et leurs lumières à l'oeuvre qui leur est confiée.

Le PELERIN.—Il n'est pas nécessaire de me marcher sur les pieds pour me faire proclamer et acclamer le dévouement et le zèle de nos institutrices . . . mais je remarque que vous n'osez pas célébrer leur compétence!

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Puisque l'auteur faisait un pèlerinage, il était dès lors naturel que ses considérations se terminassent la plupart du temps par des prières aux parents, aux institutrices, aux commissions scolaires, aux inspecteurs et au gouvernement chargé de subsidier nos écoles primaires qui sont les écoles du peuple de cette province . . .

Le PELERIN.—Ces prières que vous me reprochez de n'avoir pas faites, ce sont des éloges dont vous me reprochez de n'avoir pas suffisamment brûlé l'encens au profit de tous ceux que vous énumérez, et de quelques autres que vous sous-entendez délicatement.

La prière peut être une louange, elle est normalement un voeu, un désir dont on demande d'être comblé. Tout le long de mon pèlerinage j'ai fait monter ma prière nombreuse et ardente. J'ai cru être discret en n'usant pas toujours de la formule directe. Cette implicite m'a semblé si facile à percer que je n'ai pas éprouvé le besoin de l'explicitier davantage. Mesqui-

nerie ? Je laisse au lecteur, bienveillant parce que désintéressé, d'en juger.

Néanmoins, j'ai fait une exception éclatante quand il s'est agi du gouvernement chargé de subsidier nos écoles primaires "qui sont les écoles du peuple" comme vous dites.

A son adresse, ma prière s'est faite plus explicite. Et voici pourquoi. Dans l'ordre de l'exécution, le premier moyen à mettre en oeuvre est le financier ou le pécuniaire. Tous les autres moyens dépendent de lui. C'est cette réflexion qui secrètement décourageait tous mes autres voeux, toutes mes prières. Si le gouvernement ne commence, rien ne se fera. Un exemple ? Supposons que le gouvernement, par un puissant subside, permette d'établir, en faveur des institutrices, une échelle convenable de salaires. Tout de suite, aux écoles normales, la qualité du recrutement s'améliore. Sans exagérer l'on peut croire qu'en cinq ou six ans le personnel enseignant, jusqu'à l'école rurale, se transformerait !

Quelle est la difficulté scolaire qui, diminuée de son obex pécuniaire, ne devienne un problème facile à résoudre ? Dans les mêmes conditions, l'organisation matérielle de l'école, de chimérique devient un futur prochain.

A cette pensée que seuls les subsides du gouvernement rendraient plausible l'espérance de réaliser tous

mes vœux, ma prière rallumant tous ses feux est montée plénière, intégrale, et j'oserais dire impérieuse! Et même "nous ne cessons de prier"! ¹ Après cela, M. le Principal, vous osez dire que j'ai violé d'une présence impie le sanctuaire de l'école; que, venu en pèlerin, j'ai oublié de prier. Les profanes, je veux dire ceux qui ne sont pas de la Haute Inspection scolaire, comprendront que j'insiste pour plus d'analyse à l'école!

Je me sens beaucoup plus mal à l'aise devant le peu de louanges que j'ai fait entendre alors qu'on en espérait tant! Mais, pouvais-je deviner cette fringale?

Et si j'avoue la conviction où je suis d'avoir louangé suffisamment, convenablement, à peu près tous vos protégés, que n'allez-vous pas dire, avec l'abondance généreuse de votre tempérament, sur la mesquinerie du mien et les âpretés de mon caractère?

Je fais une exception pour nos institutrices. Je n'ai commis aucun compliment à leur égard. C'est un tort et je le confesse. Toutefois, m'accuser de les avoir attaquées, de leur témoigner de la méfiance, et, Dieu vous le pardonne, presque du mépris, je vous défie de le prouver! Je dirai tantôt ce qu'il faut penser de cette tactique.

Je n'ai pas louangé nos évêques? La discrétion la plus élémentaire me le défendait. C'est dommage que, à votre adresse, il faille mettre en relief cette règle!

¹ Cf. "Un P. à l'Ec. de R.", p. 229.

Nos évêques sont au-dessus de ces débats dont ils peuvent être les arbitres, dont ils ne sont pas les combattants. Les mettre en cause est un fait qui n'est pas à la louange de vos amis.

L'inconvenance de leur attitude est si crue que je n'ai pas grand mérite à maintenir la mienne, si j'ai plus raison de tendre l'index à mon tour. Aussi bien, j'ai souligné l'approbation unanime de notre système scolaire auquel nos évêques ont pris une certaine part, si je ne me trompe. J'ai célébré la réfection de notre programme scolaire sollicitée et dirigée par l'épiscopat et accomplie par un maître à qui j'ai offert mes respectueux hommages.

M. l'abbé J.-A. GENIER.¹—Vous faites, dans votre livre "Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang", des observations au point, des suggestions intéressantes, et, ce qui vaut mieux encore, vous les présentez à l'autorité sur un ton sympathique.

Le PELERIN.—Au Gouvernement, à plusieurs reprises, j'ai offert de sincères félicitations avec le tribut bien humble, mais sincère, de mon admiration pour la poussée vigoureuse donnée à notre haut enseignement. Je lui ai marqué ma confiante espérance qu'il contribuera à tirer l'enseignement rural de sa stagnation relative mais réelle. Le soin que vous prenez de le défendre à le poids d'un pavé...

¹ Curé de Saint-Faustin.

J'ai admis, sans vouloir la discuter, la compétence de nos inspecteurs. Le compliment était prudent et pour cause. Plus éclairé maintenant par la qualité littéraire et par l'émincé de leur culture, je constate leur improvisation technique. ¹

Au surplus, je suis convaincu que M. Cyrille Delâge, mal aiguillé par son propre tempérament, a négligé dans ses consultations les meilleurs de son bataillon d'inspecteurs.

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—L'abbé La Palme réclame un "*type unique d'écriture*" afin que messieurs les graphologues puissent se pâmer d'admiration.

Le PELERIN.—Mettons en regard de ce commentaire fantaisiste le texte qu'il veut interpréter: "Qu'on nous permette de signaler que la belle écriture de M. Lepage de Sainte-Claire, l'un des premiers curés de Saint-François-de-Sales, pâme d'admiration messieurs les graphologues!" ²

En quel pays la formule nationale a-t-elle empêché l'évolution personnelle du génie ou du talent? Au contraire, l'artiste, par le vulgaire plagiat de l'étranger, n'a-t-il pas contredit et empêché le déploiement de ses qualités de race? M. le Principal professe le plus hautain mépris pour ces subtiles analyses. Il s'entend

¹ Cf. Revue de l'Ens. pr. sept. 1929 à juin 1930.

² Cf. "Un P. à l'Ec. de R", p. 149.

beaucoup mieux à caricaturer un texte: dans le galbe d'une droite formule, il chiffonne une épithète; il brise la boucle naturelle d'une affirmation pour en troubler la conséquence . . .

M. C.-J. MAGNAN.—"Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang" crée une pénible impression . . . La Province de Québec est arriérée, elle est quasi dans les ténèbres de l'ignorance . . .

Le PELERIN.—La médaille a son avers: plusieurs chapitres du Pèlerinage célèbrent le bataillon de l'élite majeure. Là n'était pas l'objet de mon enquête. Ces messieurs s'étonnent que j'aie parlé de l'autre côté de la médaille, puisqu'elle a son revers. Le scandale de notre langage dure depuis cent ans. La renommée de notre vraie élite, si brillante soit-elle, n'arrive pas à compenser l'impression entretenue chez les étrangers qui nous connaissent par le fait toujours actuel de notre prononciation gauchie, de la pauvreté de notre vocabulaire, de l'à peu près de notre langage . . . Fulminez, excommuniez sur tous les tons, vous ne réussirez pas à camoufler un fait gros comme la masse de notre population.

Ayons le bon goût de le reconnaître, la fierté de changer "ça", la sagesse de commencer tout de suite. . . à l'école, l'impatience de hâter des résultats!

De fait, il y a longtemps que nous avons commencé. Ouvrez l'ancienne "Opinion publique", le

travail de cette réfection s'y donne carrière. Vous trouverez, groupés là, toute une pléiade de nos meilleurs écrivains. Des lexiques, à la même époque, dirigent avec maîtrise la bonne volonté de ceux qui se corrigent . . . La Société du Parler français, fondée par Mgr Camille Roy, a fait rebondir l'attention de tous sur ce sujet capital de la langue française mieux étudiée, mieux parlée . . . une amélioration considérable en est résultée. Aujourd'hui le bien parler a bonne presse et il a l'oreille de l'opinion publique. Depuis le Congrès du Parler français, à Québec, il semble qu'il y ait ralentissement dans l'effort commun, bien que, en revanche, beaucoup d'individus s'appliquent, multiplient leur vocabulaire et l'approprient...

A l'école?

Dans nos écoles masculines, il y a beaucoup de négligence du haut en bas de l'échelle. Une négligence que je n'ose pas qualifier. L'effort de mieux parler n'existe qu'à l'état sporadique . . .

Mgr CAMILLE ROY.—Il y a dans nos collèges et petits séminaires un gros travail à faire, travail qui est depuis longtemps commencé, mais auquel ne s'emploient pas encore assez tous les maîtres. Les maîtres qui ne connaissent pas assez leur langue, qui manquent de vocabulaire, ou qui, par laisser-aller, parlent incorrectement en classe ou dans les lieux de récréation, sont des mainteneurs néfastes du mauvais langage que

l'on rencontre trop chez les écoliers d'abord, et chez les professionnels ensuite. Je sais bien que l'écolier apporte le plus souvent de son propre milieu familial de mauvaises habitudes de langage; mais c'est justement à l'éducateur de réagir, et c'est justement lui qui trop souvent ne réagit pas assez. ¹

Le PELERIN.—Il en va tout autrement dans nos couvents. Les femmes ont plus vite besoin de beauté, de grâce, d'harmonie, de courtoisie. La mode leur donne une première satisfaction, la danse ensuite, puis le cadre de la vie domestique et sociale qu'elles arrangent à leur fantaisie. Avec une culture plus raffinée, elles sentent la nécessité de mieux parler.

Les grands couvents sont arrivés à ce stade. La haute culture ne fait que d'y entrer. L'assimilation y est rapide. Elle n'a pas encore une grande profondeur. La perfection du langage, ses grâces, profitent de l'application naturelle à la femme, de ses intuitions, de sa patience . . .

REMY DE GOURMONT.—L'homme étant inventeur jusqu'à la versatilité, la femme est celle par qui les civilisations se fixe, se transmettent. Les mots usuels sont nés de son ménage, de sa volonté conservatrice. ²

Le PELERIN.—Rémy de Gourmont a raison, c'est par la femme que nous conservons ce qui nous reste de

¹ Cf. "Le Canada français", fév., 1931, p. 389.

² Cf. "Esthétique de la langue française".

bon langage, c'est par elle que la restauration s'affermira.

L'homme a besoin de cette sollicitation. Sa galanterie pourtant bien naturelle veut être excitée. Il ira loin . . . mais il est lent à s'ébranler . . . il s'arrête volontiers en chemin . . . Faute d'avoir reçu une première initiation de maman, il reste mal lèché toute sa vie . . . En général les cernures signalent les replâtrages tentés au secondaire ou à l'universitaire.

M. l'abbé ALPH. GAGNON.¹—Je ne saurais porter un jugement. Je n'ai pas été suffisamment mêlé à la question scolaire . . . pour pouvoir, aujourd'hui, établir une comparaison entre le passé et le présent. Je ne connais l'école rurale que depuis trois ans . . . Cependant je veux bien donner mon humble opinion sur ce livre qui éveille l'attention des éducateurs . . . ²

Le PELERIN.—Opinion humble? je ne sais trop... mais sûrement imprudente d'après les titres très contestables que vous énumérez . . .

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—M. l'abbé La Palme préconise un *système nouveau*!

Le PELERIN.—Cette découverte fait plus l'éloge de l'imagination de M. le Principal que de son esprit... d'analyse!

¹ Principal à l'Ecole normale de Beauceville.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., nov., 1929. p. 148.

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—Mais n'est-ce pas là l'idée fondamentale d'un Pèlerinage à l'Ecole de Rang?

M. ED. MONTPETIT.—Faites la guerre au culte insouciant de l'à peu près!

Le PELERIN.—Tout beau M. l'Abbé: le droit que vous prenez de me critiquer vous impose le devoir de me lire. Vous êtes trop honnête pour ne pas l'admettre. Mais alors comment lisez-vous?

Le maréchal FOCH.—Oui, comment lisez-vous? Lire pour lire, c'est un peu creux. Avez-vous essayé quand vous avez lu une page de chercher ce qu'il y a dedans, ce qui en fait la valeur? Le notez-vous?... Relisez-vous quinze jours après. Comparez. Vous vous direz: ce n'est pas ça: je n'ai rien compris... Recommencez. Chaque fois vous ferez un petit progrès. C'est de cette façon qu'on développe ses qualités d'analyse, de synthèse, de jugement...¹

Le PELERIN.—Grande leçon, M. le Maréchal, parce que c'est vous qui la donnez et pour ce qu'elle contient. Vous ne craigniez point de la répéter aux officiers généraux de votre G. Q. G. Quand nous aurons notre maréchal de l'enseignement primaire, j'espère bien que nos inspecteurs, aujourd'hui si ronflants, seront chapitrés de la même façon. Ils pour-

¹ Cf. Charles Bugnet: En écoutant le Maréchal Foch, p. 60.

ront échapper alors à l'étroit horizon de leur rond-de-cuirisme !

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—L'abbé La Palme paraît exagérer la réalité lorsqu'il parle de la grande pitié de l'école rurale.

Le PELERIN.—Qu'en savez-vous, M. l'Abbé? C'est vous-même qui l'affirmer! "Je ne saurais porter un jugement"! Prenez garde ! M. le Principal : "Safety first"!

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—L'accusation est sérieuse, grave, elle vise, *quoi qu'on en dise* . . .

Le PELERIN.—Ce n'est toujours pas moi qui vous ai contredit encore, puisque c'est la première fois que je vous répons. Donc, nous sommes plusieurs à vous contredire . . . et pour cause.

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—Elle vise, quoi qu'on en dise, des personnages qui méritent plus d'égards, car enfin NN. SS. les Evêques sont des membres actifs du Conseil de l'Instruction Publique, et, méconnaître leur souci d'une meilleure éducation, c'est, par le fait même, ignorer notre histoire surtout au chapitre de l'instruction.

Le PELERIN.—Et c'est de votre brillante analyse d'un "P. à l'Ec. de R." que vous tirez cela?

La haute direction du Comité central n'est nullement engagée ou compromise par l'incompétence tou-

jours possible des subordonnés ou par leur incurie, par les réductions considérables que le programme tracé en haut peut subir dans les pratiques vécues en bas, à la petite école. Ce qu'il faut, c'est éclairer la situation pour que la plus haute direction mieux informée intervienne pour le bien de tous.

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—Veut-on, par ailleurs, attaquer les autres personnalités qui composent le département? Je ne puis souscrire à cette accusation qui me paraît gratuite . . . et vous, M. le Surintendant (!) l'encouragement que vous ne ménagez jamais aux bons apôtres (!) . . . autant de preuves (?) qui établissent votre droit, celui de l'Inspecteur général et de MM. les Inspecteurs régionaux à la reconnaissance plutôt qu'à un reproche.

Le PELERIN.—J'ai beau feuilleter le P. à l'Ec. de R., je n'arrive pas à trouver à quel endroit j'ai attaqué les "personnalités" du Département, M. le Surintendant ou "ses bons apôtres"! M. l'Abbé serait bien aimable de m'indiquer ses références.

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—On fait au gouvernement le reproche de ne pas assez aider l'école rurale... Mais je crois que *tout* attendre de l'Etat est un système erroné.

Le PELERIN.—L'Etat est tenu au subside sans avoir droit à l'absolue mainmise. Le Pape Pie XI fait un devoir aux gouvernements de subsidier les

populations pauvres pour qu'elles ne soient pas privées des écoles dont elles ont besoin. M. l'abbé Gagnon me permettra de rester d'accord avec le Pape !

Le Cardinal LIENART.¹—Mettons les choses au point. Sous prétexte d'éviter la mainmise trop forte de l'Etat sur l'école, il ne faut point sortir de la mesure. Pie XI a marqué avec méthode que trois institutions doivent s'intéresser à l'école : la famille, l'Eglise et l'Etat. Le rôle de l'Etat, ici, est plus étendu que celui du simple contrôle. Il est juste que l'Etat prenne part à l'oeuvre d'enseignement pourvu qu'il respecte les droits de la famille et de l'Eglise.

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Rappelons-nous toujours que celles qui font chaque jour le pèlerinage à l'école du rang, sont les gardiennes d'un sanctuaire ; qu'elles n'ont ni brevet d'impeccabilité, ni brevet d'infailibilité ; mais qu'elles sont à des titres divers des bienfaitrices de la race et de l'Eglise.

Le PELERIN.—M. le Principal, est-ce la gardienne qui fait la dignité du sanctuaire ou le sanctuaire qui crée l'importance de la gardienne ?

—Quand le Pèlerin a-t-il jamais méconnu le dévouement de nos institutrices ? C'est la présence de nos enfants, ce qu'ils portent d'avenir religieux ou national, qui fait les sanctuaires de nos écoles. Ils sont

¹ Evêque de Lille, au Congrès des catholiques du diocèse, le 29 oct. 1930.

la raison suprême, donc suffisante, de toute ma critique pieuse, loyale, courtoise, mais aussi ambitieuse de perfection "dans" nos écoles !

Je veux bien m'attendrir avec vous au spectacle du dévouement de nos maîtresses, je voudrais cependant vous trouver plus attentif et même plus sensible au sort que l'école ménage à nos enfants. Vous conclurez à l'importance de mieux préparer nos enfants à affronter la vie, telle que notre époque contemporaine la leur prépare avec ses difficultés religieuses, nationales, économiques, et vous proclamerez, vous aussi, sans attaquer personne ni blesser qui que ce soit, l'urgence de renouveler le milieu scolaire en illuminant la bonne volonté de nos maîtresses par une compétence plénière.

M. l'abbé N. AUMAIS.¹—Le dévouement de nos évêques, de notre clergé, de notre Département (!) de l'instruction publique et de ses officiers mérite autre chose que des remarques désobligeantes . . .

Le PELERIN.—Vous maniez vigoureusement le pavé de l'ours. Ces messieurs ont sans doute négligé depuis trop longtemps la célèbre prière : "Mon Dieu, gardez-moi de mes amis, pour mes ennemis je m'en charge."

¹ Cf. *Revue de l'Ens. pr.*, juin 1929, p. 571.

M. le chan. I. GERVAIS.¹—Vraiment, je trouve fantaisiste et disgracieux le tableau que l'auteur trace de nos gens.²

Mgr CAMILLE ROY. — Il y a — dans le P. à l'Ec. de Rg. — des études sur notre peuple et ses défauts, sur ses qualités de race et sur l'insuffisance de leur culture des pages vraies, qui sont de la meilleure observation et d'un patriote et d'un moraliste éclairé.

M. le chan. I. GERVAIS.—Ce livre de M. l'abbé La Palme loin d'éclairer l'étranger, va le confirmer dans son ignorance et sa méconnaissance de la véritable situation scolaire dans nos campagnes . . .

Le PELERIN.—Il y a longtemps que les étrangers nous observent et font leurs remarques sans nous en demander la permission.

M. RENE BENJAMIN.—C'est la caractéristique des gens qui pensent faiblement de faire dérailler la discussion sur le terrain sentimental.³

Le PELERIN.—Cet appel à l'amour-propre de gens que personne n'attaque veut troubler la limpidité d'une thèse qui vous ennuie! C'est finaud, ce n'est pas habile.

M. E. LITALIEN.⁴—M. le Pèlerin, pouvez-vous lancer plus grave injure à la face des membres distingués du Comité catholique, de nos maîtres, de nos

¹ Principal de l'Ecole normale de Joliette.

² Cf. Revue de l'Ens. pr., sept., 1929, p. 17.

³ René Benjamin, "Aliborons" p. 105.

⁴ Inspecteur Cf. Revue de l'Ens. pr., déc. 1929, p. 225.

maîtresses d'école, les meilleurs serviteurs pourtant de notre province?

Le PELERIN.—Quittez ce trémolo! Redevenez sérieux! Le coeur ne vous bat pas plus vite que de coutume.

M. E. LITALIEN.—Un prêtre qui bat la mesure au concert de vitupérations des ennemis de notre religion et de notre race!

Le PELERIN.—Dites donc tout de suite que je suis franc-maçon!

Tenez, Monsieur, je ne trouve pas d'expression pour rendre le dégoût que vous m'inspirez, sans dépasser les limites permises. La langue argotique possède bien le mot "mufle", mais, je n'ose pas m'en servir.

Vous êtes-vous aperçu que je ne suis pas seul à battre cette musique? Le concert prend de l'importance.

M. A.-M. FILTEAU.¹—"Au ciel les étoiles s'éteignent"² et pour cause: Elles ne veulent pas être les témoins silencieux des insultes lancées à nos populations de la campagne "sans conscience religieuse ou nationale"³!

Le PELERIN.—Il n'y a que l'analyse pour faire sourdre le sens vrai d'un texte.

¹ Inspecteur: Cf. Rev. de l'Ens. pr., oct., 1929, p. 83.

² Cf. Un P. à l'Ec. de Rg., p. 32.

³ Ib.

Autre chose est: "prendre plus conscience de sa vie religieuse et nationale"; autre chose: "n'avoir pas de conscience religieuse et nationale." Tirer la seconde formule de la première est une sottise dont je vous laisse toute l'odeur.

M. J.-A. DUPUIS.¹—Les habitants de nos campagnes ne sont pas des demi-civils!

Le PELERIN.—C'est-à-dire des "demi-civilisés"? Non, Monsieur, et vous ?

M. RENE BENJAMIN.—Ces appels forcenés au sentiment, cette tentative peu honorable de soulever et de liguier tous les amours-propres, d'exciter les préjugés sont l'aveu implicite et lamentable du peu de confiance qu'on a dans "ses raisons".

Le PELERIN.—Quand donc les joueurs des plus chers intérêts de notre pays apprendront-ils à en discuter avec courtoisie et sérénité? Il a plu à mes critiques de ravalier cette controverse au rang d'une assez mesquine diatribe.

M. C.-J. MAGNAN.—Aux dernières pages de son "Pèlerinage", M. l'abbé La Palme semble excuser notre population, après l'avoir assez malmenée du retard à moderniser ses écoles rurales.

Le PELERIN.—Vous me prêtez beaucoup de malveillance, d'insinuations, de regrets: pures tentatives de soulever contre le Pèlerin une multitude de préjugés. Vous en serez pour vos frais, Monsieur !

¹ Cf. l'Ens. pr., fév., 1930; p. 389.

Souligner tour à tour les qualités et les défauts de notre peuple et, par cette juste critique, l'amener à de saines réflexions, peut-être l'incliner à se corriger, est chose saine, donc permise. J'ai mal imité le Père Lalande, mais je n'ai pas fait autre chose que lui. Aussi bien, je me contenterai sur ce sujet de l'appréciation de Mgr Camille Roy.

Et vous, Monsieur, que faites-vous? Vous refusez de collaborer à un examen loyal des pratiques scolaires au primaire. Vous opposez à toutes les doléances une fin de non recevoir. Avec vos acolytes vous proclamez, qu'à l'école, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et pour dissimuler une attitude si pénible, pour vous attirer des sympathies, vous tentez de faire diversion en excitant contre le Pèlerin les préjugés, en provoquant les amours-propres: vous criez bien haut qu'il insulte Nos Seigneurs les Evêques, le Gouvernement, les institutrices, toute la population rurale. Monsieur, je vous abandonne au jugement du public éclairé.

M. ALBERT PELLETIER.—Nous n'aurons pas de classe instruite tant que notre professorat se proclamera content de son système et de sa faillite séculaires... Faut-il entendre que l'éducation ne compte pas pour l'exhaussement de l'âme d'un peuple? ¹

¹ Cf. *Le Canada*, 8 avril, 1931.

Quod licet Jovi non licet bovi

Poignez vilain, il nous oindra

**à monsieur G.-E. Marquis,
avec mes compliments**

VI

M. G.-E. MARQUIS.¹—M. l'abbé La Palme nous présente une critique de l'école de rang où il parle à bouche et à cœur ouverts . . . sans s'être rendu compte des faits qu'il énonce, sans savoir qu'il signale des exceptions à la règle plutôt que la règle ou la coutume générale.²

Le PELERIN.—Je vous renvoie, s'ils consentent à vous recevoir, aux Camille Roy, aux Olivar Asselin, aux Edouard Montpetit, aux Esdras Minville, aux Jules-Edouard Prévost, et à tant d'autres dont les voix autorisées peuplent l'atmosphère et peuvent facilement se capter.³

M. G.-E. MARQUIS.—Dès la première page de son volume, l'auteur nous dit sans équivoque qu'il

¹ Statisticien et ancien inspecteur d'écoles.

² Cf. Le Terroir, juin 1929, p. 16.

³ Le Pèlerin, ici, n'a nullement l'intention de défendre sa formule littéraire. Bon gré mal gré, elle est entièrement à la merci de la **critique compétente**. Aussi bien je n'ai qu'à me louer de la critique compétente et de la bienveillance de ses jugements.

L'examen le plus superficiel de la langue et du style de mes critiques de la Rev. d'Ens. pr. — vocabulaire, syntaxe, formules littéraires, citations tourneboulées, interprétations à contresens, développements contradictoires, critiques illogiques — ne laisse pas que d'étonner. A l'occasion, et tout le long du "Dialogue", je l'ai souligné discrètement en semant ici ou là des points d'exclamation ou d'interrogation...

n'a pas l'intention d'y aller de main morte et que la petite école sera en quelque sorte sa bête noire . . .¹

Le PELERIN.—C'est ma pensée en travesti, et ce travesti est à votre image . . . Vous êtes bien de l'avant-garde !

M. G.-E. MARQUIS.—Allons-y donc au moins avec sincérité, n'étant pas tout à fait sûr que nos observations et nos méditations auront la valeur du *jugement d'une "cathèdre"*.

Le PELERIN.—Vous n'êtes pas sûr d'atteindre au jugement d'une cathèdre ? L'aveu est plus naïf que malin.

C'est précisément ce que vous appelez "se fourrer "le doigt dans l'oeil jusqu'à l'omoplate" pour reproduire avec plus d'à propos l'une de vos élégances . . .

M. G.-E. MARQUIS.—Savoir se mettre à la portée de son auditoire ou de ses lecteurs constitue une

M. Marquis est particulièrement représentatif de ce "demi-monde" littéraire. Tous ces défauts se réunissent en une assemblée tumultueuse sous la coupole de sa tête-de-turque ! Je lui lance, ici, quelques balles joyeuses pour le simple plaisir de prendre sa mesure tout en lui administrant une correction nécessaire.

"Il n'est plus permis de parler aux laïcs de bonne foi sur le ton impertinent" (a). C'est absolument mon avis. Le docteur L.P., à qui j'attribue cette remarque, admettra sans doute qu'on la généralise. Quel que soit le rang d'un individu, sa qualité et les apparences de sa culture, l'impertinence dénonce la vileté du primaire que les reprises aux stages du secondaire, de l'universitaire . . . ou d'ailleurs n'ont pas réussi à corriger.

(a) Cf. "Instruction ou éducation" p. 3 en note.

¹ Cf. Le Terroir, juin 1929, p. 22.

vertu assez rare de nos jours . . . écrire pour se faire comprendre de tout le monde . . .

Le PELERIN.—Acceptons le précepte, malgré sa formule.

M. G.-E. MARQUIS.—A ce propos je me rappelle avoir entendu un jour deux allocutions du grand cardinal Mercier.

Le PELERIN.—Le grand Cardinal avait certainement les moyens de se faire entendre de n'importe quel auditoire.

M. G.-E. MARQUIS.—L'une de ces allocutions fut prononcée à la salle Saint-Pierre, dans la ville de Québec, devant des milliers de représentants de la classe ouvrière: le Cardinal avait parlé un langage très simple, à la portée de tout le monde . . . au niveau des humbles, des illettrés . . .

Le PELERIN.—Je vous crois sans peine.

M. G.-E. MARQUIS.—L'autre allocution fut prononcée à la salle des Promotions de l'Université Laval en présence du corps professoral et des intellectuels de la ville de Québec.

Le PELERIN.—Sans barguigner, j'estime que l'illustre Cardinal a dû se faire entendre avec plus de facilité encore, ménageant à son auditoire distingué le plaisir de savourer le philosophe, le théologien et le grand orateur tout ensemble !

M. G.-E. MARQUIS.—... La grande majorité des professeurs et des professionnels qui étaient là crurent entendre une langue inconnue, comme le sanscrit, par exemple ...

Le PELERIN.—Monsieur, vous calomniez indignement et l'orateur si grand et son auditoire intelligent. Plus simplement, vous couvrez tout le monde de votre propre confusion. Peut-être avez-vous été le seul à ne pas comprendre ? Quel lien logique pourra jamais brider votre fougue indocile ?

Je suis moins surpris du jugement que vous portez sur l'humble Pèlerin.

M. G.-E. MARQUIS.—Ce que Monsieur l'Abbé pédagogue attend de l'école primaire est énorme !

Le PELERIN.—Je ne lui demande pourtant pas de recommencer votre instruction ni votre éducation !

M. G.-E. MARQUIS.—Cette langue admirable, nous la parlons d'une façon détestable au gré de notre psychologue (?) parce que sa prononciation sur nos lèvres est "distorte".

Le PELERIN.—Vous comptez parmi les massacreurs. A défaut de gros dictionnaires, le texte mieux lu vous aurait appris l'orthographe de cet adjectif : *distors*, *distorse*.

RICRAC.—Les pessimistes haussent les épaules : "Est-ce que ça vaut bien la peine de sauver "ça" ?

“Ça”, c’est le français du peuple, et de tant de gens cultivés — comme niellé de mots anglais.

Non seulement ça vaut la peine, mais il est essentiel de le sauver.

Souvent, dans la bataille, le drapeau est troué de balles, il devient une loque. Mais la troupe fait effort pour que cette loque ne tombe pas entre les mains de l’ennemi. L’important, pour l’heure, est de sauver ce glorieux débris. Plus tard, on le remettra en état.

Ainsi pour nous. Il est certain que cette langue est en train de devenir, grignotée par les anglicismes et les barbarismes, un glorieux débris. Sauvons-la d’abord; nous la réparerons ensuite.¹

Le PELERIN.—Notre langue est quelque peu défraîchie? Oui, comme le soldat retour du front: mais elle rentre en triomphe, les traits plus accusés par la lutte, racée à souhait, la démarche assez *vieille noblesse* pour mériter les applaudissements des connaisseurs . . . les vrais !

Mais, précisément, noblesse oblige. Et si grandiose que soit la boue que l’on rapporte de la tranchée, il n’est jamais venu à la pensée du héros qui en est couvert de la garder toujours. Si elle est un signe passager de ses souffrances, de ses luttes et de son courage, elle est aussi un outrage à sa beauté humaine qu’il se hâte de recouvrer. Il dépose ce voile qui empêche

¹ Cf. Le Devoir, 18 mars 1931.

de voir sur sa figure le rayonnement de son âme. Emprisons-nous donc de restituer à notre langue aimée toute la beauté de son visage en la débarrassant des scories dont elle s'est couverte à travers nos combats, nos abandons, nos misères et quelques persécutions.¹

M. G.-E. MARQUIS.—Vous l'ignoriez vous, sans doute, mais l'abbé La Palme qui s'y entend, lui, nous déclare que si l'école de rang n'avait pas failli à sa mission, les enfants, en la quittant, sauraient "goûter la beauté simple de tant de chef-d'œuvres... Ils seraient charmés à la lecture d'une parabole de l'Evangile: "Considérez les lis des champs". Ils pourraient lire et comprendre les Fioretti, les Fables de La Fontaine, de Perrault, s'émouvoir au Dies Iræ; applaudir aux tirades de Molière etc.

Le PELERIN.—Permettez-moi de me cacher derrière ces *pauvres* Jésuites qui nous prêchent ces extravagances dans leur revue bien connue pour sa nullité: "les Etudes".

Je leur écris immédiatement de se remettre à votre école, illustre pédagogue !

M. G.-E. MARQUIS.—Nous avons changé le temps des verbes dans la citation qui précède, mais l'idée n'est pas déformée.

Le PELERIN.—Le pire c'est que vous êtes un moule à déformer les idées des autres.

¹ Cf. "Un P. à l'Ec. de R." (1928) p. 45.

Le Terroir, La Revue de l'Enseignement primaire ont publié trois longues lettres de ce vulgaire bonhomme. Littérairement malhonnête, d'une outre-cuidante incompétence, ce Monsieur peut épancher sa bile à long jet en violant la plus élémentaire courtoisie, et se payer par dessus le marché une hospitalité dans des publications que j'aurais crues plus jalouses de leur renommée. Le spectacle de tous ces critiques est la plus éloquente démonstration du bien fondé de toute la thèse d'Un Pèlerinage à l'Ecole de rang.

M. G.-E. MARQUIS.—Il faut se défier des dénigreurs et des flagorneurs.

Le PELERIN.—Vous avez l'incompréhension du parti-pris obstiné. Il n'y a pas comme le préjugé et l'intérêt propre pour fermer l'esprit ! L'air et l'espace vous font cruellement défaut.

Faute d'avoir l'habitude des horizons, vous morcelez la vérité dont la synthèse vous donne le vertige.

M. G.-E. MARQUIS.—L'abbé La Palme, à tout instant déroute le lecteur . . .

Le PELERIN.—C'est étonnant comme ce bonhomme-là aime à promener son bonnet sur la tête de tout le monde. Il prête aux autres ses étonnements naïfs, ses stupéfactions. Je regrette de vous voir si souvent en peine.

M. G.-E. MARQUIS.—Comme exemple de style bien à lui, voyons ce qu'il dit dans son Avant-propos :

“Nous nous sommes tenus éloignés de la cathèdre et du trépied, et nous ne croyons pas que cette plaque soit animée d’aucune frénésie”. Nous croyons comprendre que . . .

Le PELERIN.—Hum! encore une analyse de ratée.

M. G.-E. MARQUIS.—Ceci veut dire que l’auteur s’est tenu éloigné des extrêmes (!) et que son étude n’est nullement partisane . . . (!!)

Le PELERIN.—Vous en parlez comme un aveugle de la lumière! Faute de deux souvenirs classiques bien modestes, vous vous êtes complètement fourvoyé.

M. G.-E. MARQUIS.—Mais allez donc affirmer que c’est là ce qu’il veut dire avec le mot “cathèdre” qui n’existe pas dans le dictionnaire, et le mot “trépied” qui peut se comprendre de bien des façons.

Le PELERIN.—J’entends rire les commères! Ignorantes peut-être, elles sont trop fines pour mettre les pieds dans les plats, et même pas sur le trépied de leur fer à repasser . . . Au contraire, la pythonisse montait autrefois sur le trépied pour rendre des oracles indéfectibles. Le Pape parlant “ex cathedra” est infaillible. Monsieur Marquis prend si naturellement des airs de tranche-montagne qu’il n’arrive pas à comprendre qu’on fasse montre de discrétion.

M. LEON DAUDET.—Celui qui s’outrecuide n’est qu’un gosse, et un pauvre gosse!

Le PELERIN.—En souriant et pour mettre tout le monde à l'aise, un honnête écrivain proteste qu'il n'a pas les prétentions de la pythonisse, et ne participe en aucune façon au privilège du successeur de Saint-Pierre, en bref, il ne se croit nullement infaillible et invite à une courtoise discussion.

Cette subite et volontaire préciosité s'accompagnait donc d'un sourire . . . implicite. Je vous en fais la révélation puisque vous n'en avez pas aperçu la lumière. Evidemment c'est de ma faute et je m'en accuse. Je persiste à croire, nonobstant, que la petite exclamation tant critiquée ne manquait pas d'un certain humour. Après ça, monsieur Jourdain, vous êtes bien libre de vous en moquer.

M. G.-E. MARQUIS.—Ecrire un volume sur l'école primaire suppose que l'on s'adresse à la masse... au peuple . . .

Le PELERIN.—C'est un "supposé" bien gratuit . . . ; quelque soit le rang qu'ils occupent dans la société, élite ou peuple, je suis fier et honoré de tous ceux qui veulent bien être de mon audience. Il est tout de même, me semble-t-il, évident qu'une critique des écoles, de ses programmes et méthodes, de son enseignement pratique n'est à la portée "compétente" que des gens cultivés et s'adresse d'abord à ceux qui en sont les techniciens.

M. l'abbé J.-M. MELANÇON.—L'auteur écrit pour une élite !¹

M. G.-E. MARQUIS.—On dirait que le Pèlerin prend un malin plaisir à émailler sa prose de mots étrangers.

Le PELERIN.—Des mots étrangers? Vous êtes désopilants, vous et vos amis. Dites donc plutôt que vous êtes des étrangers dans le monde de votre langue. Celui-ci éternue au mot "enchifrènement", celui-là en lisant "pléthore" s' imagine qu'on veut l'emplir et se rebiffe; un autre lit le mot "ataxie" et refuse de marcher . . .

Evidemment le mot rare (!?) a ses inconvénients que je n'avais pas prévus faute de connaître ces bonnes gens.

Au mot "cathèdre" tous se sont levés, indignés. J'aurais parlé latin, "ex cathedra", personne n'aurait bronché . . . sans plus comprendre. Mais donner une couleur française à cette expression latine, quelle extravagance !

M. G.-E. MARQUIS.—Il multiplie les *épilogues* (!) déconcertants.

Le PELERIN.—Vous voulez dire les *épigraphes* déconcertantes!

M. l'abbé MELANÇON.—Je crains fort que le lecteur ordinaire, le Canadien-français "moyen" ne

¹ Cf. Rev. dominicaine, fév. 1929, p. 125.

soit forcé de recourir à son Larousse pour saisir le fond ou toute la nuance de certaines pensées.

Le PELERIN.—C'est toute l'aventure de ce pauvre Marquis. Si encore il n'avait manqué que les nuances, mais c'est le fond qui lui a échappé.

M. G.-E. MARQUIS.—Or, l'abbé La Palme, à tout instant, dérouté le lecteur ordinaire par l'emploi de mots savants et l'insertion de néologismes nébuleux.

Le PELERIN.—Vous n'avez pas eu le courage d'en épinglez quelques-uns pour mon éternelle confusion! C'est dommage pour les collectionneurs!

M. G.-E. MARQUIS.—Le dictionnaire peut bien nous aider parfois, mais non pas le dictionnaire ordinaire...

Le PELERIN.—Il n'y a pas de mal à fréquenter les dictionnaires, même les gros. Encore faut-il savoir les lire. L'emploi d'un mot ne va pas sans l'appropriation de ses différentes significations. La question se pose de la justesse et de la finesse.

Ainsi vous dites une "plaquette rubiconde". L'adjectif est bien dans le dictionnaire, vous l'employez sans discernement. Dites une plaquette "rondouillarde",¹ l'épithète n'est pas dans le dictionnaire, mais elle est juste et très significative!

1 Cf. René Benjamin dans "Aliborons".

M. G.-E. MARQUIS.—Il faut recourir aux grandes éditions de Larousse, de Bescherelle, de Darmesteter pour y retracer les mots rares et inusités qu'il emploie couramment et avec délectation . . .

Le PELERIN.—Dites-le donc, va: "en se pourlêchant!" C'est pourtant vrai. Je n'aime pas plus le nanan qu'un beau mot: propre, ajusté, éclairé . . . D'autres fois, rare comme une trouvaille, mais limé, facetté comme une pierre précieuse . . . D'autres fois encore capricieux comme l'esprit ou le plaisir, sortant un peu de la règle avec un point de mystère . . . restant toujours d'intelligence avec le lecteur expert . . .

M. LOUIS DANTIN.—Son mépris des règles . . . est étourdissant! ¹

M. PAUL MORIN.—Un mépris étourdissant est pour moi un fastueux éloge. ²

Le PELERIN.—Mais ces délectations vous paraissent peut-être immorales, M. Marquis, je n'insiste pas!

M. G.-E. MARQUIS.—L'abbé La Palme est sans contredit ce que l'on appelle vulgairement un homme calé, c'est-à-dire . . .

Le PELERIN.—Attention! nous allons assisté à une définition par le maître Marquis qui jongle avec

¹ Cf. Une Critique sur Blanche Lamontagne.

² Cf. Le Canada, 20 fév. 1929.

les gros dictionnaires comme un prestidigitateur avec ses boules . . .

M. G.-E. MARQUIS.—Un homme calé, c'est-à-dire, un érudit, un dilettante, en même temps qu'un écrivain féru de l'expression rare et de la philosophie tenue . . .

Le PELERIN.—Après cela, si vous ne trouvez pas que Monsieur Marquis est un spécialiste de la caricature, c'est , , , que vous ne m'avez jamais vu. C'est dommage pour vous. Pensez donc, quel masque cela fait: dessiner dans une même figure, trait pour trait, l'érudition, le dilettantisme, la passion (!) du mot rare avec ce cachet de philosophie tenue! Au moins ne mettez pas d'accent trop aigu sur l'avant-dernière syllabe!

M. G.-E. MARQUIS.—Mais il arrive bien souvent que les dictionnaires ne contiennent pas quelques-uns de ces mots et alors il faut *jongler* pour deviner ce que l'auteur veut faire entendre par ces expressions.

Le PELERIN.—On a beau être jongleur de profession on ne peut jongler tout le temps. Les gros dictionnaires fatiguent les biceps du Révérend Statisticien et lui écrasent les méninges. Cette fatigue, Monsieur, est la rançon des vocabulaires qui s'enrichissent. Faire connaître ce qu'on aime, c'est l'aimer plus. Vous ne connaîtrez jamais trop la belle langue française. Et c'est dans la fréquentation des Larousse,

des Littré, des Darmesteter que vous apprendrez si les mots existent pour s'en servir.

M. G.-E. MARQUIS.—Vous prenez un malin plaisir à émailler votre prose de néologismes étonnants!

Le PELERIN.—Permettez-moi de vous faire part des nouveaux numéros de ma collection. Ainsi, Monsieur Marquis, que pensez-vous de la "collectivisation" paysanne de Staline? ¹

M. G.-E. MARQUIS (ahuri).—Je n'en pense rien.

Le PELERIN.—Pardon... c'est du néologisme dont je veux parler, et non de la doctrine. Et que dites-vous de "standardisation"? ²

M. H. REVERDY.—Enfin, après recherches, nous avons trouvé la traduction à la française de cette expression barbare et c'est "normalisation." ²

Le PELERIN.—Bienheureux pays où la recherche de l'expression juste alerte les plus belles intelligences.

Dites donc, Monsieur Marquis, comment aimez-vous "réussisseur"? ³

M. G.-E. MARQUIS.—J'ai beau feuilleter mes gros dictionnaires, lorgner les encyclopédies, je ne trouve pas trace de ces néologismes! Tous les traités de littérature fulminent contre l'emploi des néologismes. Où menez-vous la langue avec ces exploits?

¹ Cf. La Croix, (de France), 25 juin 1930, p. 7.

² Cf. La Croix, (de France), de 1930.

³ Cf. Rev. Heb., 23 août 1930, p. 465.

Le PELERIN.—Avez-vous une opinion sur les “chêvrechoutistes?”¹

M. ALAIN-FOURNIER.—Qui sait retrouver une “immédiatité” de regard analogue à celle de l’enfant?²

Le PELERIN.—Ces Français sont d’une “inventivité” peu scrupuleuse! Inventivité,³ hein! quel mot laid! Vous en frémissez jusqu’au mollet!

DUVILLARS.—Tu ne tueras point.

Le Caporal MACHE.—Bien sûr. Mais “tu ne seras point tué”, ça serait plus *bath* encore.⁴

Le PELERIN.—Ça, c’est de l’argot: *bath*! Mais c’est chouette! Mon cher Pauvret, pour le coup, le péché est plus grand: à cause de la délectation.

Le Père MAURICE PONTET.—La nature fait cercle, non point une nature docile et câline, mais une nature domptée, “hominisée” comme on commence à dire.⁵

Le PELERIN.—Se porte-t-il assez bien ce néologisme!

M. LUCIEN DUBECH.—Imaginez cet amuseur ennuyé dans le genre de cet “ennuyeux”.

M. HENRI BERAUD.⁷—Il se pourrait qu’entre tant d’écrivains mélomanes et “phonomanes”...

¹ Cf. La Croix, 17 août 1930.

² Cf. Etudes, 5 nov., 1930, p. 534.

³ Cf. Rev. Apologétique avr. 1930, p. 445.

⁴ Cf. André Thérive: “Adeline”, R. Heb., 23 août 1930 p. 391.

⁵ Cf. Etudes 20 nov., 1930, p. 435.

⁶ Cf. Rev. Univ. 15 sept., 1930, p. 764.

⁷ Cf. R. heb. 15 nov., 1930, p. 265.

Le PELERIN.—Qu'en pensez-vous Marquis?

M. G.-E. MARQUIS (furetant dans ses dictionnaires).—Ces Français sont terribles. Je ne trouve pas. Il faut deviner, ce n'est pas facile... Phonomane? J'en jette ma langue aux chiens.

Le PELERIN.—Les chiots s'en amuseront.

M. G.-E. MARQUIS.—Cet emploi de mots rares et de néologismes est une douce manie que possèdent certains auteurs, mais qui n'est pas à recommander, surtout lorsqu'on veut écrire pour se faire comprendre.

Le PELERIN.—En France on écrit ainsi sans un soulignement, sans l'excuse des guillemets. On est moins vite cabré qu'en la R. de l'Ens. pr. Différence de culture? Certainement.

M. LOUIS DANTIN.—Conçoit-on le courage qu'il faut pour s'essayer à des formules nouvelles, surtout dans un pays où jusqu'à hier, de telles angoisses cérébrales ne provoquaient que l'indignation ou la risée? ¹

M. PAUL MORIN.—Le style d'une naïveté de surface recouvrant la recherche intense, d'une syntaxe embrouillée à dessein, d'une incorrection caressée et

¹ Cf. Le Canada 19 fév., 1929.

voulue, demande qu'on l'examine et qu'on s'efforce à l'expliquer.¹

Le PELERIN.—Monsieur, prenez garde, je vois Monsieur Marquis qui chauvit des oreilles!

M. PAUL MORIN. — Originalité, humour masqué, souci de la présentation technique. . . l'intention vaste et la belle témérité qui forcent la sympathie.²

Le PELERIN.—Quel lecteur vous faites, Monsieur, et que ne vous ai-je rencontré au cours de ma pérégrination! Vous n'avez pas le mépris à fleur de peau comme le hérisson ses épines.

M. G.-E. MARQUIS.—Je le répète, l'abbé La Palme emploie des mots rares, difficiles, et pour les comprendre il me faut consulter les plus gros dictionnaires et les volumineuses encyclopédies!

Le PELERIN.—En quel honneur, Monsieur, voulez-vous me couper d'une partie du vocabulaire français? Quel est votre droit de me réduire à votre pauvreté?

Les gros dictionnaires vous fatiguent? Cette fatigue est salubre qui vous apprend la divine langue. De quel droit, Monsieur, jetez-vous l'interdit sur ses expressions, termes d'ailleurs pertinents et expressifs? Quel veto hardi et plutôt intolérant!

¹ Cf. Dans sa critique du poète Loranger: *Le Canada* 20 fév., 1929.

² *Ib.*

M. G.-E. MARQUIS.—Vos mots sont rares, difficiles!

Le PELERIN.—Là n'est pas la question. Reviennent-ils à ma pensée et contribuent-ils à la mieux rendre? font-ils la lumière? y ajoutent-ils l'élégance d'une méthaphore? Ornent-ils la formule? Comment, Monsieur, la sincérité vous oblige à répondre dans l'affirmative, et vous vous obstinez à me défendre ce riche vocabulaire de ma langue sous le paresseux prétexte que pour comprendre il vous faut feuilleter le dictionnaire ami, cet intermédiaire si complaisant et toujours sûr?

Fi, Monsieur, plutôt devriez-vous me remercier des bonnes occasions que je vous ai fournies d'apprendre un peu mieux votre langue. . .

Votre verbiage a un tel débit qu'il décourage. Vous papillonnez, vous n'analysez pas. C'est bien différent. L'improbité, l'impertinence, l'infatuation désinvolte soulignent fâcheusement votre impuissance.

M. G.-E. MARQUIS.—La prononciation soulève l'ire de notre savant philosophe, de notre psychologue, de notre pédagogue amateur. . .

Si cette chaude déclaration ne vous émeut pas, ne vous monte pas les sangs, c'est que vous n'êtes plus en état de faire de la température. . . ¹

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. juin 1930, p. 673.

Poursuivant son enquête de pèlerin vertueux et charitable... avec la patience d'un thermite (sic) qui voudrait saper les bases de la petite école dans tout ce qui fait son essence...

Seul un déluge ou un incendie qui feraient disparaître nos écoles, pourraient, sans doute, donner satisfaction à notre artiste en démolition.

Un CANADIEN... moyen.—Vous avez toujours comme ça les pieds dans les plats?

Madame CROQUEMBOL.—Pour sûr, Monsieur Marquis, vous prendrez le rhume!

Le PELERIN.—Le contraste de votre nom et de vos façons est amusant. Il fait penser que vous vous faites un masque de votre étiquette.

M. OLIVAR ASSELIN.—La bêtise est en vérité une bien grande puissance, et puisqu'elle n'a rien de divin, il faut croire que c'est Satan lui-même qui l'a inventée pour faire damner les gens d'esprit.¹

M. G.-E. MARQUIS.—L'abbé La Palme a donc donné un grand coup d'épée dans l'eau ou plutôt s'est mis un doigt dans l'oeil jusqu'à l'omoplate... Pendez-vous, puisque nous bâtissons des écoles depuis vingt-cinq ans... d'après des plans très Québec, bien que vous l'ignorassiez!²

¹ Cf. Le Canada, 8 avril 1931.

² Cf. Le Terroir, juillet, août 1930, p. 23—1re col.

Madame J. CROQUEMBOL.—Ces façons hautaines vous conviennent à peu près comme sa chaussure au chat botté.

M. le chanoine DESGRANGES.—Il interprète les textes avec une invraisemblable étourderie et raisonne souvent comme une corneille qui abat des noix.¹

M. G.-E. MARQUIS.—Madame tout est sauf, fors l'honneur. Contentons-nous de cette parure et drapons-nous-en. . .²

Le PELERIN. — La parure est mince! Vous le dites avec un cynisme inconscient: "Tout est sauvé, excepté l'honneur". Ailleurs vous vous excusez d'un calembourg dont le carambolage vous échappe.

M. G.-E. MARQUIS (rengorgé).—Brave pourfendeur!

Le PELERIN.—Je vous reconnais, Monsieur, sous votre faux nez: à bas le masque! Vous êtes authentiquement Monsieur Diafoirus. Un certain Molière, autrefois, a découvert votre aïeul. La médecine en moins, vous êtes certainement de la même lignée.

Le camouflage est percé à jour. L'honneur est mince de vous présenter. Je vous présente tout de même pour la sauvegarde de vos victimes-gogos.

¹ Cf. La Croix 24 oct. 1930.

² Cf. Le Terroir, juillet, août 1930, p. 23—1re col.

Le pipeau de Marielle

à mademoiselle Marielle Germain

VII

Mademoiselle MARIELLE GERMAIN ¹.—J'ai pris connaissance d'Un P. à l'Ec. de R.

Je ne saurais dire comme il m'a été pénible de voir si sévèrement déprécié le travail et le dévouement de l'institutrice.

Le PELERIN.—Vous avez sans doute entendu Mgr Camille Roy, M. A.-H. Tremblay, inspecteur des écoles depuis 1921: je suis désolé de voir votre chagrin se tripler du coup.

Mademoiselle MARIELLE GERMAIN.—L'inspecteur, digne d'éloges, a la compétence, la culture, le zèle de sa profession; il maintient l'école dans une saine et perpétuelle alerte.

Le PELERIN.—Vous aussi, vous prenez un argument de concession pour une démonstration?

Mademoiselle, j'ai marqué les devoirs des inspecteurs sans affirmer qu'ils les remplissaient tous.

¹ Institutrice. Cf. Rev. de l'Ens. pr. avr. 1930, p. 614.

Rappelez-vous l'opinion de M. l'abbé Pellerin et soyez consolée!

Mademoiselle MARIELLE GERMAIN.—Je n'ai pas eu l'avantage de visiter le nombre exorbitant de *soixante* écoles pour juger toutes celles de la province, mais il y en a au moins *une* que je connais . . . et qui ne ressemble en rien à la caricature qu'en fait M. La Palme.

Le PELERIN.—Vous tombez mal: c'est précisément la vôtre . . . et quelques autres, que j'ai mises hors de cause tout le long de mon P. à l'Ec. de R!

Mademoiselle MARIELLE GERMAIN.—Dit M. La Palme: "lorsque nos enfants de l'école rurale arrivent au collège on est forcé de les plaquer en troisième et en quatrième." ¹

De mes trois grands garçons finissants, l'un est entré au collège classique, l'autre a subi avec succès l'examen d'admission à l'Ecole Technique.

Le PELERIN.—Vous me défendez de conclure de *soixante* écoles à toutes les écoles de la province, et vous voulez maintenant des succès de trois élèves conclure au pareil succès de tous les enfants du Québec?

Tout de même, Mademoiselle, vous allez fort!

Mademoiselle MARIELLE GERMAIN.—L'institutrice de l'école rurale, qui a charge des six années . . . *devrait de plus* enseigner le solfège, le chant religieux,

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 143.

la tenue de la maison, les soins du ménage, l'art culinaire, la confection, la mode, la broderie, l'art de raccommoder, voire la construction, l'électricité, le mécanisme. Elle devrait aussi cultiver un parterre de fleurs, soigner une couche . . . chaude, un jardin, et enfin aménager des poulets et des abeilles . . .

Le PELERIN.—Sans compter la douche glacée, Mademoiselle, que je vous conseille: vous avez certainement besoin de reprendre votre sang-froid, ça vous permettra de recommencer votre lecture, de pratiquer l'analyse . . . et de comprendre que c'est tout le contraire que j'ai dit.

En mettant la main à la plume, on devine que vous vous êtes sentie caporalisée. Une vertu caporalisée fait "Kommerad"! Je le regrette infiniment. On y a perdu le joli spectacle de votre intelligence, toute l'expertise d'une finesse féminine qui nous aurait changés un peu beaucoup de la lourdeur de la critique impérialiste de nos Principaux importants et de nos Inspecteurs inspectants! sous la Kommandantur de Herr Doktor Cyrille Delège.

S. O. S. ¹

La détresse de l'école

il y a des lacunes

¹ Signe de détresse en mer... et sur terre: "Save our ship" ou "save our school."

VIII

M. J.-E. PREVOST.—On ne peut exagérer la portée de l'éducation première du citoyen à l'école rurale.

Nous croyons fermement que la culture et la mentalité que l'enfant reçoit à l'école disposent de son avenir pour toujours. ¹

M. J.-E. BOILY.—90 % des élèves qui fréquentent la petite école ne dépasse pas la quatrième année. ²

Le PELERIN.—C'est à peu près la même proportion de ces enfants qui atteignent à l'école rurale leur quatorzième, quinzième et souvent leur seizième année d'âge sans dépasser la quatrième de cours! Et vous croyez que tout ce temps perdu au dépens de l'élève n'aurait pas pu être mieux employé? . . .

M. LAURENT BARRE ³.—Je réclame l'instruction pour le cultivateur. Enfant de famille pauvre,

¹ Cf. Le Canada 27 avr. 1927. L'honorable Jules-Edouard Prévost, aujourd'hui Sénateur, en était alors le directeur.

² Cf. La Rev. de l'Ens. pr. sept. 1929, p. 23.

³ Cultivateur et homme politique.

filis et petit-fils de colon, lorsque je suis sorti de l'école primaire à treize ans, j'ai regardé autour de moi, cherchant l'aliment d'instruction qui aurait pu nourrir mon intelligence. Mais il n'y avait rien, et j'ai dû rester chez moi. Les années ont passé. J'ai défendu âprement les miens, je les ai défendus avec colère non par dévouement (sic), mais parce que je défendais mes enfants, les miens, qui seront eux aussi destinés à rester dans les couches populaires, qui seront comme moi condamnés à rester dans un état d'infériorité... Allez donc dans la campagne, et, dites-moi ce que vous y trouverez pour le cultivateur qui veut faire instruire ses fils et les garder sur la terre ancestrale... Pour le cultivateur qui veut faire un agriculteur de son fils, il n'y a rien, rien, rien. ¹

M. JEAN-CHARLES MAGNAN ².—L'école des campagnes, prise généralement, existe-t-elle pour les enfants des campagnes?

Le PELERIN.—Monsieur, permettez-moi de vous en avertir: Vous avez un début qui vous expose à de grosses querelles!

M. JEAN-CHARLES MAGNAN.—L'école des campagnes est-elle aménagée, organisée pour répondre aux nécessités de la vie rurale qui saisiront le petit écolier, après son stage primaire? *En majorité*, les écoles des campagnes préparent-elles pleinement (dans

¹ Cf. "Le Devoir", 20 oct. 1930.

² Agronome. Cf. Revue "Chez-nous", avr. 1930.

la mesure qui leur revient) les enfants à la vie rurale qui les attend, au sortir de leur cours?

Le PELERIN.—Ma parole d'honneur! Monsieur, vous avez l'air d'en douter!

M. JEAN-CHARLES MAGNAN.—La petite école, le couvent et l'"académie" de nos villages servent-ils profondément et efficacement les nouveaux besoins économiques et les aspirations légitimes de notre classe rurale?

Autant de questions qui devraient préoccuper ceux qui ont charge d'aider à l'agriculture et de promouvoir l'enseignement primaire rural.

Le PELERIN.—Depuis le temps que vous répétez cela, vous êtes-vous aperçu, Monsieur, que ça bougeait un peu plus vite à l'école de rang?

M. J.-CHARLES MAGNAN.—A la campagne (malgré de généreuses initiatives locales) l'école primaire a-t-elle, en général, compris sa mission vis-à-vis des gens du sol, qui l'ont érigée et qui la soutiennent de leurs deniers? Son personnel enseignant a-t-il l'avantage de se préparer efficacement pour faire de l'école un foyer d'exaltation, de réchauffement et d'initiation pour l'âme paysanne?

Le PELERIN.—Vous serez bien heureux, Monsieur, si l'on ne vous accuse pas d'avoir l'exaltation trop réchauffée pour ce que les paysans en ont besoin!

M. J.-CHARLES MAGNAN.—Peut-on affirmer . . .

Le PELERIN.—Pour affirmer n'importe quoi, Monsieur, veuillez vous adresser à MM. les Inspecteurs des écoles rurales.

M. J.-CHARLES MAGNAN.—Peut-on affirmer que, dans l'ensemble, les écoles primaires rurales de notre pays, par leur état d'esprit, leurs aspirations et leur système, tournent vers les carrières agricoles l'esprit de leurs élèves, et leur procurent une vraie introduction à la vie champêtre?

Le PELERIN.—Quelques exemples de grammaire, quelques problèmes d'arithmétique porteurs d'esprit agricole vont faire ces merveilles, Monsieur!

M. J.-CHARLES MAGNAN.—Autant de questions qui rendent plusieurs d'entre nous perplexes, très perplexes . . . Va-t-on réaliser un jour la puissance féconde de l'école primaire (après celle de la famille) . . . ? N'est-ce pas une question de justice élémentaire pour l'habitant des campagnes, qu'on lui rende son fils au sortir de l'école, plus apte à l'aider dans la carrière agricole et à la pratiquer, dans l'avenir, avec fruit, intelligence et amour?

M. l'abbé A. GAGNON.—Celui qui veut porter un jugement équitable . . . doit faire la part de bien des influences qui ont développé chez notre peuple la

peur du sacrifice, la crainte de l'effort, le goût du plus facile . . .

Le PELERIN.—Ne serait-ce pas la tâche de l'école de corriger ces défauts . . . ?

Voici un petit ouvrier de la ville, gamin, frondeur et flâneur. Vous l'envoyez à la caserne. Il est soumis à un entraînement, à une discipline, à des théories dont on ne lui apprend guère les formules, mais dont il va subir la pratique, les influences vivantes, et cette humble recrue peu à peu se transforme en un superbe soldat imbu de l'esprit militaire, plein de cran . . .

L'école aussi est un manège. Voici un petit paysan timide, gauche, lent . . . Mais l'école, où il va passer de six à huit années, a ses méthodes, son entraînement, sa discipline, ses suggestions . . . Le climat de ce milieu va transformer peu à peu le petit enfant. Lumière et chaleur vont pénétrer cette plante humaine et lui faire donner sa fleur et son fruit . . .

Pauvre critique toute préoccupée de sauver un surintendant, un secrétaire d'Etat, un gouvernement, des reproches qu'on ne leur fait pas. Il serait beaucoup plus pressant de sauver le gouvernement d'amis aussi maladroits.

M. l'abbé L.-N. AUMAIS.—Que l'école de rang ne ruisselle pas de parures extérieures . . . que l'école de rang manque encore d'une bibliothèque appropriée, d'un terrain de jeu gazonné et fleuri, de tout l'attirail

hygiénique que réclame la santé de nos "jeunesses" mieux protégées, cela est sûr! ¹

Le PELERIN.—Et ces aveux ne me valent pas une petite approbation et l'unanime collaboration de ces Messieurs de la Revue de l'Enseignement primaire?

M. l'abbé THOMAS TREMBLAY ².—L'école de rang, du moins dans la région du Lac Saint-Jean, a fait depuis vingt ans et surtout dix ans des progrès considérables au double point de vue instruction et éducation. *Ces progrès ont-ils été aussi satisfaisants qu'on pouvait le désirer et qu'on était en droit de l'attendre? C'est là une matière d'appréciation bien difficile à déterminer (!).*

Le PELERIN.—Un progrès considérable qui n'épuise pas la satisfaction qu'on a droit d'attendre, ça fait un progrès considérable dont on n'est pas sûr qu'il existe! Peut-être ben qu'oui, peut-être ben qu'non!

M. l'abbé THOMAS TREMBLAY.—Nos commissaires pourraient certainement faire beaucoup plus qu'ils ne font . . .

Le PELERIN.—J'ai eu l'audace de le dire . . .

M. l'abbé T. TREMBLAY.—Par suite . . . beaucoup de maisons d'écoles manquent de choses indispensables à l'avancement de l'instruction . . .

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. juin 1929.

² Princ. Ec. N. de Roberval. Cf. Rev. le l'Ens. pr. nov. 1929 p. 147.

Le PELERIN.—Disons, par exemple, deux mille cinq cent-une écoles sur cinq mille, ça vaut la peine d'en parler!

M. l'abbé T. TREMBLAY.—Malgré tout (!!!) l'école a fait un immense (!!!) pas dans la voie du progrès.

Le PELERIN.—Je prie les incrédules de se référer au texte de M. l'Abbé dans la Revue de l'enseignement primaire.

M. J.-E. DESGAGNE.—Le tableau très sombre que M. La Palme trace de l'école de rang est à peu près exact, *mais* pour un très petit nombre d'écoles seulement . . . 10% peuvent être dans un état de stagnation plus ou moins réel . . . ¹

Le PELERIN.—Soit cinq cents écoles sur cinq mille!

M. J.-E. DESGAGNE.—Il est certain que *dans la plupart* des écoles rurales, il manque de l'outillage instructif et intéressant (tableaux de tous genres, bibliothèques etc.)

Le PELERIN.—Dans la "plupart"? Cette expression m'accorde au moins 50% des écoles. Songez-vous que cela fait déjà 2,500?

M. J.-E. DESGAGNE.—Il y a encore des améliorations à faire sous le rapport de l'hygiène (cabinets d'aisance sanitaires, fontaines à robinet, etc.)

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. mars 1930.

Le PELERIN.—Sans compter que des recherches sur l'hygiène mentale des enfants vous réserveraient la forte surprise, comme à Montréal. Admettez-vous que 50% des écoles souffrent de cette carence? Soit deux mille cinq cents.

M. J.-E. DESGAGNE.—Je crois que bon nombre de commissaires d'écoles . . . se reconnaîtraient dans le portrait tracé . . . par M. l'abbé La Palme.

Le PELERIN.—50%? Pour que ça vaille la peine d'en parler!

M. J.-E. BOILY.—90% des élèves qui fréquentent la petite école ne dépasse pas la quatrième année.¹

M. l'abbé H. VALLEE.—Dans nos petites écoles de "rang" les enfants ne dépassent pas souvent la troisième année!²

M. l'abbé LEMIRE⁴.—Les peuples sont comme les forêts: ils se refont par le pied et non par la tête.

Le PELERIN.—Et vous m'accusez d'exagérer la sombreur de l'école de rang?

M. J.-E. DESGAGNE.—Il reste certainement beaucoup à faire sur certains points à l'école de rang.

Le PELERIN.—Que dis-je d'autres choses?

M. ARTHUR ROCHEFORT³.—Serait-il raisonnable de ne compter que sur l'école en question (rurale) pour former des hommes à peu près complets?

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. sept. 1929 p. 23.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr. oct. 1929 p. 23.

³ Cf. Rev. de l'Ens. pr. avr. 1930 p. 612.

⁴ Ancien député à la Chambre française.

Le PELERIN.—Sur quoi, sur qui comptez-vous, Monsieur, pour amorcer un peu d'humanité chez tous ceux qui ne dépasseront pas l'école primaire?

Ce qui n'est pas raisonnable, c'est votre étonnement! Avez-vous jamais étudié la question?

M. ARTHUR ROCHEFORT.—Il ne faut pas demander à l'école de rang ce que l'école complémentaire seule peut nous donner.

Le PELERIN.—D'autant moins que la règle, actuellement, c'est de ne pas dépasser la quatrième! Menez nos troupes écolières jusqu'à la sixième année, voire à la huitième, et vous trouverez, avec des méthodes, un milieu scolaire, surtout des maîtresses entraînées, vous trouverez le moyen de cultiver les enfants. Vous le voyez, c'est une affaire d'organisation. Inutile de jouer les ébaubis. Ayons la simplicité d'étudier le problème avant de le résoudre. Résolvons-le en fonction de lui-même et non pour satisfaire une vaine politique.

M. A.-H. TREMBLAY.—Pour se prononcer sur les progrès de l'école de rang, il faut analyser sérieusement le bagage intellectuel qu'emporte avec lui l'enfant de douze, treize et quatorze ans dont le stage scolaire est terminé.

C'est pour lui que l'école du rang est construite! Quels fruits lui ont laissés sept ou huit ans de fréquentation au point de vue observation, élocution, com-

position, histoire nationale, comptabilité pratique etc.? *Il est décevant au possible d'en faire l'analyse.*¹

Le PELERIN.—A qui le dites-vous? C'est toute la genèse d'un P. à l'Ec. de R.!

M. A.-H. TREMBLAY.—Nous sommes en mesure de constater quels dégâts deux simples mois de vacances peuvent semer dans l'enchevêtrement des quelques notions *collectionnées sans ordre, sans méthode, sans travail de jugement.*

Il m'est impossible de croire un instant que l'école de rang donne même la moitié de ce que l'on est en droit d'attendre d'elle, après un demi siècle d'existence . . .

Le PELERIN.—Que dis-je autre chose, Monsieur? Et l'ai-je dit d'une manière plus offensante?

M. A.-H. TREMBLAY.—Il n'y a donc pas à être surpris qu'il y ait si peu de différence, après quelques années, entre un enfant qui a quitté l'école à quatorze ans et un autre qui ne s'est rendu qu'à la communion solennelle, c'est-à-dire en deuxième ou troisième année.

D'ailleurs craignant d'être seul à partager cet état d'esprit . . .

Le PELERIN.—Mais, non, Monsieur, j'étais là depuis 1928; à deux on peut déjà partager . . .

¹ Cf. rev. de l'Ens. pr. avr. 1930 p. 613.

M. A.-H. TREMBLAY.—J'ai fait une enquête assez sérieuse auprès de personnes assez bien placées pour juger, notaires, avocats, employant secrétaires, sténographes, industriels, directrices de pensionnats, directeurs de juvénats, collèges commerciaux et autres.

Partout on déplore le nombre grandissant d'enfants sachant une pincée de tout, mais rien de solide, même au sujet des éléments.

M. MICHEL de MONTAIGNE.—Un peu de tout, et rien du tout, quoi!

M. A.-H. TREMBLAY.—Encore n'ont-ils eu affaire qu'à l'élite! Que penseraient-ils de la masse, sans but, sans idéal, qui fait le stage scolaire pour faire comme les autres?

Le PELERIN.—C'est dommage que vous terminiez par une réflexion absolument injuste à l'égard des petits enfants: "qui font le stage scolaire pour faire comme les autres!" Pardon; ces pauvres petits, ils vont à l'école avec confiance, les yeux agrandis par la curiosité, ils cherchent, ils s'attendent à recevoir quelque chose d'extraordinaire. En eux, cet état est complexe et nécessairement très obscur. Après quelques mois d'attente, ils sont fatigués d'écarquiller les yeux pour ne rien apercevoir; leur intelligence, après deux ou trois ans, est définitivement repliée sur elle-même. Ils se dégoûtent de l'école qui n'a pas su faire la lumiè-

re, dire la révélation, ouvrir le ciel. À qui la faute? au petit enfant? Jamais de la vie.

M. HARRY BERNARD ¹.—M. l'abbé La Palme . . . vient de nous donner un livre, *Un P. à l'Ec. de R.*, qu'on peut considérer comme une importante contribution à notre bibliothèque d'études sociales.

Le livre de M. La Palme est à lire. L'auteur y fait avec beaucoup de discernement et d'à propos une étude des écoles primaires . . . Il conclut que l'école de rang, tout en abattant du bon ouvrage, peut faire mieux encore. Il note certaines faiblesses de son organisme, suggère des remèdes. Il trouve que notre enseignement primaire n'est pas toujours *en fonction directe des besoins futurs de l'élève, selon le milieu où il vit*. C'est là une thèse chère à M. Olivar Asselin reprise par M. La Palme. Celui-ci n'a pas tort, car elle est juste.

Le PELERIN.—Ce pour quoi je suis accusé d'extravagance, d'exagération et . . . d'idéal!

¹ Rédacteur du Courrier de Saint-Hyacinthe.

**Ca ne sert de rien,
si on ne s'en sert pas**

culture générale

IX

M. C.-J. MAGNAN.—Mais encore faut-il garder la mesure et ne pas demander aux écoles rurales ce qui dépasse beaucoup le but pour lequel elles sont créées. M. l'abbé La Palme propose à l'école élémentaire un idéal trop élevé, irréalisable. Il veut une culture qui relève autant du secondaire que du primaire chez le jeune élève de l'école du rang.¹

Le PELERIN.—Il y a là une étrange confusion. . . Peut-être avez-vous passé cinq ou six chapitres fondamentaux de mon récit?

Le but de l'école primaire, c'est la culture générale des enfants, je le marque clairement aux pages 90 et suivantes d'Un. P. à l'Ec. de R. Vous n'en tenez aucun compte. Ni vous ni votre séquelle ne paraissent avoir été frappés de ce premier point, central et technique, dans la question des écoles.

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. sept. 1929. p. 9.

Le moyen principal de cette culture c'est la langue française, donc sa prononciation, son vocabulaire, sa lecture: cinq chapitres fouillent cette théorie suffisamment.¹ Qu'en avez-vous fait, qu'en ont fait vos suivants? Vous parlez comme Jeannot qui veut bien admettre en thèse générale qu'il a des défauts comme tout le monde, mais nie avec indignation *le* défaut dont on l'accuse. Il les a tous en général, il n'en a aucun en particulier!

M. le chanoine LOUIS MOUSSEAU².—L'école primaire est l'école des éléments, elle s'adresse à la masse . . . Le degré d'instruction qu'elle aspire à donner à ses élèves, surtout à l'école du rang, a pour but . . .³

Le PELERIN.—“Le degré d'instruction a pour but” . . . Pardon, vous prenez le degré pour le but!

M. le Principal me permettra-t-il de lui rappeler l'importance de l'analyse. Sans elle, comment apprendre la propriété des termes? Comment classer ses idées?

M. le chanoine LOUIS MOUSSEAU.—Le degré d'instruction qu'elle aspire à donner à ses élèves . . . a pour but d'en faire des citoyens (?) possédant une instruction élémentaire, proportionnée au milieu où ils devront passer leur vie; des citoyens attachés à leur religion, à leur race, à ses traditions, et capables

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. pp. 58 à 78.

² Principal de l'école Normale de Valleyfield.

³ Cf. Rev. de l'ens. pr. juin 1930, p. 772.

de s'intéresser au progrès de leur profession agricole pour la masse (?), comme à tous ceux qui concernent la nation elle-même. Vouloir plus demander, c'est tomber dans l'exagération.

Le PELERIN.—C'est une découverte que vous avez faite en 1928 dans le Pèlerinage à l'Ec. de R. pp. 90 et 91. Donnez-vous la peine de vous y reporter, M. le Principal, nous les relirons ensemble, si vous le permettez :

"De quoi s'agit-il, en effet ?

"Dans le rang, le but de l'école c'est d'éduquer l'homme dans l'enfant . . . par le moyen de la culture générale."

M. JULES LEMAITRE.—Je ne sais pas s'il ne serait pas plus simple et plus sûr de former l'homme d'un pays, d'une religion, d'une profession, et si l'"homme" tout court ne viendrait pas par surcroît.¹

Le PELERIN.—En effet : "Puisque l'homme est "qualifié par sa religion et son pays: le but de nos "écoles c'est de faire de nos enfants des *Catholiques* "instruits de leur religion; des *Canadiens* de langue "et de civilisation françaises en communion d'esprit "et de cœur avec l'élite de leurs compatriotes . . ."

Ce catholique, ce Canadien, y a-t-il possibilité de mieux déterminer encore le degré de culture générale

¹ Cf. "Jean-Jacques Rousseau" p. 217.

dont il a besoin et par quels moyens peut-on le lui donner?

Oui, cet homme est déterminé par le milieu rural et agricole où il est né: petite société à qui il doit faire retour, son cours primaire une fois terminé. Il faut, par conséquent, l'éduquer en fonction de ce milieu.

Donc — *culture générale* de tout l'enfant, corps et âme: tous les sens et toutes les facultés;

Mais *culture élémentaire* quand à l'objet et au degré, et aussi quant aux moyens et aux méthodes: c'est la proportion avec le sujet et le milieu.

"En sorte que l'enfant, devenu un homme, apporte
"une collaboration intelligente, généreuse et progressive à toutes les nécessités, à toute l'évolution, *dans*
"*une campagne*, de la vie religieuse, domestique, sociale, agricole, municipale, scolaire, etc. ¹

Telle est la formule de votre serviteur. Il vous est loisible, M. le Principal, de préférer la vôtre. Il ne vous était pas permis d'ignorer la mienne, et encore moins vous était-il permis de la cacher à vos auditeurs!

M. le chanoine LOUIS MOUSSEAU.—Or, le programme le plus parfait est celui qui est le mieux adapté aux nécessités futures des élèves.

¹ Cf. Ib.: Un P. à l'Ec. de R. pp. 90-91.

Donc, le meilleur programme de l'école de rang sera celui qui *s'adapte* le mieux aux nécessités de ceux qui vivent dans le rang et doivent y rester, tout en participant à la vie plus large de la nation . . . ¹

LE PELERIN.—Les "nécessités" futures des élèves: quid? Les "nécessités" de ceux qui vivent dans le rang? Avouez que ce mot est pour le moins ambigu.

Si, par "nécessités" de la vie, vous entendez les moyens de subsistance, donc le travail nécessaire pour subsister, donc le métier agricole: vous lâchez la culture générale dont vous venez de faire avec plus ou moins de clarté l'objet de l'école élémentaire, pour lui substituer la culture professionnelle . . . et je ne vous suis plus.

M. le chanoine LOUIS MOUSSEAU.—Ces principes posés . . .

Le PELERIN.—M. le Principal a tellement hâte de prouver que j'ai toujours tort qu'il oublie de compléter son syllogisme. Ce pauvre syllogisme, il reste les deux fers en l'air sans trouver où s'appliquer.

Le principe général est posé. Ce qu'il faut à l'école de rang, c'est un programme en correspondance avec les nécessités de la vie dans le rang.

Eh! bien, allez-y, M. le Principal. Quelles sont ces nécessités de la vie dans le rang?

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. juin 1930 p. 172.

Etablissez ensuite en détail le programme scolaire adapté aux nécessités du rang.

Votre programme parfait une fois dressé, il vous sera facile de faire la comparaison avec ce que vous prétendez être "mon" programme. Vous conclurez ensuite, avec beaucoup plus de clarté pour vos lecteurs, et d'équité pour moi, de trois choses, l'une

ou que les deux programmes sont pareils,

ou que votre programme est meilleur,

ou que le mien l'emporte.

Enfin nos lecteurs, ayant pièces en main, jugeront en dernier ressort. Puis . . .

M. le chanoine LOUIS MOUSSEAU.—Ces principes posés, il me semble que *nous verrons* plus clair dans l'opportunité (!) des réformes prônées par notre Pèlerin scolaire . . .

Le PELERIN.—Vous fuyez, M. le Principal, permettez-moi de répondre à votre place.

Le Père PAUL LORUS.—On éduque l'enfant pour le rendre apte à agir dans son milieu et dans son temps.¹

Le PELERIN.—Alors donc, le programme de l'enseignement primaire doit préparer l'enfant à vivre sa vie d'adulte.

Il s'agit de la petite école plantée en pleine campagne pour le service du milieu rural et agricole. De

¹ Cf. "Les Etudes", 20 avril, 1925.

pays catholique et canadien, cette école doit former nos enfants selon nos traditions religieuses et nationales; elle doit préparer des hommes capables de se faire entendre en bon français, des hommes d'un jugement assez solide pour collaborer avec intelligence à toutes les forces religieuses, intellectuelles et morales de leur "patelin."

Le maréchal FOCH.—Une fois de plus la guerre a montré la nécessité d'avoir un but, un plan et une méthode: *mais cela ne sert de rien, si on ne s'en sert pas.* Il faut exécuter . . . Passe-t-on à l'exécution, il faut une direction qui les applique et les fait appliquer . . . avec une active ténacité.

Le PELERIN.—N'est-ce pas là, Messieurs, tout mon discours?

Dans l'ordre de l'enseignement primaire, nous avons un but, un plan, des méthodes: mais cela ne sert de rien, si on ne s'en sert pas . . . Oui, je sais, on s'en sert bien un peu, un tout petit peu. On apprend aux enfants à lire (hélas! si mal) . . . à écrire (un nom, une signature) . . . à compter (va pour l'addition et peut-être pour la soustraction).

Mettons que j'exagère un brin pour vous taquiner. Cela réussit si bien! L'exagération en moins, il ne reste pas la culture générale de nos enfants en plus.

La machine scolaire est un dessin, et le dessin reste sur le papier . . . Cela ne sert de rien, si on ne s'en sert pas!

Ainsi les conclusions de mon Pèlerinage restent! Sans doute, il faut commencer par l'idée, par savoir ce qu'on veut: toutefois, si on en reste là, à quoi bon?

Le maréchal FOCH.—Oui, il faut savoir: les connaissances sont une base indispensable. Il faut pouvoir, et pour cela développer ses facultés d'intelligence, de jugement, d'analyse, de synthèse. *Mais si tout cela fonctionne à vide, à quoi bon?* Il faut se décider et vouloir avec une volonté soutenue, inflexible, pour aller jusqu'au bout. L'importance est d'agir pour réaliser ses conceptions, pour aboutir à des résultats.

Le PELERIN.—(Aux Inspecteurs). Or, Messieurs, tout le long du Pèlerinage à l'Ecole de Rang, c'est de cela qu'il s'agit et de cela seulement!

Le maréchal FOCH (tenace).—Travaillez! Mettez pierre sur pierre, construisez. Il faut faire quelque chose. Il faut agir. Il faut obtenir des résultats. Des résultats, voyez-vous, je ne connais que cela!

Frappons au coeur...

de la question

culture générale (suite)

X

M. C.-J. MAGNAN.—Insuffisamment renseigné et plaçant trop haut le but de l'école de rang, M. l'abbé La Palme a exagéré d'excellentes théories qui, réduites à de justes limites, seraient parfaites. ¹

Le PELERIN.—En fait de renseignements, je trouve plus qu'insuffisants ceux que vous donnez de mon récit. Votre idéal de l'enseignement primaire se réduisant à lire, écrire et compter, je comprends que vous vous effrayiez d'un peu de culture générale efficacement entreprise. Les autres théories sont en proportion des idéals qu'elles doivent servir. La formation d'un homme a ses exigences et ne va pas sans difficultés, même à la campagne.

M. C.-J. MAGNAN.—A la fin de son pèlerinage, M. l'abbé La Palme semble excuser notre population après l'avoir assez malmenée. ²

¹ Cf. Rev. de l'Ens. Pr., sept. 1929, p. 15.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr. sept. 1929, p. 14.

M. le chanoine I. GERVAIS.—Vraiment, je trouve fantaisiste et disgracieux le tableau que l'auteur trace de nos gens . . . ¹

Le PELERIN.—Tout le monde ne chante pas votre chanson. Il faudra remonter votre diapason.

M. CHARLES-MARIE BOISSONNEAULT.—Il est certain que nombre des nôtres souffrent de l'infériorité de leur culture et que cela dépend de leur formation première. Combien l'avoueront? ²

M. OLIVAR ASSELIN.—Nos populations sont en train de perdre toute personnalité et toute consistance faute d'une formation particulariste. ³

M. A.-M. FILTEAU ⁴.—J'ai lu l'ouvrage de l'abbé La Palme qui contenait, je crois (!), des vérités, des utopies, des contradictions, des erreurs, des injures . . . ⁵

Le PELERIN.—En fait d'*injures*, Monsieur, il n'y a que celles que vous m'adressez avec tous vos compagnons depuis dix mois à la Revue de l'Enseignement Primaire. La *vérité*, c'est que le Pèlerin, dans son récit, ne s'est permis aucune personnalité blessante. Une autre vérité plus importante, c'est que pas un d'entre vous n'a pu équilibrer la théorie de l'enseignement à l'école primaire. Tout profes-

¹ Ib. p. 17.

² Cf. L'Événement, 19 oct. 1929.

³ Cf. La Presse, 14 fév. 1928.

⁴ Inspecteur d'école.

⁵ Cf. Rev. de l'Ens. pr. oct. 1929, p. 83.

sionnels que vous êtes, vous n'avez pas su profiter d'une si opportune occasion de faire montre d'une juste maîtrise. L'*utopie*, c'est de croire qu'avec vos théories fragmentaires et défaitistes, vous obtenez, à l'école primaire, des résultats réels et adéquats. La *contradiction*, c'est que, voués par profession au progrès de l'école primaire, vous accueilliez avec tant d'hostilité une critique dont la plupart de mes contradicteurs sont obligés de reconnaître la sincérité et même la compétence.

Qui injurie le peuple? Vous, Messieurs, qui le vouez à l'ignorance ou moi qui l'appelle à plus d'humanité?

Les réflexions d'un moraliste n'ont d'autre règle que la justesse. J'ai dit les qualités de notre peuple, pour son bien j'ai signalé ses défauts. Le tableau n'a pas la prétention d'être complet.

M. JOS. VALLETTE.—On ne saurait tout dire sans un mortel ennui.¹

Le PELERIN.—En proclamant que je les injurie, vous voulez, par une basse flatterie, aigrir nos gens de campagne contre l'auteur d'un "P. à l'Ec. de R..." Et nunc erudimini!

M. A.-M. FILTEAU (ironisant).—Voyez-vous l'école de rang transformée en une université! Les

¹ Cf. Rev. Hebdomadaire, 14 sept. 1930, p. 236.

élèves . . . connaîtront les grands écrivains et, imitant leur style harmonieux, n'écriront pas comme l'auteur d'un "P. à l'Ec. de R."

Le PELERIN.—Avez-vous qualité pour en juger? Accordez votre diapason.

M. C.-J. MAGNAN.—Il m'est agréable de rendre hommage au talent de l'écrivain . . . *mais* la préoccupation de la recherche se fait trop sentir.

Il a le souci de la vérité, *mais* . . . de la vérité qui ne projette de lumière que sur les défauts et les lacunes, en les exagérant parfois et en les généralisant toujours. . .

Le PELERIN.—Admirez la modulation savante de ces formules: le point brillant signalé, la période s'arrondit, camoufle, escamote. Le souffle d'abord tenu à presque ne souffler pas, se renforce discrètement jusqu'à éteindre toute lumière: "Il a le souci de la vérité . . . mais . . . si peu . . . que pas!" Remarquez le procédé et souvenez-vous-en. Il sera, au service des principaux et des inspecteurs réunis en compagnie "à responsabilité limitée", sous le signe de la Revue de l'Enseignement Primaire, l'une des recettes le plus souvent employée dans l'entreprise d'"assassiner" un auteur . . . qui se porte très bien, Dieu merci!

M. C.-J. MAGNAN:— . . . N'empêche que le livre de M. La Palme mérite d'être lu et médité afin d'en faire profiter nos écoles de rang . . . mais . . . ê . . . ê . . .

le programme de l'école primaire rurale dont M. La Palme nous trace l'idéal est de réalisation impossible!

Le PELERIN.—C'est ça: le livre est excellent, mais son idéal est impossible. Allons, voyons! La culture générale des enfants est impossible?

Le R. Père F.-X. MARCOTTE, o.m.i.—Nous sommes tous parfaitement d'accord. L'éducation doit évidemment atteindre l'homme tout entier, non seulement ses activités physiques et intellectuelles, mais également sa vie morale. Elle doit atteindre toutes ses facultés matérielles et spirituelles. ¹

L'abbé DESGRANGES ².—Sans doute, il importe de développer la culture générale dans le peuple. ³

M. EDOUARD MONTPETIT.—Développez chez vous l'esprit d'observation: recherchez une culture universelle, faites la guerre au culte insouciant de l'à peu près, et cultivez l'expression littéraire... J'ai cru à la beauté!

Le PELERIN.—Je comprends, Maître, que dans notre cas nous devons réduire ces conseils à la mesure des enfants d'une école primaire. Il demeure que, même à l'école rurale, les méthodes doivent développer en nos enfants l'esprit d'observation par l'habitude de l'analyse; qu'elles doivent secouer leur apathie

¹ Cf. Au Congrès national de l'éducation à Montréal.

² Député à la chambre française.

³ Cf. La Croix, 11 avril 1930.

et les dresser contre les pratiques de l'à peu près; enfin qu'elles doivent créer chez eux le besoin de l'expression juste en les familiarisant avec le vocabulaire de leur milieu propre.

M. ARTHUR CURRIE ¹.—L'enseignement, surtout l'enseignement chrétien, n'a rien à voir avec les procédés mécaniques ou routiniers: c'est une oeuvre spirituelle qui vise au développement de toutes les facultés humaines. ²

Le PELERIN.—La culture générale, idéal impossible à l'école rurale? Mais lisez donc Pierre Dufrenne, lisez Victor Pauchet, remontez jusqu'à Mgr Dupanloup, si ça ne vous est jamais arrivé ou si vous l'avez trop oublié, et essayez donc de répéter sérieusement que la culture générale des petits enfants est un idéal impossible? En six ou huit années, on ne peut initier un enfant à sa langue, ni à son milieu de vie? on ne peut orienter son jugement? on ne peut dessiner son être moral? de tous ces traits réunis, on ne peut former sa physionomie canadienne-française?

Vous parlez d'école élémentaire, d'instruction élémentaire, de première formation, et vous ne vous êtes jamais demandé le détail des choses que cela peut désigner? Oui, puisque vous le dites, puisque vos acolytes le répètent: vous croyez que tout se borne à la

¹ Président de l'Université McGill.

² Cf. La Presse de 1926.

lecture "courante", à un peu d'écriture, aux quatre règles simples, aux notions de catéchisme préparatoires à la première communion.

Et c'est avec cet idéal au rabais, c'est avec de pareilles doctrines que vous posez comme des pédagogues intolérants, des maîtres outrés comme d'une audace sacrilège, si un vieux curé élève la voix pour dire ce qu'il pense de l'enseignement primaire en son pays. Fi, Monsieur!

M. PIERRE DUFRENNE.—L'enseignement général a pour but d'enseigner l'homme à l'homme. Se demander si un pareil enseignement est utile, c'est poser la question de savoir si l'homme doit continuer à se distinguer de la brute, c'est douter qu'il ait une tendance à retourner à son péché . . . La patrie et la famille, la naissance et la mort sont des réalités, et le bien et le mal, et le sentiment que nous avons du juste et de l'injuste. Ces réalités, qui se rapportent à l'homme, dont l'homme est le centre et le support, sont la matière de ce qu'on appelle l'enseignement général, et son objet est de les faire connaître à l'enfant. ¹

M. C.-J. MAGNAN.—M. l'abbé La Palme dit que son enquête porte sur une soixantaine d'écoles . . . *mais . . . ê . . . ê . . .* remarquez . . . qu'il y a 5,000 écoles de rang.

¹ Cf. La Réforme de l'éc. prim. p. 42.

Le PELERIN.—Et sur les 5,000 en avez-vous jamais visité 2,501 ?

M. le chanoine I. GERVAIS.—MM. les Inspecteurs . . . visitent toutes les écoles et deux fois par année : M. La Palme n'a visité que "80" écoles . . .

Le PELERIN.—Vous n'en avez pas visité dix en toute votre vie et vous en parlez d'abondance, sur un ton qui gênerait la réplique, si . . .

Je reste stupéfait que vous ne sentiez pas l'inanité de cet argument. C'est un coup de grosse caisse pour effrayer les nigauds. Et vous parlez tous les deux comme si vous les aviez visitées toutes . . . Il y a d'autres moyens d'information, grand Dieu ! Pour un prêtre en particulier . . . tout le monde devine ça.

Jeux de cymbales

la culture générale (suite)

XI

M. le chanoine MOUSSEAU.—Quant à l'école d'aujourd'hui, à moins d'être presbyte ou hostile . . .

Le PELERIN.—Crois ou meurs . . .

M. le chanoine MOUSSEAU.— . . . Comment ne pas constater que depuis vingt ans elle a réalisé des progrès considérables? ¹

Le PELERIN.—M. le Principal perd son sang-froid!

M. le chanoine MOUSSEAU.—Il est toujours désagréable pour des ouvriers consciencieux d'entendre décrier leur oeuvre!

Le PELERIN.—Ah!

M. le chanoine MOUSSEAU.—M. La Palme ne se présente pas comme un oracle . . . Je le crois sincère . . . Sa critique, à coup sûr, ne vient pas d'un esprit systématiquement hostile. Son ouvrage a été inspiré par une enquête sérieuse. Pour ma part je crois que

¹ Cf. Rev. Ens. Primaire, juin, 1930, p. 772.

son patriotisme ardent, et les suggestions qu'il lui inspire, viennent plutôt du désir intense de voir grandir l'école rurale que du vain plaisir de la dénigrer.

UN LUTIN (en catimini).—Je parie que j'ai compris! Et pour vous le prouver, M. le Principal, permettez-moi de traduire: "Loin d'écrire pour le vain plaisir de dénigrer, je crois, pour ma part, que le désir intense de voir grandir l'école rurale et les suggestions qu'il lui inspire viennent plutôt de son ardent patriotisme." Allons! ai-je gagné mon pari et... un premier prix d'analyse?

Le PELERIN.—Alors, d'après vous, je ne dénigre pas, mais je décrie! . . . Si j'insiste — à votre gré je ne suis pas systématiquement hostile, mais presbyte ou hostile! Pour nouer ce beau bouquet, M. le Principal affirme, en sa qualité de psychologue péripatéticien, que mon tempérament se refuse aux éloges et que j'ai mauvais caractère. Cette façon d'accueillir un interlocuteur, si j'étais plus timide, me gênerait de rester en si galante compagnie!

M. le Principal, vous avez oublié le cas du myope qui, faute d'y voir distinctement, perd le fil . . . de son chemin et s'embrouille dans . . . les "side-lines"!

(à la cantonade:) Marquis, ne tourmentez pas Monsieur Bescherelle, adressez-vous plutôt à Monsieur Webster.

M. le chanoine MOUSSEAU.—L'école rurale a progressé parce que les sources de progrès ont été multipliées . . .

Le PELERIN.—C'est trouvé, ça! et pour une bourre, c'est une bourre de . . . qualité!

M. le chanoine MOUSSEAU.—Parce que comparée à ce qu'elle était il y a vingt ans, elle est évidemment en progrès.

Le PELERIN.—Comme la cabane progresse sur la baraque! C'est clair!

M. le chanoine MOUSSEAU.— . . . parce que les *activités* du Département (sic) de l'Instruction publique se sont *agrandies* (resic).

Le PELERIN.—Si elles s'étaient multipliées, seulement . . .!

M. le chanoine MOUSSEAU.— . . . parce que les *Inspecteurs* suivent de plus près . . .

Le PELERIN.—Sans trop se fatiguer, j'espère . . .

M. le chanoine MOUSSEAU.— . . . le mouvement scolaire.

Le PELERIN.—Pour ce qu'il va vite, il est facile à suivre, même de près . . .

M. le chanoine MOUSSEAU.—Parce que *la création* d'Ecoles normales ont puissamment activé et stimulé le progrès pédagogique.

Le PELERIN.—Ça, au moins, c'est vrai . . . excepté à l'école rurale!

M. le chanoine MOUSSEAU.—Parce que, grâce à l'établissement de ces foyers pédagogiques, les méthodes se sont améliorées et les programmes aussi.

Le PELERIN.—Pour quelques dizaines de normaliennes qui enseignent aux écoles rurales, vous oubliez les quatre ou cinq mille qui ne le sont pas!

M. le chanoine MOUSSEAU.—Parce que la réforme du programme scolaire de 1923, avec la création des sections agricole, industrielle, commerciale et ménagère, est une preuve de souci du progrès ("ou du souci de progrès" et ça reste toujours drôle) chez ceux qui l'ont conçu . . .

Le PELERIN.—Je salue "ceux qui l'ont conçu", mais c'est le "contre-coup" à l'école rurale qui serait important! et qui se fait attendre . . .

M. le chanoine MOUSSEAU.—Parce que *la multiplication* des congrès . . . *n'ont* (!) pas abouti qu'à rétrograder la stagnation (ouf!) ou à l'intensifier! Parce que les manuels scolaires ont suivi cette marche en avant.

Le PELERIN.—Bulles de savon, viandes creuses, qui ne prouvent en aucune façon quelle est la qualité de l'enseignement pratiqué à l'école rurale . . .

M. le chanoine MOUSSEAU.—Dans l'étude de ce problème, il est un principe supérieur qu'il ne faut pas oublier . . .

Le PELERIN.—C'est celui-ci: "Ne pas sortir de la question"!

Le maréchal FOCH.—En effet, de quoi s'agit-il donc?

Le PELERIN.—Il s'agit de ce qui se passe à l'école rurale!

Vous avez admis M. le Principal que le but de l'école élémentaire à la campagne c'est de former des hommes en fonction de leur milieu rural et agricole. Et nous sommes à peu près d'accord sur les éléments dont ce milieu se compose: religieux, familial, agricole avec quelques "traits-d'union" aux intérêts généraux de la nation.

Il faudrait maintenant s'entendre avec précision sur les principaux moyens d'obtenir ce beau résultat dans une école élémentaire bien organisée et surtout bien faite. Voilà la première question.

La deuxième question sera de se rendre compte de l'emploi de ces moyens "hic et nunc" à l'école rurale. N'est-ce pas? Vous suivez M. le Principal?

Alors, sans oublier que nous sommes à l'école rurale et qu'il faut y rester, nous cherchons les moyens de la culture générale que nous voulons donner à nos enfants de la campagne.

Ces moyens sont multiples. Cette multiplicité a son ordre. Cet ordre place la langue avant tous les autres. C'est de bon sens. Elle véhicule tout le

reste. La langue est un beau vase. Beau par lui-même, plus beau encore par ce qu'il contient. Deux choses qui s'identifient lorsqu'elles sont réussies. De fait, la langue n'est belle qu'à la condition d'être pure et claire.

Pure par le son qu'elle fait entendre comme un chant; claire par l'idée qu'elle livre: telle une révélation.

Voilà pourquoi si l'on peut cultiver par la langue, c'est à condition d'en apprendre la prononciation, le vocabulaire, la lecture.

Le geste ailé des lèvres

la prononciation

XII

M. EDOUARD MONTPETIT.—La prononciation bien articulée, n'est-ce pas la langue elle-même dans sa perfection, dans sa totalité, n'est-ce pas donner au mot toute sa portée et en faire une pensée vibrante, sonore, harmonieuse? ¹

M. CHARLES-A. DAIGLE.²—Là où il nous est plus difficile de nous mettre bien au point, c'est en ce qui concerne la phonétique du langage, la bonne articulation et l'émission parfaite des sons avec une diction expressive c'est-à-dire une manière de parler qui rende bien toutes les nuances de la pensée.

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—Quant au parler de nos campagnards que l'on juge si imparfait, je sais par expérience qu'il est meilleur que celui de bien des paysans de France . . . ³

¹ Cf. M. Edouard Montpetit. "Au service de la tradition" p. 165.

² Médecin et membre de la Commission des écoles catholiques de Montréal.

³ Cf. Rev. de l'Ens. pr., nov. 1929, p. 150.

Le PELERIN.—. . . qui ne parlent pas le français. En sorte que nous parlons mieux le français que ceux qui ne le parlent pas. C'est une trouvaille !

Le Père GUSTAVE LAMARCHE, C.S.V.—Personne, j'espère, ne croit plus chez nous que nous parlons une langue normale et que nous n'avons rien à envier à la langue écrite ou parlée des autres peuples.¹

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—Il y aura toujours une différence d'élocution entre le citadin cultivé et l'homme des champs.

Le PELERIN.—Et cela prouve qu'il n'y a rien à faire à l'école primaire pour réformer l'articulation, la prononciation ou le vocabulaire de nos paysans ?

Le Père GUSTAVE LAMARCHE, C.S.V.—Rappelons pour mémoire que notre français de la langue courante est informe de prononciation, pauvre de vocabulaire, souvent barbare de syntaxe, emmêlé de locutions, tours et prononciations étrangères. La langue des métiers et des professions est encore plus indigente ou plus contaminée.

Le PELERIN.—Une langue contaminée déchoit de sa dignité. Elle humilie ceux qui la parlent, parce que ce langage fruste leur est reproché, les signale comme un peuple inférieur, sans influence, comme un signe qui provoque l'hostilité, parce que ceux qui l'emploient ne peuvent en tirer tous les services qu'exigent leur âme, leur cœur, les durs combats de la vie quoti-

¹ Cf. Rev. de l'Ens. secondaire 1930.

dienne. N'est-ce pas assez pour qu'un peuple perde confiance dans sa langue? ¹

Le Père GUSTAVE LAMARCHE, c.s.v.—Pouvons-nous nous contenter de notre médiocrité linguistique actuelle? . . . Notre seul déshonneur serait de refuser d'en sortir.

Le PELERIN.—Nous y resterons dans notre déshonneur, aussi longtemps qu'à l'école, la chose se passant entre la maîtresse et ses élèves, on ne prendra pas tous les moyens de cette restauration . . .

Le Père GUSTAVE LAMARCHE, c.s.v.—Bien parler et bien écrire est à la fois une question d'utilité et de beauté, de nécessaire et d'avantageux superflu, un peuple végète et s'avilit et se discrédite s'il n'a pas une langue saine et belle pour mettre en valeur sa personnalité.

Le PELERIN.—Voilà certainement qui vous exclue de la troupe des apathiques. Mais comme les fiévreux n'ont pas d'autre idéal que celui que vous venez de dessiner avec tant de vigueur, pour n'être pas accusé à votre tour d'avoir la fièvre, il vous faut les ranger sans plus tarder dans le bataillon des hommes ardents et raisonnables!

M. LEBLOND DE BRUMATH.²—Que je dise que dans notre province on parle le langage de Louis

¹ Cf. M. P. à l'Ec. de Rang, p. 69.

² Principal de l'Ecole du Plateau.

XIV . . . mes compatriotes, qui ont toutes les qualités et un seul défaut, celui d'être très ombrageux, très chatouilleux, très susceptibles, croiront que je me fiche d'eux, et au figuré du moins, me lanceront des pommes cuites; que je dise au contraire qu'il y a des défauts à relever dans leur langage comme dans leur prononciation, on me jettera des briques . . .

Le PELERIN.—Des briques qui sont des injures! J'en sais quelque chose. On s'en décroche la mâchoire!

M. LEBLOND DE BRUMATH.—Non seulement le langage, mais c'est encore la prononciation et l'articulation qui laissent à désirer. Beaucoup de gens n'ouvrent pas la bouche et mangent leurs mots...

Le R. Père A. LAMARCHE, o.p.¹—Je rencontraï en Toscane, en 1924, un de nos boursiers en séjour d'étude à Paris depuis un an. Comme je m'en informais . . . il me déclara que ses hôtes le houspillaient journellement pour son langage familier et désuet.

Le BOURSIER.—Y ont pas voulu me donner anîne p'tite chance même la veille de mon départ. Aussi j'ai pas lambiné et j'sus parti dret le matin.

Le Père A. LAMARCHE.—Eh! l'ami, si vous leur parlez comme vous le faites en ce moment, n'ont-ils pas raison de vous taquiner un peu?

¹ Le Père A. Lamarche: orateur et écrivain de renom.

Le BOURSIER.—Y ont raison, mais c'est un aria quand même.

Le PELERIN.—Au jeu de cartes, écoutez juges, prêtres ou avocats. Pour le valet de droite ou de gauche ils abattent le premier bore (bower) ou le deuxième! Un autre est ravi d'avoir le "Jocker", le "p'tit Kinn" que le plus pieux appelle le "diable", au lieu de jouer simplement le "bouffon" . . . sans le doubler.

M. LEBLOND DE BRUMATH.—Les personnes instruites... ne s'appliquent pas à choisir le terme propre pour exprimer leur pensée. . . Nos Canadiennes apportent plus de soin que le sexe fort à parler dans toutes les circonstances un langage correct et choisi . . .

M. CLAUDE DE VAUGELAS.—Dans les doutes de la langue, il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes . . .

M. REMY DE GOURMONT.—La femme est celle par qui les civilisations se fixent, se transmettent. Les mots usuels sont nés de son ménage, de sa volonté conservatrice. Se levant comme récitatrice, devant le Créateur, la femme fonde un répertoire, une bibliothèque, les archives. Le premier cahier de chansons, ce fut la mémoire d'une femme; et ainsi du premier recueil de contes, de la première liasse de documents. Les contes passent de génération en génération sans avoir besoin d'être écrits. Lorsqu'un jour un homme

s'avise d'en recueillir un qui lui paraît ignoré, il se trouve qu'il a son pareil dans tous les pays du monde. Les mères n'ont pas cessé de le conter.

Le PELERIN.—Les pièces les plus intéressantes de notre passé relèvent aujourd'hui des musées conservateurs. Les quelques témoins qui nous en restent dans la plus vieille génération constituent les meilleurs numéros de nos séances de folklore. Les espérances les plus fondées que nous ayons d'une restauration française en ce pays reposent sur le génie de nos mères et de nos soeurs et pour les raisons que relève si parfaitement M. Rémy de Gourmont.

M. LEBLOND DE BRUMATH.—Nous serions cependant injuste si nous ne constations pas les grands progrès qui ont été en la Nouvelle-France accomplis depuis quelques lustres. Ainsi l'on n'entendrait plus guère aujourd'hui dire: "Alice va donc dans le basement voir si le stopcock de la pantry est fermé". On traduit aujourd'hui par le mot français les mots anglais: set, grocery, laundry, slippers, mop, kid...

Le PELERIN.—L'amélioration est considérable. Je m'en réjouis avec vous; avec vous, je félicite nos gens. Pour moi, c'est la "mentalité" qui est révolutionnée plutôt que le vocabulaire. C'est énorme! Autrefois, l'amour-propre mal orienté empêchait les personnes de bonne volonté de corriger leur langage de crainte de paraître trop gourmées. Elles évitaient

de parler en "tarmes" pour n'être pas moquées. Maintenant le beau langage a conquis l'admiration d'à peu près tout le monde.

Sous l'empire de ce sentiment si juste, le vocabulaire s'est amélioré. Chez la plupart de nos gens? Non. On m'accusera sans doute de pessimisme. Mais, le fait est éclatant, de notoriété publique: ils sont rares ceux qui s'appliquent au bon langage. Le vocabulaire *usuel* est très mélangé. On ignore la propriété des termes. La syntaxe parlée est lamentable. Le tout "enrobé" d'une prononciation vulgaire.

Madame JOSEPHINE CROQUEMBOL.—M. le Curé, je voudrais commigner.

M. le CURE.—Chère Madame, il est dix heures moins cinq, la grand'messe commence à dix heures précises, faites-moi le plaisir de communier durant l'office, ce sera édifiant, d'autres suivront votre exemple, vous n'aurez pas retardé le commencement de la cérémonie et tout sera pour le mieux.

Madame CROQUEMBOL (conciliante).—C'est bon, M. le curé, ça me gêne ben un peu, mais je *tofferai la ronne!*

Le PELERIN.—C'est délicieux! mais ce n'est pas correct. Et je vous prie de croire que je le constate sans prendre la mine refrognée de nos pédagogues.

M. LEBLOND DE BRUMATH.—Tous nos pédagogues s'accordent à dire que ce qui pêche surtout, c'est le vocabulaire . . .

Le PELERIN.—Pardon, Monsieur, vous n'avez pas lu de longtemps la Revue de l'Enseignement primaire.

M. JOACHIM POITRAS.—J'affirme . . . qu'à la campagne la vieille parlure française s'est conservée à peu près intacte . . .¹

Le PELERIN.—Ces "tranquilles" exagérations donnent une belle idée de l'état d'esprit de nos inspecteurs. On cherche en vain chez eux l'observation objective.

M. C.-J. MAGNAN.—Avec raison, M. l'abbé La Palme insiste sur la correction du langage, sur l'acquisition d'un vocabulaire varié . . .²

Le PELERIN.—Eh! bien, Monsieur, quelles suggestions faites-vous à l'école pour corriger ces défauts très sérieux qui déparent "toute" la langue canadienne-française?

M. C.-J. MAGNAN.—*Mais* en rendant responsable l'école de rang de toutes les lacunes et défauts qu'il se plaît à accumuler, là encore il exagère . . . Le coupable³, ici, ne saurait être uniquement l'école de rang.

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., mars 1930. p. 534.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929.

³ M. Magnan veut dire le "responsable".

Le PELERIN.—L'école de rang n'est pas "l'unique" responsable et ne l'ai jamais prétendu.

L'école de rang est la première responsable. On ne peut raisonnablement exiger de la famille ce qu'elle ne peut pas donner.

L'école de rang n'a pas "créé" nos défauts de langage. Son tort c'est de ne pas les corriger comme il lui revient de le faire.

Le moraliste constate les défauts, les énumère, c'est son devoir. S'il se trompe dans son analyse: montrez-le-lui, c'est votre droit.

L'accuser de se complaire dans la critique de ses compatriotes et insinuer qu'il est animé de sentiments bas et mesquins, c'est prendre soi-même l'attitude que l'on veut flétrir.

Cet appel au sentiment est la preuve que vous manquez de bonnes raisons.

L'autre devoir du moraliste c'est d'offrir les moyens de corriger les défauts. C'est ici que l'on reconnaît la critique positive, constructive.

Quels moyens préconisez-vous? Aucun. La critique que vous faites d'Un p. à l'Ec. de R. vous obligeait de mentionner les méthodes que je propose et les instruments scolaires de ces méthodes, puis d'en faire la discussion loyale. Vous vous abstenez. Vous vous bornez à verser des pleurs sur de prétendues injustices, vous criez à l'exagération. Cependant vous aviez

admis les défauts, maintenant vous les palliez, vous les escamotez . . .

M. C.-J. MAGNAN.—Certes nous admettons l'importance de la première éducation, mais il ne faut pas l'accuser des imperfections qui peuvent se rencontrer chez les élèves des universités . . .

Le PELERIN.—Votre analyse manque de souffle. Il faut analyser jusqu'au tuf! "Même au rang de "l'élite, disais-je,¹ pour quelques adultes qui ont le "talent de se refaire une langue et y réussissent, les "autres restent pour toujours tarés par les défauts de "langage qu'ils n'ont pas su corriger dans leur jeune "âge, à l'âge de l'école primaire", Ou bien si vous ouvrez encore le P. à l'Ec. de R.: "Parce que l'âme "humaine se forme avec le temps, lentement, elle doit "au premier âge recevoir une première initiation . . . "recevoir des impressions, des goûts qui se fixent inconsciemment presque en des habitudes que développeront plus tard, aux différents stages de l'école, le "travail plus conscient de la maturité." ²

Mgr F.-X. ROSS.—C'est la voix de l'histoire qui nous apprend que, sous tous les climats et à toutes les époques, la masse des hommes demeure ce que la première éducation les a faits.

Le PELERIN.—Après la famille, c'est à l'école

¹ Un P. à l'Ec. de R. p. 43.

² Cf. p. 55 ib.

primaire que les enfants reçoivent leur première éducation.

Mgr F.-X. ROSS.—C'est la constatation quotidienne dans les collèges, couvents, universités: l'éducation publique réussit rarement à effacer les mauvais plis dont l'éducation familiale a été l'origine . . .

Le PELERIN.—Ce qui est si difficile aux écoles secondaires parce que les enfants sont plus âgés, serait possible et même facile à l'école primaire où les enfants sont encore "jeune cire malléable." Plus tard, ce sera trop tard, du moins le plus souvent.

Mgr F.-X. ROSS.—Les défauts de la première éducation restent. Ni le collège, ni l'université n'y peuvent rien.

M. C.-J. MAGNAN.—Les enfants, au sortir de l'école primaire, ont bénéficié de huit longues années d'études secondaires, et de trois, cinq, ou six années d'université. Pendant ces douze ou treize années de collège ou d'université, comment se fait-il qu'ils n'aient pu apprendre à bien parler en même temps qu'à bien penser?

Le PELERIN.—Ils en apprennent la théorie, mais dans la pratique ils sont profondément contrariés par leurs habitudes d'enfance. L'école primaire avait plus de chance de réussir. Elle n'a pas essayé, faute de méthode et d'obstination. C'est dommage.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—"Ce qui importe, dit l'abbé La Palme, c'est de mettre toutes nos écoles, celles de la campagne donc, au rythme de la méthode phonétique." ¹

Pratiquée *avec mesure et discrétion*, (?) me semble-t-il, cette méthode aidera l'enfant à mieux parler sa langue en le guérissant de ses habitudes de paresse et de laisser-aller . . .

Le PELERIN.—Mgr F.-X. Ross en exposant cette méthode dans son traité de pédagogie lui donne toutes ses préférences. ²

M. J.-H. LANE.—La méthode phonétique s'enseigne dans plusieurs écoles, *mais on ne sait pas l'enseigner, et les succès de cette méthode ne sont pas très appréciables.* ³

Le PELERIN.—Dame! c'est assez difficile de tirer des résultats d'une méthode dont on n'a pas appris le manîment.

M. J.-H. LANE.—Le traité de phonétique serait un précieux auxiliaire . . .

Le PELERIN.—Le plus merveilleux, c'est qu'il existe. M. Georges Landreau, du Conservatoire La Salle, l'a écrit à notre intention. Encore faudrait-il le répandre, s'en inspirer . . .

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. de 1929 p. 254.

² Un. P. à l'Éc. de R. p. 63.

³ Cf. Rev. de l'Ens. pr., déc., 1929 p. 258.

M. J.-H. LANE.—Un manuel approprié au milieu de l'enfant serait admirable pour la formation d'un vocabulaire riche et à point.

Le PELERIN.—Voue ne m'en voulez pas de l'avoir dit avant vous.¹

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Je crois . . .²

Le PELERIN.—Hum! M. l'Abbé, vous n'êtes pas déjà très sûr . . .

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Je crois que l'on obtiendrait une meilleure articulation chez les enfants en leur imposant la méthode phonétique en lecture (?)

Le PELERIN.—Le but de la phonétique est d'ajuster la voix de l'enfant aux sons de la langue.

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Peut-être cela serait-il difficile à appliquer . . .

Le PELERIN.—Faites confiance à nos institutrices. Seulement commencez par leur apprendre la méthode phonétique avant de leur demander de l'appliquer.

Aidez-les en leur fournissant le véritable outillage de la méthode: 1-° des tableaux conformes à la méthode; 2-° des manuels dont le vocabulaire bien classé soit principalement tiré du milieu de l'enfant. L'enfant entraîné selon la méthode phonétique apprendra en même temps le langage immédiatement nécessaire.

1 Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 62 et suivantes.

2 Cf. Rev. de l'Ens. pr. oct., 1929, p. 81.

Le mot propre sera à sa disposition, il en prendra le besoin, il s'habitue à la clarté française, etc.

Nos défauts de prononciation viennent du milieu familial et de la chanson qui s'y chante. L'enfant répète tout naturellement la langue qu'il entend chez lui. Il en résulte, dans les organes de la parole, de réception ou d'émission, des gauchissements, des répugnances qui rendent très difficile à l'école l'oeuvre de la bonne articulation, du juste martèlement des syllabes. Quelques notions de la phonétique expérimentale sont donc nécessaires à nos institutrices. La fonction perfectionne l'organe: après avoir appris et pratiqué la méthode phonétique pour elles-mêmes, nos maîtresses sauront comment approprier cette gymnastique à nos enfants, pour la correction de leurs organes vocaux ou acoustiques.

Le défilé des mots

le vocabulaire

XIII

M. C.-J. MAGNAN.—M. La Palme n'a-t-il pas trop l'unique souci du culte de l'idéal, oubliant les "réalités immédiates" . . . Il faut garder la mesure et ne pas demander (aux écoles rurales) ce qui dépasse le but pour lequel elles sont créées.¹

Le PELERIN.—Apprendre aux enfants le *vocabulaire de "leur milieu"*: voilà une "réalité immédiate" qui doit faire l'objet même de l'enseignement primaire. C'est précisément ce que le Pèlerin réclame. Vous en êtes-vous ému? Pas le moins du monde. L'école rurale, à votre gré, c'est un souvenir charmant dans votre mémoire, c'est le meilleur des mondes!

M. PIERRE MILLE.²—Qu'est-ce qu'un enfant? Un être placé en face de l'univers, qui voit toutes choses, mais ne sait pas les nommer. Il ne pourra les bien connaître, se les assimiler, puis établir des rap-

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929 p. 9.

² Cf. "Le Bel Art d'apprendre." p. 7

ports entre elles que lorsqu'il aura pu leur donner un nom.

M. PIERRE DUPUY.—Ce sont ces mots de notre langue qui doivent jaillir spontanément, purs, clairs, précis, sur nos lèvres quand nous voulons exprimer ce qu'il y a de plus intime, ce qu'il y a de meilleur en nous . . .¹

M. PIERRE MILLE.—On ne peut posséder que ce qu'on peut comprendre; on ne comprend que ce qu'on peut nommer . . .

M. PIERRE DUPUY.—Celui qui, par utilitarisme illusoire, néglige d'apprendre les mots de sa langue sera un étranger dans sa propre maison.

M. C.-J. MAGNAN.—Avec raison, M. l'abbé La Palme, insiste sur la correction du langage, sur l'acquisition d'un vocabulaire plus varié, sur le bon goût et la politesse. Mais! . . .²

Le PELERIN.—Pardon, remarquez que la correction désirable ne relève d'aucun raffinement. Le langage populaire a besoin d'une correction élémentaire pour retrouver la physionomie d'un français bon teint, d'un français honnêtement moyen. Un langage varié? Entendons-nous. Nos ruraux doivent pouvoir faire le tour de leurs occupations ordinaires sans être embarrassés pour en parler. Il suffit pour cela

¹ Cf. Rev. trimestrielle sept., 1925 p. 253 etc.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929 p. 7.

de leur apprendre le vocabulaire propre au milieu rural et agricole.

Ce'st ce qui ne se fait pas. Les manuels classiques nécessaires à cette tâche n'existent pas.

M. C.-J. MAGNAN.—Mais en rendant responsable l'école de rang de "toutes les lacunes et défauts *"qu'il se plaît à accumuler,"* là encore l'abbé La Palme exagère.

Le PELERIN.—Les raisons de ces lacunes de notre langage, universellement admises par nos meilleurs écrivains et qui sont un fait de notoriété publique, ces raisons, dis-je, sont historiques.

Je me suis défendu de les rechercher, tel n'étant pas du tout le but que je me suis imposé en faisant mon P. à l'Ec. de R. — M. l'abbé Lionel Groulx, depuis, s'est acquitté magistralement de cette entreprise.

Par contre, dites-moi, quelle est entre autres la tâche de l'école primaire? Quelle était-elle? N'était-ce pas, n'est-ce pas encore et toujours de nous apprendre à parler, à écrire correctement notre langue? Elle devait donc réformer notre prononciation, elle devait (selon le milieu de ces élèves) mettre à notre emploi le vocabulaire des mots usuels, assouplir nos lèvres aux formules courantes de la conversation française, aux propos que tous les jours nous échangeons. Or ces facilités primitives, elles nous manquent. Notre

peuple, dès qu'il parle, donne mauvaise opinion de son langage: prononciation, vocabulaire, composition, tout est inférieur. Ça reste spécifiquement français, il faut l'affirmer contre des détracteurs soulevés par le mépris ou la haine qui les inspirent plutôt que par le souci d'une juste critique. Nos défauts sont ce qu'ils sont. C'est-à-dire assez considérables pour compromettre notre réputation, pour nous affaiblir comme valeur religieuse, nationale et économique. Nous avons besoin d'un langage "propre", clair, authentique. Nonobstant tous les autres moyens légitimes et désirables, vous n'aurez rien fait de durable si vous ne commencez par le peuple.

M. OLIVAR ASSELIN.—Quand on a pris l'habitude de parler le français avec trois cents mots entremêlés d'un "criss" ou d'un "battème" par ci par là, et qu'on s'est pourtant fait dire par de très bons journaux et par Sacha Guitry qu'on le parlait très bien, on est parfois dérouté par le vocabulaire des Français de France. Le théâtre Saint-Denis (en donnant du film français) n'en fait pas moins de très bonnes salles et c'est ce qui importe, car cela prouve que le français, que personne chez lui ne se préoccupe de lui enseigner, notre peuple ne demande qu'à l'apprendre.¹

¹ Cf. *Le Canada* 5 janv. 1931.

M. l'abbé J.-N. DUPUIS.¹—De nos jours, il y a péril dans la demeure. Nous sommes envahis par l'élément étranger. Notre langue est facilement contaminée par de sourdes infiltrations . . . Les conversations sont souvent lamentables . . . C'est à l'école qu'il faut veiller.²

M. LOUIS DE BONALD.—Tant qu'un peuple n'est envahi que dans son territoire, il n'est que vaincu; mais s'il se laisse envahir dans sa langue, il est fini.

M. l'abbé ADELARD DESROSIERS.³—La tâche qui incombe tout d'abord aux instituteurs, c'est de travailler à améliorer le langage de chacun: *c'est à eux qu'il appartient de commencer à parler mieux non seulement en classe, mais en toutes occasions . . .* Cela apprendrait aux enfants à se surveiller dans leur vie journalière, en récréation et jusque dans leur famille.⁴

SAINTE-FOY.—A notre sens, c'est dans les écoles, que l'on doit enseigner, d'abord et toujours, à parler correctement même à forcer l'élève, s'il le faut, à exagérer. Il en "rabattrà" toujours assez plus tard...⁵

Le PELERIN.—Personne ne pense à accuser nos écoles de ne rien tenter dans ce sens. Je l'ai dit et le répète: les efforts manquent de coordination, de la

¹ Curé à Saint-Eusèbe de Verceil.

² Cf. La Presse avr. 1926.

³ Princ. de l'Ec. Norm. de Jacques-Cartier.

⁴ Cf. La Presse 12 avr. 1926.

⁵ Cf. La Presse nov. 1926.

concentration opportune quant à la région linguistique que l'on devrait explorer (le milieu), elle manque de méthodes fermes, de manuels genre Blanchard. Je ferais aux manuels de M. l'abbé Blanchard deux reproches: ou bien ils explorent trop de sujets disparates; ou bien, n'ayant qu'un objet, ils ne l'explorent pas assez à fond. L'excuse légitime de M. Blanchard c'est de n'avoir pas compilé en vue d'une correction systématique du langage, à l'école.¹

M. J.-EDOUARD PREVOST.²—Le peuple parle moins bien qu'autrefois. Les vieillards . . . ont conservé le génie de la langue.

Le PELERIN.—Je l'ai souvent remarqué à la campagne.

M. J.-EDOUARD PREVOST.—Les jeunes, par contre, ont une phrase incorrecte, indécise, incolore, émaillée d'anglicismes. Les ouvriers des villes, surtout, ont presque oublié le vocabulaire de leurs métiers.

L'anglicisme gagne du terrain partout . . . La langue est appauvrie, sèche, dépouillée de saveur. Enfin presque tous les hommes instruits se négligent honteusement en conversation.

M. PIERRE DUPUY.—On donne une culture générale par les lettres: à l'enfant, elles apprennent les

¹ M. l'Abbé vient de publier: "Vocabulaire bilingue par l'image" dont la méthode est magnifique. J'ose maintenant que le vocabulaire n'y est pas assez poussé pour "nos besoins de réfection."

² Directeur du "Canada" en 1927, aujourd'hui sénateur.

secrets de la forme, le sens des mots et leur agencement dans la phrase; gymnastique intellectuelle proportionnée à ses forces naissantes.

M. EDOUARD MONTPETIT.—Nous comprenons fort bien que vivant loin de la France, et au contact de nos voisins nous ayons façonné des mots douteux, sinon même horribles . . .¹

Le PELERIN.—Sans doute, il y a des excuses historiques à nos défaillances; un fait reste: notre langue souffre d'une diminution réelle et profonde.

M. EDOUARD MONTPETIT.—Nous avons réduit notre vocabulaire à une inquiétante pauvreté . . .

Le PELERIN.—Qui songe à en faire un reproche trop amer à qui que ce soit? Seulement tous nos intérêts nous obligent à recouvrer notre langue. Ce n'est pas suffisant d'en convenir; il faut agir et prendre, à l'école surtout, des dispositions actuelles et les meilleures pour réussir cette entreprise urgente.

M. EDOUARD MONTPETIT.—Tout cela est vrai; mais il reste que nous ne nous surveillons pas suffisamment; que nous ne cultivons pas assez notre langue; que nous n'en recherchons pas les beautés; que nous la laissons s'étioler, s'anémier en nous, par pure insouciance.²

¹ Cf. *Au service de la Tradition* p. 63.

² *Ib.* p. 163-164.

Le PELERIN.—Réveillons-nous! Secouons notre apathie. Traçons le programme: provoquons les compétences à la composition des manuels nécessaires. La méthode est facile. Il y faut une longue et intelligente persévérance.

M. EDOUARD MONTPETIT.—Ne nous exposons pas à mériter le reproche de parler un vague patois.

Le PELERIN.—La langue est perfectible à tous les degrés de l'échelle sociale. Faute d'avoir ajusté son oreille dès le jeune âge, d'avoir alors pris le goût du mot juste, de la formule bien française, plus tard il est trop tard pour commencer. Ce n'est pas vrai de tout le monde, c'est vrai du plus grand nombre.

Vous dites que c'est à la famille de commencer?

M. LEBLOND DE BRUMATH.—Les parents ne peuvent pas, soit par veulerie, soit par incompetence, s'occuper activement de reprendre et de corriger le langage de leurs enfants.

Le PELERIN.—C'est donc à l'école de commencer. Elle commence, c'est entendu. L'oeuvre se reconnaît aux fruits. Admettons avec simplicité que l'instrument n'est pas au point. Qui faut-il accuser de ce retard? Personne en particulier, tous en général. Il faut remonter l'opinion publique. Ce besoin doit devenir le postulat de la conscience canadienne-française universelle.

M. J.-A. DUPUIS.—Prétendre que notre vocabulaire n'est pas plus riche . . .

Prétendre que notre langue n'est pas mieux parlée...

Prétendre que nous ne lisons pas mieux . . .

Prétendre que les enfants de nos jours sont incapables d'analyser . . .

Prétendre que nos enfants au sortir de l'école, ne sont pas plus instruits . . .

C'est verser dans le faux! ¹

Le PELERIN.—Calmez-vous, je vous en prie. Que d'eau! que d'eau! comme disait l'autre.

M. LEBLOND DE BRUMATH.—Au Canada un gilet n'est plus un gilet, une jaquette, une veste, un col ne sont plus des vestes, des cols . . . Bien des expressions vicieuses se cramponnent à nos chausses, comme "net à cheveux" pour "résille"; "chaussons" pour "chaussettes"; "tordeurs" pour "essoreuses", "moulin à coudre" pour "machine à coudre"; "rideaux à ressorts (ou blinds)" pour "stores"; "charger" pour "facturer", "modiste" pour "couturière".

Sur cent personnes, combien y en a-t-il qui pourraient donner le nom des différents ustensiles de cuisine?

En parlant des divisions d'une maison . . . on dit "salle à dîner" pour "salle à manger", un "basement" pour un "soubassement".

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., fév., 1930., p. 389.

Notre langage français est surchargé d'archaïsmes parfois pittoresques, d'anglicismes, de locutions et de liaisons défectueuses . . .

M. l'abbé ETIENNE BLANCHARD.—Or y a-t-il rien qui répugne comme un langage diffus, vague, inélegant, parsemé de barbarismes, d'anglicismes, de fautes de grammaire? Les gens de qualité ne séparent pas la correction du langage de la correction des manières, et ils ont raison.

Le PELERIN.—Notre langue est archaïque, prononciation et vocabulaire. C'est une explication avantageuse et une excuse légitime. Nous donnent-elles le droit de rester en retard et de refuser de nous mettre au point? Sans rien laisser tomber d'un passé dont il est savoureux de garder ce qu'il a de bon et qui reste de bon goût, rien ne devrait nous empêcher de rejoindre la langue française d'aujourd'hui. Notre élite trop peu nombreuse en est là. L'élite mineure traîne le pas aux arrières-marches!

M. G.-E. MARQUIS.—Si nous voulons savoir ce que nous serons demain, allons à la petite école et rendons-nous compte de la formation que reçoivent *aujourd'hui* nos enfants, et alors la route de l'avenir nous apparaîtra bien éclairée, comme celle qu'un navire doit suivre pendant la nuit, guidé par un phare puissant . . .

Le PELERIN.—C'est précisément ce que fut ma curiosité et tout le but de mon P. à l'Ec. de R.

M. G.-E. MARQUIS.—La question de la petite école est toujours à l'ordre du jour, mais combien de personnes y consacrent l'étude voulue? ¹

Le PELERIN.—Pensez-y, pour l'étude que j'y ai consacrée, c'est le même Marquis qui me bouscule aujourd'hui avec une esbrouffe très peu aristocratique. ²

M. le chanoine GERVAIS.—M. l'abbé La Palme déplore amèrement la pauvreté de la langue de nos gens . . . Nous admettons volontiers que leur langage pêche contre la syntaxe, l'articulation, et que le vocabulaire est pauvre . . . *Mais* toutes ces déficiences ne doivent pas être jetées sur le dos des écoles . . . ³

Le PELERIN.—“Ces déficiences ne doivent pas être jetées sur le dos des écoles” . . . C'est une pauvre réflexion. Les enfants manquent d'articulation? Moi, je suppose naïvement qu'on va à l'école pour apprendre à parler, donc pour apprendre l'articulation de sa langue.

Nos Principaux d'Ecoles Normales, nos illustres Inspecteurs d'écoles répondent avec humeur: Pourquoi jeter cette déficience sur le dos de l'école ?

¹ Cf. La Presse (vers 1928).

² Piquez le mot rare à votre boutonnière, M. Marquis!

³ Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929, p. 18.

Les enfants manquent de vocabulaire? Moi, je suppose naïvement que l'enfant va à l'école pour explorer le vocabulaire de sa langue. Dans le même temps que la maîtresse exerce le petit enfant à bien articuler, à bien prononcer, elle lui fait dire les mots français qu'il connaît et quelques-uns qu'il ne sait pas encore. Elle fait l'exploration du domaine déjà connu de l'enfant, elle fait le tour de sa vie et lui apprend à nommer personnes et choses correctement, elle lui donne le culte de la propriété des termes. Comme il s'agit du jeune âge, elle se garde le mieux possible de sortir l'enfant de son milieu. Ce n'est que peu à peu qu'elle l'aventure au delà de son horizon ordinaire.

Notre peuple est bien doué. Inspiré par son génie natif, soulevé par une délectable spontanéité, il tire toutes sortes d'effets heureux, même de sa langue. D'après les témoignages les plus graves et les plus nombreux, sa langue est cependant chargée de scories. Une intervention scolaire méthodique et de longue haleine aiguiserait sa vivacité naturelle, et toutes ses qualités maintenant amorties retrouveraient leur éclat.

M. J.-B. PRIMEAU.¹—Nos enfants qui ont fait leur sixième année ont un pauvre vocabulaire. Comment l'augmenter? En leur faisant apprendre par cœur les mots que renferment les livres de l'abbé

¹ Inspecteur. Cf. la Rev. de l'Ens. pr., 1929 p. 82.

Blanchard. *En plus de l'expression juste, les élèves apprendront des mots nouveaux (!!!)*

Le PELERIN.—C'est une addition que l'analyse vous aurait épargnée. Une pomme plus la même pomme, cela fait deux pommes... d'après l'inspecteur Primeau.

Cela fait toucher à pleine main à quels improvisés nous sommes abandonnés.

M. L.-O. PAGE.¹—Chez nous la population est en état de profiter des leçons que donne l'élite—à condition que celle-ci n'emploie pas trop de mots comme "diathèse, cathèdre, coryphée, géminé, psittacisme, angarié, obex, ataxie, etc".

Le PELERIN.—Cette modeste litanie prouve la lamentable pauvreté de votre vocabulaire. Le défilé des critiques de la R. de l'Ens. pri., établit sur modèles vivants le bien fondé de toutes les lacunes relevées à l'école primaire par le Pèlerin!

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.²—Il est possible de munir nos petits campagnards d'un vocabulaire plus pur, plus précis, plus riche. Cette étude du vocabulaire à l'école primaire est-elle assez poussée et assez méthodique?

"L'effort, marque justement l'abbé La Palme, est éparpillé et porte sans obstination sur trop d'objets,

¹ Inspecteur. Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929.

² Rev. de l'Ens. pr., déc., 1929, p. 255.

combien souvent en dehors de l'observation possible de l'enfant."

La bonne volonté de la maîtresse est entravée par la pénurie de manuels appropriés . . .

Le PELERIN.—Les lacunes constatées, corrigeons-les. Mettons-nous à l'œuvre. Ne demandons pas l'impossible à nos institutrices : la création de l'outillage de leur enseignement. On le leur doit.

**Redressez la silhouette du type
et l'étoffe**

l'enfant et la lecture

XIV

M. C.-J. MAGNAN.—L'abbé La Palme veut une culture qui relève autant du secondaire que du primaire chez le jeune élève à l'école de rang.¹

Le PELERIN.—*Est modus in rebus.* En toutes choses, il y a la manière, Monsieur.

M. C.-J. MAGNAN.—Vous proposez à l'école élémentaire un idéal trop élevé, irréalisable.

Le PELERIN.—Evidemment l'idéal vous donne mal au cœur! Vous oubliez facilement qu'à cette période, l'entraînement de l'enfant, en dehors de quelques notions élémentaires, vient plus de la suggestion que de l'instruction scientifique. Le but, au primaire, c'est de poser des commencements... mais de les poser si bien qu'ils puissent avoir une suite logique.

M. C.-J. MAGNAN.—C'est d'apprendre à nos enfants à lire, écrire et compter.

¹ Cf. Rev. de l'Ens., pr., sept., 1929.

Le PELERIN.—Pardon, Monsieur, c'est la culture générale. Et le moyen principal de cette culture, c'est la langue française. Vous prenez le moyen pour la fin.

M. le chan. MOUSSEAU.—Mais cette culture ne peut que s'ébaucher dans l'âme de l'enfant de l'école de rang, et cela à cause de l'extrême faiblesse de l'activité de sa raison et de sa volonté à former des idées, des raisonnements et des résolutions, à cause de la réceptivité limitée (!) de son esprit et de son extrême mobilité d'esprit.¹

Le père LOUIS JALABERT, s.j.²—Il semble qu'on puisse tout enseigner aux enfants. La mémoire est fraîche, et, quand elle ne dégénère pas en inertie, leur passivité se prête à tout recevoir . . .

Révérende Soeur SAINT-ANNE-MARIE.—Il est étonnant de constater ce que ces jeunes enfants (de cinq ou six ans) apprennent en un an.³

Le PELERIN.—De sept à quatorze ans, l'enfant devrait continuer à nous étonner!

M. PIERRE MILLE.—La nature a doué l'enfant d'une mémoire exceptionnellement réceptive, qu'il ne conservera pas plus tard au même degré, d'une facilité également exceptionnelle d'imitation, d'une souplesse musculaire telle qu'il peut, bien plus facilement qu'un

¹ Cf. Rev. de l'Ens., pr., juin 1930, p. 774.

² Cf. Etudes 5 juillet 1930.

³ Cf. Le Canada, 23 oct., 1926.

adulte, faire entrer, dans l'ordre des réflexes inconscients, des mouvements et des actes d'abord conscients.

Un enfant, c'est un être qui apprend une langue, imite des mouvements et des actes dans l'ordre matériel et moral. Tout son temps est employé à découvrir des objets; à les nommer comme on les nomme autour de lui; il ajoute progressivement à ces substantifs des épithètes, des adjectifs de toucher, de goût, d'odorat, de sonorité, de couleur; plus tard, par les suggestions qu'il reçoit, il ajoutera des attributs moraux. Le mot est la confirmation de ses connaissances. Le mot a sur l'enfant une puissance d'incantation.¹

Mgr FELTIN.²—L'enfance est vraiment l'âge décisif où l'esprit et le cœur sont plus accessibles à la culture, où l'âme se laisse pénétrer plus facilement, c'est l'âge fécond où tout se développe et croît dans le vice ou dans la vertu, où les habitudes se prennent pour toute la vie.³

Le Père PAUL LORUS.—L'enfant est un admirable "réaliste." Nullement embarrassé dans les formules ni dans les conventions, il veut le pourquoi de tout, et il soumet ce qu'on lui dit ou ce que l'imagination lui suggère au contrôle de l'expérience. Il lui en

1 Cf. *Le bel art d'apprendre*, pp. 8 et 9.

2 Evêque de Troyes, en France.

3 Cf. "Importance de la question scolaire", p. 1

cuirra souvent. Mais c'est au prix de ces contacts répétés avec la vie vraie qu'il apprend la vie.¹

Le PELERIN.—C'est quand il est enfant que l'homme est le plus éduicable. C'est à cet âge que les habitudes se prennent plus facilement, s'impriment plus profondément et se gardent comme invinciblement... Il reste toujours quelque chose à travers toute la vie, des mauvaises habitudes qui datent de la prime enfance... une bonne éducation dont les racines plongent aux origines mêmes de la vie, de l'enfance, informe puissamment tout l'être et amorce toutes les possibilités d'une culture ultérieure.²

M. le chan. MOUSSEAU.—Et quand le Pèlerin dit: "Les livres en général, les classiques en particulier sont un moyen nécessaire de former les autres" j'ajoute qu'en faisant cette recommandation, il doit se rappeler qu'il a déjà condamné comme "notoirement inefficace les moyens exclusivement livresques"³

Le PELERIN.—Chez les petits enfants, l'enseignement est livresque lorsque trop vite on leur met un manuel entre les mains, lorsqu'on veut les instruire par des formules, des définitions, des notions, celles du manuel dont il est incapable. C'est l'enseignement abstrait par opposition à l'enseignement concret ou intuitif. Ce qui ne veut pas dire, au surplus, que

¹ Cf. Les Etudes, 20 avril, 1925.

² Cf. P. à l'Ec., de R., p. 29.

³ Cf. R. le l'Enc., pr., juin 1930, p. 774.

l'enseignement basé sur l'esprit d'observation ne doive pas conduire l'enfant à des formules, à des notions, donc le ramener à son manuel, à des connaissances abstraites qui enregistrent son degré d'instruction.

Plus tard, quand l'enfant a déjà une certaine culture acquise, mais oui, il faudra lui confier des manuels, l'introduire au sanctuaire des livres classiques, et vous ne serez pas pour autant accusé d'enseignement trop livresque.

M. C.-J. MAGNAN.—Disons-le de nouveau: Dans son P. à l'E. de R. M. l'abbé La Palme propose à l'école élémentaire un idéal trop élevé, irréalisable. Il veut une culture qui relève autant du secondaire que du primaire chez le jeune élève de l'école du rang.

Le PELERIN.—Vous vous imaginez que l'on "enseigne" la culture générale aux petits enfants. Vous supposez les gros bouquins que les petits primaires devraient apprendre, et vous vous étonnez que l'on rêve d'en charger leurs épaules, je veux dire leur mémoire et leur intelligence... Rassurez-vous, de grâce! Cette interprétation vient de vos habitudes livresques.

Moins d'enseignement, je vous prie, et sur toute la ligne... mais une sagesse vivante, informante, qui inspire, suggère, imprègne plutôt "qu'elle ne fait apprendre"; conseille "sur le vif" plutôt qu'elle ne multiplie les leçons; dirige — au bon moment — en

faisant la lumière; convainc — sur pièces — en faisant aimer; persuade, en corrigeant, par les méthodes autoritaires de la décision et de la direction . . . puis, à mesure que l'enfant grandit, insinue les méthodes scolastiques de la persuasion et les proportionne.

Le Père FRANÇOIS CHARMOT.—Tous les enfants, qu'ils soient de l'école primaire ou secondaire, ont droit de recevoir, à l'éducation qu'on leur donne, leur part d'humanisme. Nous avons montré qu'il n'est pas impossible de les satisfaire.¹

Le PELERIN.—Admettez-vous, M. Magnan, qu'il faille, pour comprendre cette procédure et l'appliquer, une institutrice cultivée, elle-même imprégnée d'humanisme?

C'est toute l'explication des analyses que je me suis permises au cours de mon pèlerinage. Dans toute l'oeuvre de l'éducation elles manifestent l'intention qui guide la maîtresse, l'inspiration qui la soulève, l'esprit qui l'anime, tout l'enfant qu'il faut humaniser, et le comment. Vous y avez vu le programme immédiat de l'enseignement primaire . . . !

Le Père FRANÇOIS CHARMOT.—On doit, en effet, pénétrer d'humanisme l'enseignement primaire avec autant de sollicitude pédagogique que l'enseignement secondaire et supérieur.

¹ Cf. *Etudes*, 20 nov., 1930., p. 401.

Le Père TOUGAS, (missionnaire d'Afrique).¹—
Les population du Togo ont manifesté un grand attrait pour l'école et y ont envoyé leurs enfants.

Eveiller le sens moral dans un plus haut souci de dignité humaine; susciter la notion du juste et de l'injuste dans le cadre des possibilités locales; faire connaître les bienfaits d'une hygiène rationnelle qui, partout appliquée, constituera une arme bienfaisante contre la maladie et d'une éducation physique par quoi les races anémiées sont revigorées, multiplier les leçons d'un artisanat agricole, non seulement en ce qui concerne le sol, mais en tout ce qui touche à la culture; susciter et créer une élite indigène peu nombreuse, mais de choix, apte plus tard à persuader, par les services rendus et l'aide apportée à la maison protectrice, les masses amorphes des bienfaits de la civilisation occidentale; c'est une oeuvre de longue haleine, mais de la plus vaste portée sociale, puisque, ayant le travail moralisateur à la base, elle assurera le bonheur futur, dans l'aisance et dans l'ordre, de toute une collectivité dont c'est notre rôle de lui tracer les chemins qui y conduisent.²

Le PELERIN.—Pour les noirs du Togo, ce n'est pas trop mal. Dans la brousse où ils vivent encore, on ouvre des voies, les forêts sont éclaircies pour que

¹ C'est le nom que je donne au missionnaire anonyme.

² Cf. La Croix, 4 juin 1930.

le ciel y descende dans la lumière du soleil plus aperçue.

Pour nous, vieux chrétiens et héritiers de la civilisation française, la distinction de notre famille nous oblige peut-être à quelque chose de plus. Pour nous relever de nos infortunes et reconstituer le trésor de notre héritage, un sain entraînement physique doit revigorer le type de la race, en redresser la silhouette humaine et lui rapprendre la grâce et la fermeté de la démarche; l'oeuvre, en même temps se poursuit en profondeur, d'abord par les méthodes maternelles¹: l'institutrice suggère, dresse, façonne comme avec les mains; puis, l'enfant apprend la formule, il en brise peu à peu la coquille pour découvrir l'âme de vérité, de beauté, de bonté qu'elle contient et se l'assimiler. Son esprit s'ensoleille, son âme se revêt de noblesse, le cœur s'élance. Laissez-le grandir, que la réalité d'une vie autonome vienne l'éprouver, et s'il est bien né, si le métal dont il est fait a heureusement réagi sous cette trempe, vous en verrez briller l'acier.

Le Père FRANÇOIS CHARMOT.—La différence des programmes et des méthodes, due à la différence même des buts immédiats que l'on poursuit, ne devrait pas entraîner, chez les professeurs du primaire, une abdication de leur rôle d'éducateur humain, ni chez les

¹ Exercées par une mère sans instruction ni éducation, les "méthodes maternelles" sont un bel exemple de verbalisme et de viande creuse.

professeurs du secondaire, une prétention au monopole d'humanisme.

Le PELERIN.—Toute la question se résout par la création de maîtresses compétentes.

Le Père FRANÇOIS CHARMOT.—La solution du problème de l'humanisme est tout d'abord à chercher dans l'art d'enseigner. L'humanisme dans l'enseignement est le rayonnement de l'humanisme intérieur du maître: s'il n'est pas au-dedans, il ne paraîtra pas au-dehors.

R. F. MARIE-VICTORIN.—N'est-il pas véritablement absurde que l'on ait accoutumé d'attribuer la culture générale à l'homme qui ignore le tout de tout cela — qui est étranger à lui-même et au monde extérieur—pourvu qu'il respecte à peu près les conventions subtiles par quoi les grammairiens ont encrassé le mécanisme naturel de la langue, qu'il jongle avec les mots et les abstractions, et qu'il soit apte à démontrer avec un égal bonheur le pour et le contre de la même question.

Le PELERIN.—Si encore il respectait toujours ces conventions subtiles et jonglait sans trop de malheur avec les abstractions...

N'avons-nous pas constaté dans une récente discussion combien les âpres défenseurs de la culture gréco-latine ont manqué aux règles de la grammaire comme à celles de la logique, n'ont pas su profiter de la

valeur de leur cause, et, aveuglés d'abstractions abstruses, ont refusé d'ouvrir les yeux au jour de quelques vérités? La courtoisie d'une formule, portant dans son cristal une doctrine limpide, peut-elle laisser sans émotion même le lecteur moyen? Une argumentation savamment construite, où les compositeurs, sans jamais enfler le ton, établissent leur démonstration et la bonne santé de leur logique, peut-elle laisser froid un galant interlocuteur?

Ce sont qualités qui attestent une vraie culture et c'est la culture dont il faut pénétrer notre personnel à tous les degrés de l'enseignement.

Vous serez moins surpris, ensuite, si l'on demande que l'enseignement primaire soit pénétré et réchauffé d'un rayonnement d'humanisme.

MADAME DUSSANE.¹—L'esprit cherche et s'évertue à sauver sa flamme.²

LE PELERIN.—Une bonne lecture est le résultat du parfait entraînement de l'intelligence qui cherche et s'évertue à sauver sa flamme. Elle comble ses exigences: la curiosité de bien voir et la satisfaction vérifiée d'avoir bien vu. L'analyse et la synthèse.

M. JEAN LACROIX.—La méthode réflexive va lentement: peu lui chaut en définitive ce qu'on apprend, pour elle tout est dans la manière.³

¹ Artiste de la Comédie française.

² Cf. la Rev. univers., 1^{er} janv., 1931, p. 47.

³ Cf. Le Corresp., 10 oct., 1930, p. 109.

Le PELERIN.—La solution de cette difficulté n'est pas ailleurs que dans la mise en oeuvre des deux procédés de l'esprit pour percevoir des rapports et connaître: l'analyse et la synthèse. Bien sûr, ce n'est pas là une grande découverte, et je ne demande pas aux lecteurs de trop s'en émouvoir.

Or l'analyse et la synthèse, si naturel qu'en soit le mouvement à l'esprit, supposent l'adresse d'un long entraînement, de l'expérience.¹

Le docteur Victor PAUCHET.—Ne fais pas des perroquets de tes élèves. Ne les habitue pas à retenir mécaniquement les leçons. Eveille leur faculté de raisonnement et leur curiosité. Rien ne se grave utilement dans le cerveau qu'avec l'aide de l'intelligence et du raisonnement.²

M. J.-B. CHARTRAND.—Nos méthodes d'enseignement correspondent aux aspirations . . . de notre belle Province de Québec qui n'a rien à envier aux autres pays du monde.³

Le PELERIN.—Vous avez la spécialité des pavés... Vous vous appelez Martin?

M. E. LITALIEN.—Dit M. La Palme: "Grouper "deux ou trois cours pour quelques leçons, ça ne vaut "rien en pratique."

Quiconque a déjà enseigné sait *combien il est facile*

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R., pp. 78 et 80..

² Cf. "L'Enfant" p. 40.

³ Cf. Rev. de l'Ens. pr., fâv., 1930, p. 387.

d'intéresser des élèves de deux ou trois cours à la fois. . . .¹

Le PELERIN.—Ces facilités que vous voyez partout, cette satisfaction béate qui vous dilate ne semblent pas procéder d'observations sagaces et d'analyses exactes.

M. J.-H. LANE.—On peut concentrer; on peut enseigner à plus d'une division à la fois, c'est vrai, mais *la pratique en est difficile* . . . Il faut nécessairement que des élèves de tel ou tel cours souffrent de cette multiplicité de divisions.²

Le PELERIN.—Les plus avancés sont mis au pas des cadets . . . Les plus vieux tournent en rond, repassent ce qu'ils ont appris pour que les jeunes aient le temps de l'apprendre à leur tour!

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Nos paysans s'expriment sans correction, beaucoup par apathie intellectuelle et aussi faute de connaître la syntaxe française . . . Un moyen d'atténuer les effets de ce vice, ce serait sans doute de soumettre l'enfant à un régime rigoureux d'analyse grammaticale et logique. Au reste n'est-ce pas ce qui se pratique déjà dans nos écoles rurales ?³

Le PELERIN.—On en peut juger par les résultats! La vérité est moins offensante: l'analyse à l'école est

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., déc., 1929, p. 257.

² Cf. Rev. de l'Ens., pr., déc., 1929, p. 258.

³ Cf. Rev. de l'Ens., pr., déc., 1929, p. 225.

réduite au moins possible. Résultat, nos gens ne savent pas lire.

M. le chanoine L. MOUSSEAU.—Dire comme le fait l'auteur d'un P. à l'Ec. de R. "que ces méthodes "d'analyse, de tableaux synoptiques, de résumés de "leçons ou de lecture *ne sont pas assez en usage* à l'école "le du rang": Passe.

Le PELERIN.—Bref, vous admettez, M. le Principal, que ces méthodes ne sont pas assez en usage à l'école primaire de la campagne . . .

M. le chanoine L. MOUSSEAU.—Mais ajouter que nos institutrices n'y sont pas préparées: Passe pas!

Le PELERIN.—C'est-à-dire que vous accusez nos institutrices de négliger à l'école des méthodes importantes, prépondérantes, alors qu'elles y sont préparées!

Je suis moins cruel en supposant qu'elles les négligent parce qu'elles les ignorent, et qu'elles les ignorent parce qu'elles n'ont pas eu l'opportunité de les apprendre. C'est du reste la vérité vraie!

M. VICTOR PAUCHET.—Fais faire de la gymnastique à ton intelligence pour développer tes facultés comme tu le fais pour tes muscles et tes poumons; c'est ainsi que tu édifieras les pouvoirs de l'étude efficace: comparaison, association d'idées, raisonnement, jugement.¹

¹ Cf. "L'Enfant", p. 40.

Le PELERIN.—Le journal sérieux, la revue, le livre n'ont pas de lecteur dans le rang. Le grand journal d'information y réussit par l'image et la manchette sensationnelles...¹

M. le chan. I. GERVAIS.—D'ailleurs nos gens aiment à lire... mais ils n'en ont pas le temps. Ils préfèrent causer en famille. Qui voudrait les en blâmer?

Le PELERIN.—Ils aiment à lire... mais ils ne lisent pas!!? Ces pauvres gens ils sont... déchirés!

M. le chan. I. GERVAIS.—Ensuite les journaux, surtout les journaux catholiques, ont un grand nombre d'"abonnés" dans les campagnes?

Le PELERIN.—Ce qui veut dire sans doute qu'à la campagne les journaux catholiques ont plus d'abonnés que les "autres" journaux? Est-ce pas?

M. le chan. I. GERVAIS.—Et les curés savent que ces journaux, surtout les jaunes, sont lus par nos gens.

Le PELERIN.—Ce qui veut maintenant dire que les campagnards lisent plutôt les journaux jaunes que les journaux catholiques.

Les hasards d'une pensée qui se joue comme une balançoire!

M. VICTOR PAUCHET.—Ne lis pas pour lire. Quand tu auras lu une page, cherche les idées qui s'y

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R., p. 84.

trouvent. Note. Relis quinze jours après. Compare. Tu te diras: je n'avais rien compris. Recommence. Chaque fois, tu feras un progrès.¹

Le PELERIN.—D'une lecture intelligente, il résulte une pensée, un raisonnement, un jugement!

M. l'abbé HENRI BREMOND.—Que les professeurs sachent lire; c'est là le premier de leurs rôles, le rôle d'Orphée. *Nulla dies sine lectione*, et à haute voix. Pas une classe où ne soit donné deux fois par jour un de ces concerts. Refusez donc les honneurs de la chaire à tout homme qui n'aurait pas l'oreille juste, un timbre de voix au moins négativement agréable, une prononciation décente... et un certain usage de la flûte...

Le PELERIN.—Voilà des exigences terribles! Songez au nombre terrifiant de mauvais lecteurs qu'il nous faut subir! Voix communes, ton modelé par l'insignifiance, texte haché au hasard. Et je parle des gens instruits qui, par devoir professionnel, lisent en public.

Ce n'est pas facile d'apprendre l'analyse à des enfants. C'est le travail de dix ans en moyenne. Tout dépend du guide, du maître, de la maîtresse. Cela suppose toute une culture et ses résultats raffinés. Pour chanter juste et... bien, il faut l'intelligence de la mesure et du rythme. Pour lire avec intelligence,

¹ Cf. "L'Enfant" p. 40.

il faut l'accoutumance facile de l'analyse et de la synthèse. Il y faut ce don et cette habitude qu'on appelle l'oreille; la justesse de l'incantation, la modulation des syllabes . . . bref un lecteur intelligent qui communie rapidement à l'âme de son texte.

Tel professeur peut seul dresser ses élèves à l'art de la lecture "intellectuelle".

(le Pèlerin écarquillant les yeux de surprise :) L'horizon de la Province est en feu! Principaux et Inspecteurs ont changé leurs éteignoirs pour des torches allumées. Tout arrive même le bien! ¹

¹ Evidemment il s'agit d'une vue prophétique. Le vraisemblable n'est pas toujours vrai. J'échange avec le lecteur sympathique un sourire mélancolique.

L'appel ne crée pas la compétence

l'institutrice

XV

M. le chan. MOUSSEAU.—Un autre problème important étudié au cours du Pèlerinage est celui de la culture de l'institutrice. C'est une des meilleures méditations de notre Pèlerin pédagogue remplies de considérations psychologiques et suggestions intéressantes, sans doute . . . *mais* dont quelques-unes ne sont pas facilement réalisables, surtout à l'école du rang.

Le PELERIN.—Rendez-les réalisables en corrigeant le défaut. Améliorez le truchement, les considérations psychologiques et les suggestions intéressantes passeront jusqu'aux enfants.

M. le chan. MOUSSEAU.—Le Pèlerin trouve que "faute de culture générale, l'école reste inefficace et "l'institutrice manque de compétence pour s'adonner "à la formation des enfants". Ici d'accord sur le besoin de culture, désaccord sur le degré requis pour tenir l'école de rang.

Le PELERIN.—C'est-à-dire que, d'après vous, le besoin de culture est si minime à l'école de rang qu'il est facile à combler.

M. le chan. MOUSSEAU.—Cette culture générale ne peut que s'ébaucher dans l'âme de l'enfant de l'école de rang.

Le PELERIN.—Une ébauche est déjà plus que le néant.

M. le chan. MOUSSEAU.—Exiger de l'institutrice de l'école de rang qu'elle "soit éclairée par l'humanité profonde des classiques", c'est oublier qu'elle a déjà les lumières de l'Evangile, de la pédagogie et du bon sens, et que ce triple foyer lumineux peut éclairer convenablement l'école de rang.

Le PELERIN.—Le ronronnant exemple de verbalisme . . . !

Nous tenons la définition de l'institutrice à l'école de rang: "le bon sens interprété par les méthodes pédagogiques dans le rayonnement des lumières évangéliques." Mais encore faut-il que le triple faisceau soit allumé. Et dans la tête de mademoiselle!

Le bon sens ne court pas les rues, M. le Principal, ni les champs. Voyez-vous ça: une jeune fille de dix-sept à vingt ans! C'est pas souvent qu'elle a traversé la sixième du cours primaire: la classe des enfants de douze ans. Un bout de méthode pédagogique complète son instruction. Elle a appris son petit

catéchisme au temps, tout proche, de ses petites études primaires . . . Sur la tribune de l'école de rang, elle irradie le triple faisceau des lumières de l'enseignement.

UN REDACTEUR du "SOLEIL" (de Québec).

—Notre personnel enseignant est manifestement incompetent.¹

M. C.-J. MAGNAN.—Nous applaudissons aux suggestions de M. l'abbé La Palme qui visent le perfectionnement pédagogique du personnel enseignant.

Le PELERIN.—Pour une fois, nous sommes d'accord!

M. l'abbé ALPH. GAGNON.²—La modicité des salaires de nos institutrices doit avoir son poids dans la balance des responsabilités . . . Il faut des années pour devenir un instituteur de qualité. Or combien de jeunes filles abandonnent après deux ans (statistiques officielles) l'enseignement . . . et, de ce fait, privent l'école rurale d'une réelle valeur pédagogique . . . dont auraient pu profiter les petits enfants de chez nous.

Le PELERIN.—Le personnel se renouvelant incessamment n'a pas le temps d'atteindre à la compétence de l'expérience. Comme ces changements sont nombreux, au témoignage des statistiques chères au

¹ Cf. Act. cath., 24 sept., 1929

² Princ., de l'éc. de Beauceville, Ens., pr., nov., 1929, p. 149.

Marquis, sans insulter personne, l'on peut constater le simple fait que nos institutrices de campagne, pour une large majorité, sont compétentes au-dessous du minimum. C'est tout ce que je dis.

M. CHARLES MAURRAS.—La seule création d'un enseignement purement primaire, *avec des cadres primaires* a quelque chose d'offensant pour le peuple.

M. OLIVAR ASSELIN.¹—Il faut "saisir le lien de cause à effet qui s'établit tout au cours de l'histoire du Canada entre le tarissement des sources de vie française et le rétrécissement graduel du domaine de la langue à l'expression de quelques besoins usuels élémentaires, de quelques sentiments primitifs, de quelques idées voisines des poussées de l'instinct animal . . . pour comprendre l'urgence de remettre toute notre classe dirigeante à l'école française . . .

Le PELERIN.—Nos instituteurs des deux sexes sont éminemment de la classe dirigeante.

M. PIERRE DUFRENNE.—Mais pourquoi ne pas créer un enseignement primaire qui bénéficiât par la substance de son programme et par l'esprit de ses maîtres, de la tradition, de l'expérience et des vertus de l'enseignement secondaire?

La réponse n'est pas douteuse: on entendait maintenir les classes pauvres, jusque dans l'éducation de

¹ Conférence sur l'oeuvre hist. de l'abbé Groulx.

leurs enfants, et par ce moyen surtout, dans l'humilité de leur condition.¹

M. l'abbé ALPH. GAGNON.—J'avoue que les lettrés . . . sont plutôt rares dans nos campagnes, mais s'ils étaient plus nombreux, comme on le souhaite, est-ce que la désertion du sol ne serait pas plus grande? ²

Le PELERIN.—L'ignorance et la routine ne semblent pas beaucoup mieux réussir. Nos campagnes sont désertées.

L'honorable ATHANASE DAVID.—Il y a des erreurs à combattre, et l'une des plus répandues est celle qui laisse croire qu'il ne faut pas trop instruire l'ouvrier et le cultivateur. C'est un préjugé déplorable. Si leur éducation est bien équilibrée, elle ne peut être que bienfaisante.

M. LEON DAUDET.—C'est précisément parce que j'attache une extrême importance à l'enseignement primaire et à la moisson littéraire et scientifique que l'on pourrait faire dans cet enseignement, c'est pour cela que je préconise l'élévation de cet enseignement par une amorçage d'humanités.

Le PELERIN.—Il faut donner à nos gens le goût de la compétence et l'intelligence de la bonne volonté.

¹ Cf. Rev. Universelle, 15 mars 1930.

² Cf. Ens. Pr., nov. 1929.

FADETTE.—Toutes les jeunes filles qui enseignent dans les campagnes ne passent pas par l'Ecole Normale, il y en a quelques-unes qui font aux enfants plus de mal que de bien.¹

Le PELERIN.—J'en sais quelque chose, Madame, pour l'avoir constaté *de visu*.

FADETTE.—Ce qui nous donne l'occasion d'en connaître de ce genre, c'est que pendant les vacances quelques-unes cherchent à s'engager dans les familles pour gagner de l'argent et pour s'amuser librement . . .

Le PELERIN.—Quel scandale vous allez faire, Madame, dans le milieu prude de la R. de l'Ens. pr.!

FADETTE.—Il est difficile de dire certaines vérités sans froisser bien des susceptibilités, et cependant, se laisser arrêter par cette considération pour taire les vérités nécessaires serait une lâcheté quand il s'agit surtout de l'âme des petits enfants, le plus précieux trésor du pays.

Le PELERIN.—Il faut croire ainsi. Jamais la question de l'enseignement n'a suscité plus passionnément l'intervention des esprits les plus distingués et des coeurs les plus noblement désintéressés.

N'est-ce pas le cardinal Verdier qui tout dernièrement encore publiait une lumineuse interprétation de la pensée du Souverain Pontife sur l'instruction et la formation de la jeunesse?

¹ Le Devoir, vol. XVII, No 108.

FADETE.—Il y a plusieurs années, me racontait une amie sûre, j'eus une de ces jeunes filles à mon service: une écervelée qui savait tout juste lire et écrire, qui faisait des fautes énormes en écrivant une simple liste d'épicerie à acheter.

Le PELERIN.—Chaque année, de la part de nombreuses institutrices en mal d'une nouvelle place, les curés reçoivent des demandes bien pauvrement libellées.

FADETTE.—La pauvre enfant avait un langage déplorable; elle avait enseigné dans un village voisin l'année précédente et elle était retenue pour la prochaine année scolaire.

Ce qui était plus grave que son ignorance, c'est qu'elle n'avait aucun sens moral. Elle mentait comme on boit de l'eau, elle rusait et trompait pour sortir le jour et le soir, elle travaillait peu et mal, elle n'était pas polie; finalement, après quatre semaines d'essai, continuait mon amie, je la renvoyai parce que je n'arrivais pas à la faire rentrer le soir à une heure convenable ni à savoir d'où elle venait, car elle multipliait les mensonges... elle ne savait comment se conduire elle-même et on la chargeait de former de belles petites âmes toutes neuves et toutes fraîches!

—C'est sans doute une exception! me direz-vous. Je ne le crois pas. Les curés de la campagne pourraient le mieux nous renseigner à ce sujet. S'ils s'em-

pressent de demander des religieuses pour leurs écoles, c'est que trop souvent leurs différentes expériences ont été bien décevantes.

Le PELERIN.—Je n'ai certainement pas les moyens de marquer la proportion. De fait, aujourd'hui, la jeunesse, sans la taxer de plus de méchanceté qu'il ne faut, est plutôt légère. La période des toilettes deux fois abrégées a sévi et sévit encore à l'école de rang. Combien de ces demoiselles affirment leur droit de "recevoir" à l'école, où elles sont seules! . . . de sortir le soir en toutes sortes de veillées où elles laissent s'entamer leur autorité, leur influence morale.

Pleines de respect et de civilité pour monsieur le "Curé-bon-garçon", elles affichent leur indépendance de monsieur le "Curé-discipline" qui se mêle de ses affaires et suit ses écoles.

FADETTE.—Laisant de côté les institutrices qui sont élevées dans les Ecoles Normales dont je pense tout le bien possible, j'ai peur, qu'en général, on se préoccupe peu de la formation morale des maîtresses d'école et qu'on exige si peu d'instruction, que la carrière est ouverte à toutes les pauvres filles à qui les travaux de la terre font peur. Alors, qu'elles ne soient pas à la hauteur de leur rôle n'est pas étonnant.

Est-ce à dix-sept ou dix-huit ans qu'une jeune fille, à moins d'être exceptionnellement sage et d'y avoir été préparée sérieusement, peut élever des enfants,

et il est sûr que la maîtresse d'école qui a les enfants avec elle toute la journée doit leur enseigner bien plus que l'alphabet et le tracé des "bâtons".

Comment formera-t-elle leur conscience si elle-même distingue à peine le bien du mal, si elle n'a pas d'autre souci que d'é luder le travail et de s'amuser le plus possible?

Je sais que mes remarques en fâcheront quelques-unes mais le tort que ces institutrices font aux petits enfants est plus grand que celui que ces révélations peuvent leur faire.

Celles qui sont bien qualifiées ne seront pas atteintes, leur supériorité est évidente. Quant à celles qui ressemblent au type décrit d'après nature, et dont j'ai connu plus d'un échantillon, il est bon qu'elles soient désignées comme un grand danger et mises impitoyablement de côté.

Le PELERIN.—Il n'est pas si facile que vous le pensez de les mettre de côté. Voici, pour le prouver, une petite histoire.

Une certaine année, à l'école du village, un vieux curé avait, comme maîtresse, une petite coquine dont la conduite était le scandale de ses élèves et de toute la paroisse. Sur la dénonciation de plusieurs mamans inquiètes, il fit enquête. Convaincu de la mauvaise conduite de la damoiselle et du danger moral qu'offrait sa présence, M. le Curé intervint auprès de ses

commissaires. Apeurés disaient-ils, par la loi qui protège les institutrices, craignant, après l'avoir renvoyée, d'être tenus de lui continuer son salaire, ils refusèrent d'agir. M. le Curé fit intervenir l'inspecteur, sans résultat. Il s'adressa, de guerre lasse, à M. le Surintendant, le priant de rassurer les commissaires en les éclairant sur leur devoir. Il plut à M. le Surintendant de s'adresser directement à la délinquante elle-même en lui signalant de quoi elle était accusée. La délurée rétorqua en demandant le nom de son accusateur. Et cet excellent M. le Surintendant d'écrire au curé qu'il avait le devoir de livrer son nom . . . M. le Curé, cependant, était intervenu en sa qualité de pasteur et comme visiteur légal de ses écoles catholiques. Il devait donc être couvert par ses fonctions légitimement exercées. Il en fit la remarque à M. le Surintendant en chargeant sa lettre de douze affidavits signés par les témoins compétents.

M. le Curé n'entendit plus parler de cette sale aventure. Mais il dût garder l'indigne institutrice cinq ou six mois de plus, jusqu'aux vacances.

Ce cas extrême permet de constater quel esprit nous rencontrons à la direction de nos écoles de campagne. Quel est le gardien normal de nos écoles catholiques? . . . le promoteur des intérêts qui s'y débattent? . . . le témoin le plus proche et le plus désintéressé? . . . n'est-ce pas le prêtre?

**Pour enseigner, il faut être
«Ferré à glace»**

L'institutrice (suite)

XVI

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Les idées de M. l'abbé La Palme sur la compétence de la maîtresse me paraissent plus justes. Il a raison d'exiger qu'elle soit imbue de sa religion et saturée de l'histoire de l'Eglise...

Sa dissertation sur la nécessité de la culture classique me laisse quand même rêveur.¹

Le PELERIN.—J'ai posé, au minimum, les conditions d'une certaine culture classique! Vous en restez bouche bée!

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Expérience passe science.

Le PELERIN.—Sans doute. Mais elle la présuppose, surtout s'il s'agit de l'expérience "transmissible" par l'enseignement.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—... Des cours de vacances seraient à souhaiter.

Le PELERIN.—Durant les vacances, plusieurs communautés religieuses ont acoutumé de réunir leurs

¹ Cf. Rev. de l'Ens., pr., déc., 1929.

professeurs par groupes . . . Ils entendent des conférences . . . Ils sont soumis à des travaux d'examen. Ils se font part de leur expérience . . . Une exposition des travaux des élèves est organisée. Des comparaisons s'établissent, des méthodes s'affirment, d'utiles discussions s'engagent... serait-il donc impossible de créer pendant les vacances la semaine des institutrices? ¹

Je regrette que cette page vous ait échappé, M. l'Abbé.

M. J.-H. LANE.²—Un assez grand nombre d'institutrices ne sont pas compétentes: formation hâtive, aucune aptitude à l'enseignement, manque de volonté, de méthode, d'ordre, et elles ne sont pas assez contrôlées.

M. ESDRAS MINVILLE.—L'instituteur est ce qu'il est, un brave bougre plein de bonne volonté, mais que sa formation n'a sûrement pas affranchi des défauts et déficiences de caractère de sa race . . . Il n'a certainement pas beaucoup d'ardeur à l'étude, ni un sens très éveillé de ses devoirs et de ses responsabilités.

La préoccupation du problème national? Pourquoi serait-il plus éclairé que ceux-là mêmes qui sont chargés de l'éclairer?

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R., p. 220.

² Inspecteur Cf. Rev. de l'Ens., pr., déc., 1929, p. 258.

Le point de vue national n'existe pas à l'école explicitement en ce sens que si l'on tâche de former des hommes, on ne cherche pas à former des Canadiens français.

M. A.-H. TREMBLAY.¹—Loin de moi de rejeter la faute sur le personnel enseignant; il donne ce qu'il a reçu. À l'âge où une jeune fille pourrait consacrer avec profit une année ou deux à l'étude de sciences aussi complexes que la psychologie de l'enfance, la pédagogie appliquée, elle entre dans l'enseignement actif. Elle doit lutter pour le maintien de l'ordre, appliquer des méthodes dont elle ne comprend pas le rouage ou l'importance, faire avancer de front quatre ou cinq et même six divisions . . .

Le PELERIN.—Trouvez donc, dans Un P. à l'Ec. de R., un seul passage où je fasse, avec cette franchise drastique, le procès de l'institutrice telle qu'elle est.

J'ai osé dire qu'elle devait être instruite pour accomplir sa tâche, et j'ai dit par quels moyens on pourrait l'instruire . . .

M. A.-H. TREMBLAY.—Je suis tout de même heureux de féliciter M. l'abbé La Palme de sa franchise, quelque peu brutale parfois.

Le PELERIN.—Alors comment qualifierez-vous la vôtre?

¹ Inspecteur. Cf. Ib. avr., 1930, p. 613.

M. ESDRAS MINVILLE.—Du professeur d'école secondaire nous pourrions dire en partie du moins ce que nous avons dit des instituteurs. Prêtres, l'onction sacramentelle les a-t-elle affranchis des défauts de caractère de la race dont ils sont issus? Au surplus, ils sont censés *continuer* l'éducation des élèves, *non pas de la commencer*. Or, c'est précisément la tâche (commencer l'éducation de leurs élèves) que leur impose la *carence* de la famille et de l'école primaire à cet égard. Si des devoirs précis et élevés les obligent, plus que la plupart d'entre nous, à avoir le goût de l'étude, le culte des livres et des idées, parviennent-ils toujours à s'affranchir de l'ambiance misérable et de l'hérédité déplorable qu'ils traînent dans leur âme?

Quant au point de vue national, pourquoi, sauf de louables exceptions, existerait-il d'une façon définie au collège classique, quand on ne le remarque nulle part ailleurs?

M. JULES-ED. PREVOST.—Que de choses il faut savoir pour déployer une intelligence de dix ans, affirmait un de nos pédagogues les plus distingués.¹

M. l'abbé A. DESROSIERS.—Notre système scolaire manque d'organisation au double point de vue diplôme et salaire. Le diplôme d'école normale devrait être déclaré de première classe, permanent, sujet

¹ Cf. Canada 14 déc., 1927.

à un octroi spécial . . . Les autres diplômes seraient d'un rang inférieur, non permanent, sujets à révision, révocables pour insuccès notoires.

M. JULES-ED. PREVOST.—Dans tous les pays, le corps enseignant est composé d'une véritable élite intellectuelle . . . Le choix de l'instituteur doit donc faire l'objet d'un soin tout particulier . . . La constitution de notre personnel enseignant devrait découler de cette vérité d'expérience que l'enseignement est une science qui doit être acquise et un art dans lequel on n'excelle que par l'éducation et l'entraînement . . .

Pour comprendre cette vérité et cette nécessité, il faut commencer par se faire une conscience claire et une pensée libre . . .

Le PELERIN.—Voilà nos inspecteurs en bien mauvaise posture!

M. ESDRAS MINVILLE.—Cette grande réforme qui portera sur l'esprit de l'enseignement à tous ses degrés, en exige une autre: la réforme des cadres. Pour éduquer, il faut des éducateurs, et pour être éducateur, il faut des aptitudes naturelles.¹

M. J.-E. PREVOST.—Or, la manière dont est recrutée actuellement la grande majorité de notre personnel enseignant ne comporte ni vocation, ni formation pédagogique.

¹ Cf. *L'Instruction ou Education?* p. 61.

Sachez par exemple, qu'à peine 25 % du corps enseignant de nos écoles primaires a reçu la formation pédagogique d'une école normale!

Le PELERIN.—Etes-vous bien sûr que cette proportion existe dans le rang?

M. J.-E. PREVOST.—Nous ne parlerons pas aujourd'hui du programme de nos *écoles normales* qui ne sont souvent que des pensionnats au lieu d'être des écoles vraiment professionnels. Mais, telles qu'elles sont, elles donnent une formation pédagogique réelle.

Malheureusement le nombre de leurs diplômés étant insuffisant, nous sommes obligés de tolérer qu'un Bureau d'examineurs fournisse chaque année à des milliers de jeunes filles dont la formation pédagogique est nulle, un diplôme qui, à vrai dire, n'est qu'un simple certificat d'études et qui cependant, est pour elles l'équivalent d'un diplôme d'école normale!

Le PELERIN.—Voilà le vrai recrutement du personnel enseignant dans le rang!

Est-il besoin de prouver qu'il est défectueux, préjudiciable aux intérêts de l'instruction publique, injuste à l'égard des diplômées d'école normale?

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Serait-il juste de signifier à nos communautés de religieuses enseignantes qu'à l'avenir "aucun" diplôme ne sera décerné aux élèves formées dans leurs couvents? ¹

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., déc., 1929.

Le PELERIN.—Mais au contraire, M. l'Abbé, permettez tous les diplômes "qu'académiques on nomme" . . . excepté le diplôme d'enseigner sans en avoir la compétence.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—C'est à coup de sacrifices qu'elles ont fondé et maintenu ces maisons de formation, et on leur couperait . . . les vivres? On voudrait les supprimer qu'on ne s'y prendrait pas autrement!

Le PELERIN.—Où voyez-vous cette tragédie? Quelle imagination! Les religieuses sont les dernières à croire que leurs écoles n'existent que pour la distribution du brevet d'enseignement. Leur but est d'instruire la femme de demain et de la préparer à sa tâche de bonne chrétienne et de vigoureuse et saine canadienne . . .

M. C.-J. MAGNAN.—Le nombre des élèves qui ont subi d'irréparables dommages dans des écoles mal dirigées est bien plus considérable qu'on ne le croit...¹

Le PELERIN.—Tu quoque, Brute!

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Non, le mal dont souffrent nos écoles ne réside pas dans l'incompétence des maîtresses. La formation qu'elles reçoivent des religieuses ne les laisse pas au-dessous de leur tâche.²

M. l'avocat L.-A. LAVALLEE.—Avec le brevet obtenu dans les maisons de la Congrégation de Notre-

¹ Cf. Le Canada, 14 déc., 1927..

² Cf. R. de l'Ens. pr., déc., 1929, p. 25.

Dame, après les septième et huitième années, les élèves peuvent-elles enseigner?

Soeur SAINT-ANNE-MARIE.—Elles le peuvent, mais elles ne sont guère prêtes. Sans brevet, elles ne peuvent pas enseigner, elles ont besoin de préparation supplémentaire.¹

Le PELERIN.—Au clair, cela veut dire: Elles reçoivent le droit d'enseigner sans y être prêtes. Le brevet donne le titre sans conférer la compétence.

A la campagne il est inouï qu'une maîtresse d'école ait fait la septième ou la huitième.

Néanmoins, M. l'abbé Pellerin garantit la compétence pédagogique de ces "enfants"!

Soeur SAINT-ANNE-MARIE.—Je ne crois pas qu'après leurs six années seulement d'études primaires, les jeunes filles soient en mesure d'agir parfaitement comme sténo ou dactylo.

Le PELERIN.—Mais à la campagne elles sont en mesure d'enseigner!

Je n'arrive pas à me persuader qu'il suffise de disserter sur l'éducation à pleines colonnes de journal, ou d'en corner de la tribune politique, pour que nos enfants soient magiquement bien élevés. Il y faut la "maîtresse"!

Le maréchal FOCH.—Pour enseigner, il faut être "ferré à glace", et rien ne vous oblige plus à pé-

¹ Cf. Le Canada, 23 oct., 1926.

nétrer au fond des choses que l'obligation de les expliquer et de les apprendre à d'autres.

Le PELERIN.—L'institutrice est un moule spirituel, l'âme de l'enfant y doit être coulée. Elle en sortira à la ressemblance de qui veut la façonner. Toute comparaison cloche. Celle-ci demeure assez vraie pour faire entendre que l'institutrice doit avoir atteint une certaine perfection de culture avant de prétendre en donner.

Le maréchal FOCH.—Connaître les principes si on ne sait les appliquer ne conduit à rien.

Le PELERIN.—L'institutrice a la tâche du développement intellectuel et moral de l'enfant: elle fait un cerveau réfléchi. Elle doit satisfaire la saine et naturelle curiosité de l'enfant; elle développe et dirige son instinct d'observation. Elle favorise, en le garantissant par les bons principes, son esprit critique. Elle allume l'enthousiasme de son jeune cœur, et le provoque aux actions nobles, religieuses et patriotiques. Elle "élève", elle suscite sa fierté, excite son courage, le prépare à faire des "oeuvres", à seconder les hommes de bien.

Le maréchal FOCH.—L'enseignement serait vain, s'il ne conduisait à l'application des principes. Aussi au delà du "savoir", doit-il viser le "pouvoir". Au delà de la connaissance des principes, en poursuivre l'applica-

tion constante, seule capable de développer le jugement et le caractère.¹

Le PELERIN.—L'oeuvre de l'institutrice est toute d'application.

Elle doit s'instruire, se cultiver. Cela ne suffit pas. Elle doit incarner culture, langue et méthodes. Cela n'est pas suffisant. Du moins l'assimilation doit être assez parfaite pour que toute l'action de l'institutrice jaillisse spontanément de son esprit et de son coeur.

Le maréchal FOCH.—Il est clair que des connaissances théoriques ne suffisent pas pour cela. Il faut le développement libre, artistique, pratique, des qualités de l'esprit et du caractère basé sur une culture préalable et guidé par l'expérience, soit celle que l'on acquiert par l'étude de l'histoire, soit celle que l'on peut acquérir dans sa propre existence.

M. DE MONZIE.²—Eh! quoi! la compréhension de notre époque exige une incessante synthèse, et les fils de cette époque resteraient cantonnés dans leur origine . . .

M. THAMIN.³—De même que l'enseignement secondaire est vivifié par un contact permanent avec l'enseignement supérieur qui forme ses maîtres, l'enseignement primaire ne pourrait-il pas recruter ses maîtres à lui parmi les élèves des lycées, *de telle sorte*

¹ Cf. "En écoutant le Maréchal Foch", de J. Bugnet.

² Publiciste et ancien ministre de France.

³ Cf. Rev. des 2 Mondes 15 mai, 1929.

que la chaîne ne soit pas rompue¹ qui relie les différents ordres d'enseignement et que quelque chose arrive jusqu'aux plus humbles écoles de l'esprit qui anime le chercheur et le savant véritable? . . . Un même esprit soufflerait partout. Or cette unité d'esprit est l'unité essentielle.

M. P. DUFRENNE.—L'unité de formation des maîtres de la jeunesse (au primaire et au secondaire) ne réaliserait-elle pas, dans une mesure appréciable, la bienfaisante unité morale de la nation? ¹

M. DE MONZIE.—Je crois aussi qu'il importe, en supprimant la différenciation excessive par quoi se caractérise notre organisation pédagogique, de transfuser au primaire les vertus propres au secondaire, sa sereine impartialité, son sens délicat . . .

Le PELERIN.—Cela nous permettrait de dessiner à la française les jardins un peu nature de la R. de l'Ens. pr.

M. P. DUFRENNE.—Ne devrait-on pas, pour commencer, tirer de l'enseignement secondaire, formés par lui, rompus à ses disciplines et pénétrés de son esprit, les maîtres qui deviendront les instituteurs des enfants du peuple?

Le PELERIN.—Ce qui nous serait tout de suite facile et tournerait au bien de la conduite de l'enseignement primaire, ce serait de recruter là le bataillon des inspecteurs.

¹ Cf. Rev. univ., 15 mars 1930.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.¹—M. La Palme n'en a pas contre les inspecteurs . . .

LE PELERIN.—Je crois que l'abbé La Palme a sur les inspecteurs une deuxième impression qui ne ressemble en aucune façon à la première . . .

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Et pourtant on peut se demander sans manquer d'égard envers ce respectable fonctionnaire, s'il apporte toujours à l'accomplissement de son devoir d'état le zèle et le dévouement d'un apôtre. Surveiller et rédiger des rapports, cela ne demande qu'un peu de ponctualité; mais diriger des maîtresses par de sages conseils, les encourager, les soutenir, les stimuler, c'est cela qui exige de la compétence pédagogique, de la fermeté, une bonne dose de générosité.

M. E. LITALIEN.—Que l'inspection des écoles, dans les conditions où elle se fait actuellement, ne produise pas toute l'efficacité qu'on pourrait en attendre, c'est un fait généralement admis . . . ²

M. G.-E. MARQUIS.—Si jamais il prenait fantaisie — à notre artiste en démolition — de descendre jusqu'à *la vallée de la Matapédia* ou à *la Baie-des-Chaleurs*, il constaterait que les doléances qu'il expose avec verve, au sujet de l'inspection des écoles, n'auraient plus leur raison d'être . . . ³

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. déc. 1929, p. 254.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., déc. 1929 p. 257.

³ Cf. Le Terroir, sept, 1929, p. 20.

M. J.-R. LANE.—L'inspecteur a trop d'ouvrage, c'est bien le cas. L'abbé La Palme prétend et avec raison que cent écoles c'est trop, mais sait-il que *l'inspecteur de la Matapédia* en a cent-soixante-dix? . . . ¹

LE PELERIN.—Cet exemple et cent autres pareils marquent le cas qu'il faut faire de la parole de ce pauvre Marquis habitué à parler à travers son chapeau!

M. le chanoine Ls. MOUSSEAU.—L'abbé La Palme a de belles pages sur l'étude des classiques et leur aptitude à former l'esprit et le cœur. Très bien. Ces pages seraient la matière d'une intéressante conférence pour des professeurs de nos collèges classiques. . .

(Mais il ne faut pas) exiger de l'institutrice de l'école de rang qu'elle "soit éclairée par l'humanité profonde des classiques" (p. 197 de l'Ec. de R.).

De la mesure en tout et du sens des proportions: voilà ce que doit développer surtout la culture classique. ²

Le PELERIN.—M. le Principal voudra peut-être remarquer que le Père François Charmot et beaucoup d'autres techniciens de l'enseignement primaire tombent dans les mêmes exagérations. ³

M. PIERRE DUFRENNE.—Nous demandons que les maîtres des écoles primaires soient instruits dans les lycées et les collèges classiques.

¹ La Rev. de l'Ens. pr., déc. 1929, p. 259.

² Cf. La Rev. de l'Ens. pr., juin 1930, p. 774.

³ Cf. Les Etudes, les deux numéros de nov. 1930.

Ils y feraient leurs humanités, car il n'est pas du tout superflu que les instituteurs qui doivent élever des hommes aient fait leurs humanités. Mieux que le calcul et le tracé de tests psycho-psysiologiques — et d'ailleurs l'un empêche pas l'autre — la lecture et l'étude des trésors d'observation et de sagesse amassés dans les livres des anciens et des modernes, et dont seule une longue méditation donne le secret, apprennent à connaître l'homme véritable et préparent à l'art de le former. ¹

M. ESDRAS MINVILLE.—Formons des Canadiens français destinés à vivre dans le milieu où le cours des événements les a placés, des Canadiens français respectueux de la hiérarchie des valeurs et de celle des devoirs.

Cette réforme qui portera sur l'esprit de l'enseignement à tous les degrés en exige une autre: la réforme des cadres.

M. P. DUFRENNE.—Nous souhaitons pour les instituteurs (de l'école primaire) la discipline du latin. Le latin est nécessaire à l'intelligence de nos origines. Le latin est le meilleur agent de la continuité de nos traditions. Le professeur d'histoire locale que doit être le maître de l'école rurale a besoin de savoir le latin. *Rien n'est trop bon, rien n'est trop beau pour le peuple.*

¹ Cf. La Réforme de l'Ens. pr., pp. 681-683.

M. JULES FERRY.—C'est sur les hauts sommets que s'allume la source éternelle qui charrie jusqu'aux petites écoles, jusqu'à l'enseignement infantin et populaire, les paillettes d'or du savoir humain.

Le PELERIN.—Je souhaite à M. l'abbé Pellerin de revenir de sa surprise. Au surplus la thèse est parfaitement comprise. Les instituts pédagogiques féminins n'ont pas d'autre but que de préparer à l'enseignement primaire des institutrices de culture classique. Nos congrégations religieuses enseignantes ont toutes réformé leur programme dans le même sens, croyons-nous. Vous en connaissez même à qui les études classiques étaient défendues de par leurs règles et qui ont fait lever sans difficulté cette défense.

M. P. DUFRENNE.—Qu'on ne croie pas que nous bâtissons dans l'idéal une Salente chimérique. Tout cela existe.

Le PELERIN.—En Allemagne, en Tchécoslovaquie, en Suisse les instituteurs d'école primaire reçoivent une culture supérieure et des grades universitaires. De même en Angleterre et aux Etats-Unis.

M. RAOUL MARTIN¹.—N'en sait-on pas toujours assez pour l'intelligence de ses élèves: trop savoir serait s'exposer à les dépasser?

Au contraire, moins une intelligence est développée, plus elle a besoin d'un professeur maître de sa

¹ Professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe.

matière. Il faut savoir beaucoup pour s'élever à cette *simplicité* et à cette *unité* qui sont la clef du succès . . . Ceci ne veut pas dire qu'on enseignera aux élèves tout ce que l'on sait. Non. Mais il faut savoir tout cela pour bien enseigner le peu que l'élève doit savoir.

M. ESDRAS MINVILLE.—Il faudrait donc faire de l'enseignement primaire — du moins en ce qui concerne les laïcs — une carrière, non seulement intéressante, mais une carrière de choix, qui en appelle aux plus intelligents d'entre nous, en assurant à l'instituteur une rémunération et une condition sociale dignes de ses fonctions et de son rôle . . . ¹

¹ Cf. *Instruction ou Education?* p. 60.

Ad verum per materialia
La création? Miroir de vérités

l'outillage scolaire

XVII

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Point de salut pour l'enseignement primaire, semble-t-il, si on ne convertit pas nos écoles rurales en musée.—Vraiment l'abbé La Palme a lu Rousseau! ¹

Le PELERIN.—Vraiment l'abbé Pellerin n'a pas lu Rousseau! Où avez-vous jamais appris qu'Emile ait été élevé dans un musée. C'est d'une jolie fantaisie!

M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.—J'élèverai Emile selon la nature. ²

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—L'enfant vit beaucoup d'intuition, cela est indéniable; dès lors (!) la maîtresse soucieuse de la vérité psychologique s'appliquera à *parler aux sens* de l'enfant, à son imagination *en rendant son enseignement plus concret et plus vivant.*

¹ Cf. Rev. de l'Ens, pr. déc. 1929, p. 252.

² Cf. Jules Lemaître "Jean Jacques Rousseau" p. 223.

Le PELERIN.—Vous voulez la leçon de choses sans choses. La chose remplacée par le prestige du parler, que vous appelez un enseignement concret et vivant! et cela à l'adresse de petits enfants!

M. JULES LEMAITRE.—L'enseignement expérimental par la *vue* et le *contact* des choses est une idée excellente, mais qu'il faut savoir manier.¹

Le PELERIN.—C'est-à-dire, mon cher abbé Pellerin, que vous reprochez à Rousseau une des rares bonnes idées qu'il ait eues. Où Rousseau se trompe, au témoignage de Jules Lemaître, c'est quand il refuse à Emile l'interprétation des choses.

M. JULES LEMAITRE.—A Emile on enseigne les choses sans les lui enseigner tout en les lui enseignant par de subtiles détours . . .²

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Mais n'allons pas, à l'exemple du précepteur d'Emile, "créer" un milieu artificiel sous prétexte d'en tirer des leçons de choses.

Le PELERIN.—Pour le coup, l'interprétation que vous tentez des théories de Rousseau est artificielle jusqu'au contresens.

Rousseau professe que la nature est bonne, que l'homme est naturellement bon et que c'est la société qui le gâte. Il tire donc son élève de la société et le place en face de la nature. Ce milieu est artificiel en

¹ Cf. Jules Lemaître "Jean Jacques Rousseau" p. 241.

² Ib. p. 228.

ce sens qu'Emile doit faire retour à la société et qu'il est élevé en dehors de tout contact avec les conventions sociales nécessaires.

Mais la leçon de choses que lui donne la nature n'est pas de soi artificielle; c'est trop clair. Mieux interprétée, elle est même un bon moyen d'instruire Emile. Hélas, Rousseau abandonne lamentablement son élève comme il avait été lui-même abandonné.

M. JULES LEMAITRE.—Rousseau n'avait reçu des leçons que des choses. Ses propres sottises l'avaient formé . . . Ses leçons de choses, Rousseau, enfant et adolescent, les a reçues du hasard . . .¹

Le PELERIN.—Abandonner l'enfant à la leçon des choses et lui donner des leçons de choses, sont deux matières fort différentes. Rousseau vante le premier mode, je plaide pour le second.

M. C.-J. MAGNAN.—M. l'abbé La Palme consacre au "milieu matériel" de l'école rurale ou plus exactement "de rang" des pages fort intéressantes, où se rencontre *une large part* de vérité. Mais . . . il exagère!

Le PELERIN.—Parions que vous n'êtes pas d'accord avec vos copains.

M. l'abbé TH. TREMBLAY.²—Par suite de cette négligence des commissaires, *beaucoup* de maisons

¹ Cf. Jules Lemaitre "Jean Jacques Rousseau" p. 216.

² Princ. de l'Ec. Nor. de Roberval. Cf. Rev. De l'Ens. pr. nov. 1929, p. 148.

d'écoles manquent de choses *indispensables* à l'avancement de l'instruction.

M. VICTOR PAUCHET.—La leçon de choses est la base du développement intellectuel. Elle s'adapte à toutes les opportunités. Elle s'inspire du fait présent, de ce que l'enfant connaît, de ce qu'il voit, de la saison, du temps: l'hiver, la neige le vent le printemps, l'été, le soleil, les fleurs, les fruits, les animaux, etc. L'essentiel est de partir du concret, d'aller du connu à l'inconnu. Procéder du fait à l'idée, de ce qui se touche et de ce qui se voit, à l'expression juste, mais c'est tout le travail de la leçon d'observation, de l'exercice du langage, de l'exploration si vaste des premières connaissances.¹

M. le chanoine I. GERVAIS.—Ce qui laisse le plus à désirer c'est le matériel d'enseignement...²

M. VICTOR PAUCHET.—Dans le programme de l'éducation moderne les leçons de choses, le phonographe, le cinématographe, les travaux manuels, les sciences appliquées doivent occuper une très grande place, la plus importante.³

M. J.-E. DESGAGNE.—Il est certain que *dans la plupart des écoles rurales* il manque de l'outillage instructif et intéressant.⁴

¹ Cf. L'Enfant, p. 44 (1929).

² Cf. Rev. de l'Ens. pr. sept. 1929 p. 16.

³ Cf. L'Enfant, p. 90.

⁴ Cf. Rev. de l'Ens. pr. mars 1930, p. 532.

M. VICTOR PAUCHET.—Au cours d'une promenade avec l'enfant, arrêtez-vous devant un magasin quelconque. Dites à l'enfant: "regarde cet étalage, et dis-moi ce qui t'intéresse, tu "as trois minutes pour regarder." Le mioche regarde avec de grands yeux, énumère ce qu'il a remarqué. Les premières fois, il y a beaucoup de lacunes. Au bout de quelques exercices de ce genre, il est entraîné à voir le tout avec une rapidité, un coup d'oeil surprenants. Ainsi se développe l'observation: ¹

M. J.-H. LANE.—On pourrait faire mieux pour le mobilier scolaire, on pourrait fournir davantage... mais l'idée suggérée est trop forte. ²

Le PELERIN.—L'aveu en vaut la peine. Suivez ces Messieurs:

"Les écoles manquent des choses indispensables" — "Ce qui laisse le plus à désirer, c'est le matériel d'enseignement". "L'outillage instructif fait défaut". "On pourrait mieux faire".

Eh! bien, Messieurs, que suggérez-vous? Rien!

J'ai osé détailler la leçon de choses dont nos enfants ont besoin. "L'idée suggérée est trop forte", vous écriez-vous!

M. J.-ED. BOILY.—N'est-il pas vrai que l'ameublement a été complètement renouvelé? ³

¹ Cf. *L'Enfant*, p. 52.

² Cf. *Rev. de l'Ens.* pr. déc. 1929 p. 259.

³ Cf. *Rev. de l'Ens.* pr. sept. 1929 p. 23.

Le PELERIN.—Inutile de poursuivre, Monsieur, je n'ai pas causé un instant d'ameublement dans Un P. à l'Ec. de R. Vous confondez l'outillage scolaire avec l'ameublement de l'école! Instruisez-vous!

M. C.-J. MAGNAN¹.—Quant au matériel "pédagogique" des classes, tableaux noirs, cartes murales, globes, bouliers, compteurs, les inspecteurs obtiennent facilement ces améliorations.

Le PELERIN.—L'enseignement tire sa force d'attraction de son contact avec la vie. L'enfant répugne à l'abstraction, il s'en écarte par un bondissement spontané. Vous pensez le tenir, il est loin de vous.

Voulez-vous mettre l'enfant en défiance, le fatiguer? Commencez par des mots, par des formules. Deux ou trois de ces expériences créent chez l'élève la répugnance, un préjugé contre la classe. Une meilleure méthode, au dire des experts, confirmée par la raison pratique, c'est d'exploiter chez l'enfant sa façon toute spontanée d'accueillir la réalité, sa réceptivité en face des choses, des êtres, la fécondité de son étonnement, la fraîcheur enfantine de ses impressions.

Un objet captive son attention. Un mot, une formule le comble de satisfaction, ou une réponse brève et claire aux pourquoi plus ou moins explicites qui éclatent de sa curiosité à ses lèvres. Au lieu de négliger le fait, l'enseignement part de lui pour monter

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. sept. 1929, p. 6.

jusqu'à l'idée, à la démonstration, à la conclusion d'un savoir. Les événements proches de l'enfant sont exploités de la même façon.

Spectateur inattentif, inerte jusque-là, maintenant il regarde, il analyse, il comprend mieux, il a le plaisir de "parler", de "décrire" ce qu'il voit. Il n'apercevait que la masse d'un objet, maintenant il distingue la multiplicité de ses éléments, il comprend leurs points d'attache. La maîtresse obtient facilement ces résultats, si par ailleurs elle se meut avec souplesse, sans le pédantisme d'allures scientifiques ou de démonstrations philosophiques. Elle pratique un enseignement maternel averti, intelligent. Elle ne sort pas des bornes accessibles à son jeune élève. L'explication est immédiate. Elle exhausse ses petits enfants à l'aisance des petites formules de politesse, elle assouplit leur jeunesse facile à la grâce des attitudes. Elle ne fait pas des littérateurs, mais des enfants bien élevés qui peuvent écrire comme naturellement une lettre intelligente et même délicate.

Le pédant s' imagine que ces méthodes sont des intuitions naturelles aux pédagogues. C'est la preuve de son ignorance. L'institutrice ne peut obtenir cet entregent, l'oeil de ces ajustements, de ce triage sans un entraînement classique et une formation soignée.

Vos exigences, dit encore le pédant, dépassent les nécessités élémentaires du cours primaire. Vous vou-

lez nous imposer un idéal utopique. M. le Pédant, c'est vous-même qui attendez trop de l'habileté d'une institutrice à qui vous refusez la préparation suffisante. Ensuite, de presque rien vous voudrez tirer beaucoup.

M. HENRY le CHATELIER.—Les enfants ont, dès leur plus jeune âge, la curiosité en éveil, ils demandent toujours pourquoi, comment. Au lieu d'annihiler cette disposition, il suffirait de la cultiver. ¹

M. PIERRE HUNZIKER.—Or, trop de professeurs et d'auteurs de manuels ne savent pas qu'un enfant n'est pas un homme en réduction, mais que sa façon de concevoir les choses est différente de celle de l'adulte, qu'il faut toujours avec lui partir du concret, parce que la complexité du réel est plus accessible à son esprit que la simplicité de l'abstraction. ²

Le Père PAUL LORUS, s.j.—Au lieu de mettre ces jeunes curiosités en contact avec les *réalités*, on les met en contact avec du *papier imprimé* . . . De ce jour l'enfant est initié à l'art dangereux de l'irréalité. Les chosts vont cesser de l'intéresser puisque les mots suffisent. Non que les livres ne puissent et ne doivent servir dans l'éducation: mais on les met trop tôt dans les mains des enfants. ³

GLABER ⁴.—L'univers est une prédication silencieuse de Dieu.

¹ Cf. Rev. des 2 M. 1er janv. 1930 p. 181.

² Cf. Rev. des 2 M. 1er janv. 1930 p. 185.

³ Cf. Les Etudes, 20 avr. 1925.

⁴ Chroniqueur cénobite: 1050.

SUGER ¹.—

Mens hebes ad verum per materialia surgit
Et, demersa prius, hac visa luce, resurgit.

M. LOUIS BERTRAND.—Le lourd esprit des hommes ne peut s'élever jusqu'au vrai que par les choses matérielles. Plongé d'abord dans la fange, il se relève, dès qu'il a vu cette lumière . . . ²

M. L'EVEQUE de CAMBRAI ³.—Le moins que l'on peut faire de leçons, c'est le meilleur.

Le PELERIN.—Déjà!

M. L'EVEQUE de CAMBRAI.—Entretenez seulement la curiosité de l'enfant et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes. Il faut que le plaisir fasse tout . . . !

M. l'abbé HENRI BREMOND.—Les petits enfants s'intéressent à tout ce qu'ils voient.

M. PAUL BOURGET.—Le danger de l'instruction par les livres, c'est qu'elle risque de dépersonnaliser l'esprit, en substituant *l'image* de la vie à la *vie même*, *l'expression* de la réalité à cette *réalité*. ⁴

Mgr. F.-X. ROSS.—Dans la vie naturelle, les fonctions de la vie rationnelle réclament chez l'enfant une initiation par les sens . . . ⁵

¹ Le grand moine de Saint-Denis.

² Cf. Rev. Univ. 15 août 1930 p. 391-392.

³ Fénelon.

⁴ Cf. Rev. des 2 M. janv. 1927 p. 214.

⁵ Cf. l'Ens. religieux p. 3, (collect. de l'école soc. popul.)

M. J.-A. DUPUIS.—Il est certain que les salles de classe pourraient être plus complètement outillées pour une grande partie. Les tableaux de l'histoire du Canada et de l'histoire sainte font défaut presque partout. Les terrains pourraient être mieux ornementés. Le système de chauffage laisse bien à désirer. Les bibliothèques se font beaucoup trop rares.¹

Le PELERIN.—Une disposition matérielle est plus importante en l'école primaire que partout ailleurs. La théorie dépassant la portée intellectuelle du jeune âge, l'enseignement par les choses a ici toute son efficacité: ordre, beauté, harmonie.

Il ne s'agit pas ici des hommes de talent qui viennent de la campagne et montent au niveau d'une haute intellectualité en en sortant. Il s'agit de former la population qui peuple la campagne et y reste. Celle-ci comme entraînement ne connaît que l'école de rang. A l'école primaire, il faut que l'enfant voit, touche ou fasse: *ensuite* il faut qu'il écoute.

Le Père PAUL LORUS, s.j.—La bonne manière serait de suivre l'éveil de la curiosité, et par une adroite maïeutique,² d'arriver à donner un enseignement qui, *partant toujours de la réalité*, reviendrait à la réalité.³

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. fév. 1930, p. 388.

² Cf. Les Etudes 20 avr. 1925.

³ Le Petit Larousse n'a pas encore enregistré ce néologisme d'avant-hier, M. Marquis, attendez le Larousse XXe siècle!

Le PELERIN.—Qui pourrait estimer la quantité prodigieuse de notions primaires, pratiques, préparatoires aux études subséquentes, le vocabulaire très étendu qu'un enfant de cinq ans peut absorber . . . Autour de maman, sans plus de façon, et bien avant cinq ans, bébé se fait un vocabulaire et multiplie ses petites expériences. Les résultats se mesurent sur le mobilier de la maison et d'après le savoir de maman. ¹

Le Père PAUL LORUS.—Malheureusement, bien des parents dépourvus du sens éducatif répondent un "Je ne sais pas," un "Tu m'ennuies" aux questions de l'enfant — qui se blase.

Le PELERIN.—Reste que la maîtresse supplée la maman. Les écoles sont pour cela.

Le R. F. MARIE-VICTORIN.—Comment nos parents et nos maîtres, nos maîtres surtout, ont-ils pu accomplir ce criminel tour de force: transformer les enfants curieux et questionneurs que nous étions en ces êtres satisfaits et payés de mots que nous sommes devenus? ²

C'est avant tout le déplorable effet d'une pédagogie à rebours.

Le PELERIN.—Comme vous avez raison, mon révérend Frère. Assoiffés de connaître, on nous transporte dans le domaine des idées pour nous en donner la culture. Mais on nous laisse dans l'ignorance pres-

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 103-104.

² Cf. Devoir 26 sept. 1925.

que totale de l'admirable habitacle organique qui nous abrite. Ce point de départ de toute "la réalité," c'est cependant le connu d'où il fallait partir après l'avoir exploré intelligemment pour pénétrer dans l'inconnu.

Le Père PAUL LORUS.—A l'école, *la vraie méthode* serait le plus possible de leçons de choses. Mais les routines sont là.

Le PELERIN.—Du connu à l'inconnu. Du concret à l'abstrait. De la réalité à son commentaire intelligent, savant. La chose, le mot qui la nomme puis son exploration, sa définition.

C'est la vraie théorie de l'enseignement à tous les degrés. C'est la procédure connue par tous.

Les plus beaux traités, les plus gros volumes n'y changeront rien. Ce qu'il faut encore de toute nécessité; c'est transposer tout cela à l'école. Le problème se vide en dernière analyse entre la maîtresse et ses élèves. La maîtresse est la théorie devenue vivante, elle est le fait accompli de toute la culture et de ses méthodes. Elle réussira son enseignement dans la mesure où cette culture, théories pédagogiques et méthodes, ont réussi à s'incarner en elle.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Quelles ressources pédagogiques n'offre pas la campagne avec ses églises, ses maisons, ses bâtiments, la variété des herbes et des fleurs, à la maîtresse qui saurait les utiliser pour aigui-

ser l'esprit d'observation chez l'enfant et enrichir son vocabulaire?

Le PELERIN.—Si vous aviez la bonne grâce d'ajouter que c'est toute la doctrine du Pèlerin aux pages 104 et 105 d'un P. à l'Ec. de R.

Ces objets que les enfants voient tous les jours, qui leur sont familiers, ils vont en continuer l'examen, l'analyse, en faire la connaissance à l'école. Pour faciliter tout ce travail, est-il si extravagant d'aider la mémoire et l'imagination des petits par des modèles, des images les reproduisant?

L'enfant a l'habitude du camion de papa: pour l'étudier à l'école est-il si puéril d'en avoir l'image qui le détaille et fasse "chose" dont la maîtresse donne la leçon?

Le Père PAUL LORUS.—Ce qu'il faut tenir constamment en éveil chez l'enfant, c'est sa faculté d'observation du réel. Les livres ne devraient être qu'un pis aller, un moyen indirect et supplémentaire d'apprendre. Avant tout chercher à voir par ses propres yeux.

Le PELERIN.—Cette réalité dont il ne faut pas écarter l'observation de l'enfant, c'est d'abord et surtout son milieu. Il le voit tous les jours, mais il ne le "connait" pas. Qu'il y revienne de temps en temps sous la conduite de sa maîtresse, je n'y contredis pas,¹

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 102.

mais enfin à l'école, où il faut revenir aussi de temps en temps, l'image de ce milieu suffira à la poursuite de son analyse, et de la connaissance raisonnée qu'on en veut faire.

Le Père PAUL LORUS.—Une évidence frappe ceux qui réfléchissent sur les graves problèmes de l'école: c'est en général une certaine inadaptation, ici flagrante, là plus atténuée, entre les méthodes ou matières d'enseignement et les réalités de la vie auxquelles, pourtant, ces matières et ces méthodes sont censées préparer; une sorte d'hiatus, une coupure parfois profonde entre le collège et l'existence vraie. Méthodes de formation irréaliste dans lesquelles l'idéologie, la convention et le livre ont plus de part que le contact personnel et pénétrant avec la réalité.

Le PELERIN.—Opposons à ces routines une méthode qui commence par le contact des réalités et se termine par la formule qui les exprime.

M. PIERRE HUNZIKER.—Disons brièvement que la méthode consiste à rendre l'élève actif, à l'amener à faire lui-même un travail rendu attrayant, désiré par lui; le travail manuel y est en honneur; l'observation directe et personnelle et l'expérimentation sont préconisées. On part de cette idée que l'enfant est tout action, que sa logique n'est pas celle de l'adulte; on le met toujours en présence des réalités con-

crêtes avant de l'élever peu à peu à l'abstraction, par un effort auquel il participe. ¹

M. A.-H. TREMBLAY.—Si on pénètre dans l'école, on ne manque pas d'en déplorer l'absolue nudité quant à l'outillage propre à aider un titulaire, en général si peu formé au point de vue psychologique et pédagogique. ²

Qu'on ne soit pas parvenu après tant d'années à leur fournir un secours aussi précieux, me dépasse entièrement.

Le PELERIN.—Bravo, Monsieur, voilà ce qui s'appelle parler.

M. G. JOBIN.—Des globes terrestres, des tableaux noirs ont été renouvelés en grand nombre.

Le PELERIN.—Il est pitoyable de vouloir restreindre tout l'enseignement concret, les leçons de choses, à la présence d'un globe terrestre et de quelques tableaux noirs. Ignorance? Indifférence de primaire? Haussons les épaules. C'est pour un certain public averti que je continue cette discussion pénible, et non pour des critiqueurs vraiment trop peu avertis...

M. CH.-MARIE BOISSONNEAULT. — Sur l'enseignement concret, M. l'abbé La Palme a dans son ouvrage deux paragraphes à propos desquels je me demande s'il sera compris.

¹ Cf. Rev. des 2 M., 1930.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., avril 1930, p. 613.

Il nous semble entendre certaines personnes faire la réflexion suivante:

‘Y’est malad’ celui là! ¹

Le PELERIN.—Si c’est un bon ‘‘habitant’’ que vous avez entendu: je m’esclaffe avec vous. Mais si l’exclamation vient des Principaux de nos Ecoles Normales ou de leurs succédanés, Messieurs les Inspecteurs, je m’indigne. Ces Messieurs veulent un enseignement plus concret . . . en paroles. C’est joliment pouf!

M. VICTOR PAUCHET.—Il y a tout un matériel spécial, des bâtonnets, des mosaïques, des briques de couleurs variées d’instruction: des cubes, des jetons, un piano pour chanter et danser des rondes, des chambres de poupées, des images, des affiches de chemin de fer, etc . . . ²

M. CH.-MARIE BOISSONNEAULT.—Y est malad’ celui-là aussi! Ho--ormis . . . qu’ils aient raison tous les deux!

M. JULES-ED. PREVOST.—Nous ne croyons pas non plus que nos écoles soient équipées dans ce but de l’enseignement agricole et de manière à répondre efficacement au besoin présent de la vie rurale.

L’honorable ATHANASE DAVID.—Quand aurons-nous complètement la classe où les enfants sans livres à la main apprendront quelque chose? ³

¹ Cf. l’Evènement de Québec, 19 oct., 1929.

² Cf. ‘‘L’Enfant’’, p. 42.

³ Cf. La Presse, 28 oct., 1926.

Le PELERIN.—Vous l'aurez quand on se sera donné la peine de l'ordonner.

BLAISE PASCAL.—Apprenez la nécessité pressante de ne parler que pour agir.

Le PELERIN.—Un vœu, c'est beau, c'est même nécessaire.

Le Maréchal FOCH.—Des idées tout le monde en a.

Le PELERIN.—Avant d'être un fait accompli, elles restent "en l'air". Dans la cité, celui-là "vaut" qui réalise.

L'honorable ATHANASE DAVID.—Quand aurons-nous dans les classes des cartes faisant connaître le règne animal et même — on rira peut-être de l'idée, de prime abord — un squelette pour que l'enfant, avant d'apprendre ce que sont les autres, apprenne ce qu'il est lui-même.

Le PELERIN.—C'est le vœu de tous les hommes réfléchis. Il faut désirer la leçon de choses "totale". C'est ce que votre humble serviteur, au cours de son P. à l'Ec. de R., a tenté d'établir. La leçon de choses totale parcourt le "milieu" de l'enfant, lui en donne la conscience en lui en donnant le vocabulaire. L'enfant, invité à faire le tour du "propriétaire", fait un premier essai d'analyse, d'observation et de synthèse. Il y a des degrés dans cet effort, ici il est élémentaire, c'est-à-dire mesuré aux forces du petit élève. Ce commencement toutefois est essentiel; il prépare les

autres étapes. Il amorce une méthode de travail, il campe l'enfant dans une attitude intellectuelle, il avertit une conscience, il oriente l'attention, il organise la curiosité, etc . . .

L'honorable ATHANASE DAVID.—C'est déjà énorme de dire franchement ce que l'on pense . . .

Le PELERIN.—Sans se laisser arrêter par les sourires de l'ignorance, de l'intérêt ou de l'hypocrisie.

Le programme de l'enseignement vivant tracé, une commission de pédagogues authentiques doit solliciter du public écrivain les tableaux, les manuels conformes aux méthodes modernes, guides nécessaires au maître et à ses élèves, sans lesquels, les meilleurs instituteurs sont handicapés. Allez-vous obliger chaque instituteur à créer ses manuels? Folie!

Mgr ALFRED BAUDRILLART.—Nos élèves manquent de culture générale . . . Quand vous pensez qu'ils ne savent pas écrire en français! Aux examens, je me suis vu obligé d'inviter les candidats à donner un soin particulier au style, à la netteté du plan, à la précision de l'expression . . . Cette imprécision du style, je la retrouve dans leur langage. Ils ne savent pas écrire, et ils ne savent point parler!

M. PIERRE TUC.—Mais leur pensée aussi est imprécise?

Mgr ALFRED BAUDRILLART.—Hélas, oui!

M. PIERRE TUC.—A quoi cela tient-il?

MGR ALFRED BAUDRILLART.—Je crois que, lorsqu'ils sont plus jeunes, on cultive trop leur intelligence et pas assez leur mémoire. "Raisonnez!" Mais sur quoi raisonner, sinon sur des faits précis qu'il faut savoir et que l'on n'invente pas! Un "a priori expérimental" est nécessaire.

SOCRATE.—En toutes choses, mon enfant, il faut commencer par savoir sur quoi on délibère . . ." ¹

Le Père ALPH. DE PARVILLEZ.—L'enfant n'est pas l'ébauche de l'homme, un simple diminutif où se retrouveraient les mêmes facultés que chez nous, rangées dans le même ordre, réagissant l'une sur l'autre de la même manière, avec seulement des différences quantitatives, mais il est bien quelqu'un d'autre, avec ses lois à part, sa vie spéciale et il faut renoncer une fois pour toutes à le traiter comme une grande personne. ²

Le PELERIN.—Il faut l'aide des pouvoirs publics, pour en venir à un entraînement des petits par la leçon de choses soignée, expérimentale, pédagogique.

M. VICTOR PAUCHET.—Mais les pouvoirs publics ne se mettront en route que le jour où les parents leur auront forcé la main. ³

¹ Cité par J. Maxence.

² Cf. *Les Etudes*, 20 août 1930 p. 483.

³ Cf. *L'Enfant*, p. 169.

«Modelez» la maison d'école

l'architecture

XVIII

M. C.-J. MAGNAN.—M. l'abbé La Palme consacre "au milieu matériel" de l'école rurale . . . des pages fort intéressantes où se rencontre une large part de vérité. *Mais* (!) . . . il exagère, car les commissions scolaires depuis vingt ou vingt-cinq ans, ont reconstruit ou réparé toutes leurs écoles . . . et renouvelé le mobilier scolaire . . .¹

Le PELERIN.—De l'analyse, Monsieur, de l'analyse! Je ne le répèterai jamais assez. Toute la thèse d'un P. à l'Ec. de R. porte sur une "qualité" d'architecture. Un point, c'est tout.

L'école tombe en ruine, on la rebâtit. Puis de temps à autre on lui donne une couche de peinture ou de chaux. Tout le monde voit ça. Je n'ai pas l'habitude, moi, Monsieur de nier ce qui se fait, ce qui se voit au grand jour du soleil du Québec.

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929, p. 6.

Mais où est l'amélioration d'architecture en tout cela?

M. C.-J. MAGNAN.—C'est entendu, il y a encore un trop grand nombre d'écoles qui ne paient pas de mine . . .

Le PELERIN.—Et ça vaut la peine de réclamer pour trois ou quatre mille écoles qui ne paient pas de mine!

M. C.-J. MAGNAN.—En parlant de “cabanes scolaires”, M. La Palme ne rend pas justice à la population rurale qui s'impose de lourds sacrifices chaque année pour renouveler plusieurs (!) écoles? ¹

Le PELERIN.—Contester la valeur de l'architecture n'est pas le moins du monde contester la générosité de la dépense . . . Je connais des écoles de campagne ou de village qui ont coûté trois mille, cinq mille et même six mille dollars: ce sont des boîtes. Pas une pointe d'imagination. Je dis que pour le même prix on peut bâtir beau ou laid. C'est tout.

“La vérité est, que la presque totalité de nos écoles, dans le rang, sont d'humbles maisonnettes de bois sans aucun cachet d'architecture, d'une nudité intérieure absolument désolante, jetées négligemment sur un terrain culte.” ²

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929, p. 7.

² Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 94-95.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Certaines écoles rurales justifient ce tableau: basses, exigües, fenêtres rares, murs noircis, cour de récréation étroite et démodée: elles ont un air minable.

Mais le tableau est poussé jusqu'à la charge . . .¹

Le PELERIN.—Le quel? Le vôtre ou le mien?

M. l'abbé PELLERIN.—La "presque totalité" ne présente pas une mine si rébarbative . . .

LE PELERIN.—A combien d'écoles, sur cinq mille, convient "votre" tableau?

Les écoles de rang de M. Boily sont des palais de confort et des temples!! Vous attestez qu'il y a des écoles . . . qui sont des masures . . .

Les écoles de rang sont visibles à qui veut les voir sur toute la surface du Québec. Si modestes qu'elles soient, il faut les aimer pour l'oeuvre qui s'y accomplit. Mais là n'est pas la question. A notre époque de progrès et de concurrence, nous avons le grave devoir de préparer nos gens au moins à l'égalité des meilleurs ouvriers. Au lieu de jouer les rôles secondaires avec une satisfaction trop facile, ils doivent pouvoir s'imposer comme des partenaires compétents.

Tout importe pour obtenir ce résultat. Le cachet architectural de nos écoles, en outre de servir à façonner une mentalité, à suggérer toute une éducation,

¹ Cf. Rev. de l'Ens., pr., déc., 1929, 251.

doit encore faire réclame en notre faveur auprès de nos compatriotes d'autres races et d'autres religions.

M. l'abbé J.-A. PELERIN.—C'est un rêve d'esthéticien que de vouloir orner nos campagnes, . . . d'écoles de briques ou de pierre.

Le PELERIN.—Evidemment l'esthéticien c'est vous, puisque je n'ai jamais préconisé l'école de briques ou de pierre.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Soyons plus modestes, ce qui ne dispense pas d'avoir du goût. Sans accroître sensiblement le coût de construction, on peut perfectionner la ligne architecturale et donner à nos petites écoles une physionomie franchement canadienne . . . Ne suffit-il pas, pour atteindre à cet idéal . . . de retrouver l'élégante simplicité de nos vieilles maisons campagnardes?

Le PELERIN.—Si, du moins, vous aviez l'élégante simplicité d'avertir vos lecteurs que c'est tout le programme proposé par votre serviteur. Lisons ensemble la page 97 d'un P. à l'Ec. de R.: “Les architectes auront garde de refuser l'inspiration qui leur viendra de la vieille maison Nouvelle-France”. Et la page suivante (98): “C'est le luxe qui coûte cher, ce n'est pas nécessairement le goût ni la ligne architecturale. Nous maintenons que, toutes choses égales d'ailleurs, pour le même prix ou à peu près, l'on peut bâtir beau ou laid”.

M. J.-E. BOILY.—La presque totalité des vieilles maisons d'écoles . . . sont disparues, même dans les rangs les plus reculés! Ces maisons ont été remplacées . . . Quelques-unes sont de véritables petits palais de confort . . . c'est tout ravi et tout fier que l'on examine ces petits temples de l'instruction.¹

Le PELERIN.—Ça fait combien de palais sur cinq ou six milles écoles?

M. C.-J. MAGNAN.—Quand à l'architecture des écoles, nous souhaitons, avec M. La Palme, qu'un concours soit ouvert aux architectes canadiens . . .²

M. J.-A. DUPUIS.—Nous pourrions assurément leur donner un bien plus grand cachet d'architecture. . .³

M. HARRY BERNARD.—Qui ne va à la campagne, ces années-ci?

Les uns et les autres voient ce qu'ils voient.

Parmi les spectacles qu'ils contemplent, il n'en est guère de plus désolant, croyons-nous, que celui de l'école de rang. *Cela en général.*

Il y a bien, par ci par là, des écoles campagnardes qui offrent un coup d'oeil attrayant . . . elles sont l'exception très rare.

1 Cf. Rev. de l'ens. pr., sept., 1929, p. 22.

2 Cf. Rev. de l'Ens., pr., sept., 1929, p. 6.

3 Cf. Rev. de l'Ens., pr., fév., 1930, p. 388.

Dans la plupart des campagnes . . . l'école de rang est un triste endroit.

Tout le monde connaît le tableau: une bâtisse exiguë, dénuée de toute architecture, souvent de peinture, entourée d'une étroite bande de terre . . .

Dans ce milieu banal, ennuyeux comme la pluie, où tout ne respire que laideur et manque de goût, on fait vivre . . . des enfants.

M. CHARLES BOISSONNAULT.—Nous n'avons peut-être pas visité toutes les écoles de la province, mais il nous a certainement été donné d'en voir un bon nombre qui ressemblait étonnamment au portrait qu'en fait M. l'abbé La Palme.¹

M. J.-E. BOILY.—Ecrire dans un livre sérieux que nos maisons d'écoles sont de chétives cabanes est certainement étrange.²

SAINTE-FOY.—Ainsi l'on ne verra plus à Saint-Casimir de Port-Neuf *la trop classique* maison d'école de nos campagnes québécoises: une maison carrée, salie par les intempéries, poussiéreuse, aux abords de terre battue ou vaseuse, par les temps de pluie, sans la moindre touffe de verdure alentour, flanquée seulement de quelques cordes de bois de chauffage; quelquefois, des gazettes déployées dans les fenêtres en guise

¹ Cf. l'Événement, 19 oct., 1929.

² Cf. Rev. de l'Ens., pr., sept., 1929, p. 23.

de blinds (sic) ou de rideaux. Quelque chose d'infiniment triste! On dirait parfois, en dehors des heures de classe, une maison abandonnée dont le propriétaire et sa famille ont passé les lignes et à laquelle il ne manque que les tristes planches clouées aux portes et aux fenêtres.¹

M. l'abbé OMER VALOIS.—L'école de rang n'offre pas toujours que du confort à l'institutrice et aux enfants. Parfois mal éclairée, trop petite, mal entretenue, on la voit avec son perron à demi pourri entourée d'herbes sauvages, pas même blanchie à la chaux.²

Le PELERIN.—C'est à nos architectes de populariser un type national, un profil où l'on reconnaisse nos maisons canadiennes-françaises. L'école est une occasion toute trouvée. Si, par la croix du chemin, la Patrie est marquée comme au front du signe des chrétiens, que l'école multiplie partout les traits de sa particulière civilisation. C'est à l'artiste, représentant de sa race, interprète légitime de son goût, et de ses élégances, soucieux de répondre à son attente, de trouver la formule dont nous avons besoin.

Mademoiselle ADORA DEMERS.³—Avril a chassé les dernières traces de l'hiver... Voici Mai qui

¹ Cf. La Presse 3 juin 1927.

² Cf. L'action Populaire—Joliette vol. XVII No 16.

³ Institutrice à Royal-Roussillon, Macannie — Abitibi.

nous sourit. Ah! c'est qu'il en a des fleurs, des chants et des parfums, lui! Il s'ingénie si bien à mettre partout la vie et la gaieté... Ne sera-t-elle pas belle et propre notre maison cette année dans son joli cadre de rosiers grimpants?...

Il est cependant une habitation que l'on oublie habituellement, dont on se soucie peu de l'apparence (sic); c'est la petite école de la campagne. En effet, la petite école de campagne bien que rendant à la majorité du peuple de très grands services, ne laisse pas toujours de gais souvenirs dans l'esprit de ceux qui y sont allés puiser là (sic) les fondements de leur savoir ou de leur science. En vérité, la petite école de campagne, dont les murs sont noircis par le temps, à cause de sa solitude aussi, de sa mine vieillie, a plutôt un aspect froid et beaucoup la considèrent un peu comme une sorte de prison où l'on ne va que parce qu'on y est poussé, où l'on ne reste que parce qu'on y est retenu.¹

Le PELERIN.—Je vous félicite, Mademoiselle, de votre tristesse à ce spectacle, et plus encore de l'effort d'une réaction. Vous sollicitez avec noblesse tous les concours pour l'embellissement de l'école de rang. Permettez-moi d'unir mes humbles efforts aux vôtres. Nous sommes à la veille de réussir!

¹ Cf. "Chez nous" août 1930.

Au Nom du Saint-Esprit

le catéchisme

XIX

M. le chanoine I. GERVAIS.—M. La Palme affirme que les écoles rurales ne procurent pas à leurs élèves l'instruction et la formation religieuses désirables? . . . Les certificats d'instruction religieuse portent des notes variant entre excellent, très bien et bien. Faut-il croire que messieurs les curés et vicaires sont incapables de juger ou que leurs certificats ne signifient rien?

Le PELERIN.—L'appréciation quotidienne (notes et points) des leçons et des devoirs de classe est généralement en relation immédiate avec l'ambiance intellectuelle et pédagogique de l'école. Cette appréciation est en fonction de la compétence actuelle de l'institutrice, de ses méthodes et de l'outillage dont elle dispose. Elle tend à apprécier en chaque enfant les résultats obtenus. Elle est un stimulant pour l'élève. Elle est un guide pour la maîtresse.

Cette appréciation morale crée tout au plus une présomption pour ou contre la valeur d'un enseignement et de tous ses instruments.

Un enquêteur, pour conclure avec rigueur, doit examiner directement la valeur des manuels, des recettes pédagogiques et de leurs moyens matériels.¹

J'ai donné des certificats en tout semblables à ceux de mes confrères. Spontanément ajustés aux forces du milieu, ces certificats étaient et restent des appréciations de bon sens. Vous en faites le critère de la valeur intrinsèque des manuels, des méthodes et de la compétence du maître. D'une prémisse faible, vous tirez des conclusions bien ambitieuses.

Tous mes confrères savent le grand désir des derniers Papes, depuis Léon XIII, de réformer le petit catéchisme, les tentatives nombreuses d'auteurs allemands, italiens et français dans le même sens. Ce qui donne toute liberté de marquer ici le même désir.

M. le chan. I. GERVAIS.—M. La Palme me permettra bien de préférer le bon témoignage de tous ces prêtres du ministère paroissial au sien propre, en attendant de plus amples informations.

¹ Je parle de l'appréciation quotidienne des devoirs et leçons en classe. Conçu et dressé scientifiquement par un bureau compétent, tenu avec loyauté et corrigé avec intelligence, l'examen reste un moyen légitime et, il me semble, irremplaçable de jauge dont il ne faut jamais exagérer les résultats. L'examen a cependant ses détracteurs.

Le PELERIN.—Pardon, M. le Principal, l'interprétation que vous donnez à nos témoignages de prêtres versés dans le ministère paroissial ne vous donne nullement le droit de tirer mes confrères de votre côté.

Au surplus, M. le Principal, tendez l'oreille, vous recevrez vous-mêmes, cette fois d'une manière authentique leur propre sentiment. Pour le coup, soyez docile avec sincérité.

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Pour l'enseignement de la religion, je crois que même à l'école de rang, l'on ne saurait exiger beaucoup plus que ce qui se fait actuellement.

Le PELERIN.—En six mois un enfant de huit ou neuf ans apprend son catéchisme "par cœur". Ensuite il le "ronronne" jusqu'à son départ de l'école. On se dégoûterait à moins. L'assimilation profitable est très réduite.

M. l'abbé J. MICHEL.¹—Le petit catéchisme vous dit: "La religion est l'ensemble des rapports qui unissent l'homme à Dieu. Un catéchisme est l'enseignement abrégé de la religion chrétienne." De toutes ces formules il n'y a peut-être pas trois mots que l'enfant comprend. Prenez le plus intelligent de vos bambins et demandez-lui le sens de ces mots: ensemble, rapports, enseignement, religion chrétienne, esprit, infini, etc . . . , il ne saura vous répondre.

¹ Cf. R. apolog. fév., 1930, p. 195.

Le Père LOUIS JALABERT s.j.¹—Quand il s'agit d'apprendre le catéchisme à de petits enfants, la difficulté apparaît considérable, tellement sérieuse, que beaucoup de catéchistes désespèrent, et se bornent à enregistrer sur la cire vierge de ces petits "rouleaux" tout neufs des enfilades de mots que les enfants répètent sans les comprendre. La difficulté tient à la nature même de l'enseignement religieux. Il s'agit, en effet, de faire pénétrer en de jeunes esprits les notions les plus hautes et les plus étrangères à leur expérience directe.

M. l'abbé M. GUERIN.²—Je constate que l'obstacle principal à la rééducation chrétienne de la classe ouvrière est l'ignorance. Ignorance chez les prêtres, les hommes d'oeuvres, les patrons et jusque chez les travailleurs eux-mêmes, des conditions réelles de la vie populaire, de l'influence du milieu, de la tyrannie des préjugés, des périls du corps et de l'âme, de l'étendu des mots et de l'efficacité des remèdes.

Le PELERIN.—Chez nous, le mélange des races rapproche fatalement toutes les religions, tous les idéals, tous les systèmes. Chacun subit l'amorce à la fois de sa curiosité et d'innombrables spectacles qui la provoquent.

¹ Cf. "Etudes", 5 juillet 1930.

² Aumônier général de la J. O. C. en France.

Les influences bolchévistes récentes qui n'ont encore atteint qu'une minorité et n'y remuent que la surface des esprits, vont s'exercer de plus en plus, peu à peu se prolonger et lentement gagner le fond des âmes. Mouvement invisible d'abord, graduelle diffusion d'idées nouvelles jusqu'au jour où l'effet total se manifestera.

Les remèdes sont surtout économiques et relèvent du chapitre de la justice sociale. Pourquoi dédaigner une intervention scolaire préalable?

Le Père LOUIS JALABERT, s.j.—Ce que vaut notre catéchisme d'aujourd'hui? Le catéchisme qui devrait nous aider, semble fait exprès pour rendre plus ingrate notre tâche. Ouvrez ce premier livre du petit chrétien. Ne dirait-on pas qu'il a été fait pour tout autre que pour des petits? En tête des chapitres, point d'images naïves pour battre le rappel de l'attention qui se dérobe devant un texte austère comme un désert. Au long de ces pages, aucune belle histoire qui capte l'imagination et dont, telle une abeille, l'intelligence enfantine naturellement, sans effort, tout simplement parce qu'elle est faite pour cela, extrairait le miel de l'idée. Non, rien que des questions qui se suivent sur la route sans arbres, comme les bornes du chemin. A chacune fait écho une réponse qui, commençant toujours par les mots de l'interpellation, amorce la réplique mécanique. Si encore ces réponses

faisaient effort pour suppléer à l'aridité de la présentation, si elles s'essayaient à parler en images, à faire voir, sentir, toucher. Mais non, on dirait qu'une austérité soupçonneuse tient à affirmer que les vérités que tout chrétien doit croire et retenir

D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

DOM GASPAR LEFEBVRE, o.s.b.—L'enseignement religieux dans les classes ne suffit pas à lui seul pour former à la vie pratique, car il est trop théorique . . . on cherchera à profiter des cours de religion pour dévoiler aux élèves les vérités cachées dans les rites et prières liturgiques. Jusque maintenant les livres que l'on emploie au catéchisme et aux cours de religion n'ont pas tenu assez compte de ces principes qui sont à la base de l'enseignement religieux. On n'a pas employé assez l'image alors qu'à l'église tout frappe les sens . . .¹

Le PELERIN.—Nos religieuses sont animées par cet idéal. Leur catéchisme liturgique a de la valeur. L'enseignement que l'on en donne est seul capable de l'enregistrer dans les âmes.

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Je favoriserais avec bien d'autres professeurs la réfection du petit catéchisme au point de vue pédagogique.²

¹ Collection d'éducation liturgique.

² Cf. Rev. de l'Ens., pr., oct., 1929, p. 81.

Le PELERIN (*en 1928*).—Le petit Catéchisme du Québec est peut-être un monument de théologie, mais il n'est sûrement pas un monument de pédagogie. On en réclame, unanimement, croyons-nous, une nouvelle rédaction . . . Une formule socratique serait pour la maîtresse suggestive de la meilleure méthode et des explications qu'elle doit donner. Un petit lexique des expressions techniques, théologiques, assurerait un meilleur éclairage du texte. Quelques applications pratiques à la fin des chapitres feraient la liaison entre la théorie et la vie chrétienne vécue. Des cantiques appropriés accompagneraient utilement chaque leçon de catéchisme. Du premier cours au quatrième, une exposition de tableaux correspondant aux chapitres à l'étude en concrétiserait l'objet . . . Pourquoi bannir de ce manuel l'image qui "illustre" tous les autres textes et leur ajoute une puissance d'attraction avec les séductions de la beauté? ¹

Le Père LOUIS JALABERT (*en 1930*).—Cet enseignement ne serait-il pas facilité par une méthode nouvelle, par une présentation plus concrète qui tint davantage compte de l'esprit de l'enfant, par une association constante de l'histoire et de la leçon, de l'image saisissante et de la formule abstraite, l'histoire fixant la leçon dans la mémoire, et l'image interprétant constamment la formule?

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. pp. 168-169 de 1928.

M. GEORGES D'AVENEL¹.—Notre religion est-elle donc menacée de périr, ou n'est-ce pas plutôt que nous n'avons pas su l'enseigner? Cette masse rurale, supposée chrétienne et qui ne l'était qu'en apparence avait eu jusqu'à nos jours ce qu'on nomme "la foi du charbonnier," et maintenant il n'y a plus de "charbonnier." Il faut passer de la foi d'ignorance et de routine à la foi d'intelligence et de volonté.

Le Pape LEON XIII.—Veillez à ce qu'il y ait partout des écoles où les enfants soient avec le plus grand soin instruits des vérités saintes et des devoirs envers Dieu, où ils apprendront à connaître parfaitement l'Eglise, à écouter ses enseignements et à se persuader qu'il faut être prêt à souffrir pour sa cause.

Le PELERIN.—Il est à craindre que la formation chrétienne chez nous soit trop en superficie.

Le Canadien moyen est-il un catholique à toute épreuve? Quelques échelons montés, le même doute pourrait se poser plus souvent qu'il ne faut: les glissements sont fréquents. Combien de vies soi-disant catholiques nous présentent en parallèle: toutes sortes de compromissions, allant de pair avec une bonne tenue religieuse apparente.

On pourrait conclure à une formation de surface, grégaire, à fleur-de-peau. Cultivons plus en profondeur. Réajustons nos méthodes en conséquence.

¹ Cf. R. des Deux M.", août 1929, p. 858.

Visons à une formation individuelle, plus personnelle, ou chacun apprenne à réfléchir sur sa religion, la compose, si l'on peut dire, par l'acceptation consciente de ses éléments.

Orientons l'individualisme vers le syndicalisme: par le Christ personnel pour le Christ-Eglise: par l'âme pour le corps mystique.

D'abord, *in spiritu et veritate*; puis, *duo vel tres congregati in nomine meo*.

D'abord la formation individuelle et intérieure; puis le besoin de la vie chrétienne en commun avec l'Eglise; la discipline consentie; la vie liturgique.

Le Père LOUIS JALABERT.—Beaucoup de prêtres peuvent être d'excellents théologiens qui ne sont que des catéchistes peu écoutés . . .

Le PELERIN.—Sauf erreur, la chaire de pédagogie catéchistique n'existe pas en Canada français.

Sous le signe de la charrue

l'enseignement agricole

XX

M. C.-J. MAGNAN.¹—D'après M. l'abbé La Palme, si les campagnes se désertent, c'est la faute de l'école rurale, de l'école du rang!

Le PELERIN.—Mais non, mais non, Monsieur. Vous n'avez pas lu comme il y a.

M. C.-J. MAGNAN.—La désertion des campagnes est un fait économique plutôt qu'un fait scolaire.

Le PELERIN.—Croyez, Monsieur, que l'on peut demander à l'école de corriger le fait économique sans l'accuser pour cela d'en être la cause.

Il vous semble mystérieux d'attendre de l'école la solution de cette difficulté économique. Une solution immédiate et totale? assurément non; une solution médiante et partielle? assurément oui.

Ce fait économique de la désertion des campagnes est assez compliqué pour remonter à une foule de causes. Les remèdes immédiats et de nature économique peuvent exiger pour produire tous leurs résultats

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929 p. 9.

une préparation scolaire de la population agricole. Ainsi la solution de ce problème peut relever de l'école.

M. C.-J. MAGNAN.—Est-ce le rôle de l'école primaire rurale de se faire spéciale avec des enfants de cinq à quatorze ans et de régler le problème économique qui relève de l'Etat?

Le PELERIN.—Ce peut être le rôle de l'école de rang de préparer dans les enfants une population agricole plus instruite, de jugement plus ouvert, où les solutions économiques immédiates seront amorcées dans leurs notions primitives . . .

M. ATHANASE DAVID.¹—Assurer une éducation appropriée aux fils de cultivateurs, c'est remédier à l'une des causes principales du mal universel de la désertion des campagnes!

Le PELERIN.—Oyez! oyez! M. Magnan.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Les professeurs agronomes réclamés par l'abbé La Palme et "ses" maîtresses d'économie domestique contribueraient-ils vraiment à attacher l'enfant à la terre en l'initiant à son métier d'agriculteur?

On peut en douter. On obtiendrait de meilleurs résultats, je crois, en imprégnant l'enfant de l'"esprit agricole" . . .

Le PELERIN.—C'est-à-dire qu'au lieu de mener l'enfant du concret à l'abstrait, vous préférez la mé-

¹ Cf. Canada 26 avril 1927.

thode purement abstraite! Et ces Messieurs se croient sérieux?

L'intervention des professeurs agronomes vous paraît impossible? trouvez mieux, M. l'Abbé! Vous affirmez avec raison que l'institutrice est déjà surchargée: ou bien vous continuerez de priver les petites filles de la campagne de toute éducation domestique, ou bien vous ferez intervenir une maîtresse spécialisée en économie ménagère pour les filles, un agronome pour les garçons . . .

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Je crois que l'action agricole aurait plus de chances de s'établir avec le concours des agronomes que par celui des institutrices.

Le PELERIN.—Au primaire-rural, ce qu'il faut ce n'est pas tant de l'enseignement que de l'action agricole.¹

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Notre ami, le Pèlerin, voudrait l'intensifier à l'école de rang. Tous la désirent, peu s'entendre sur le mode . . . Notre pèlerin voudrait y introduire l'horticulture, l'apiculture, l'aviculture. L'école possède déjà le jardin de l'enfance, la ruche scolaire, il lui faudra donc ajouter... le poulailler scolaire!

Le PELERIN.—Pardon, il existe déjà, et c'est l'école elle-même! Mais, c'est un poulailler vieux jeu.

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. en 1928, p. 150.

Il faudrait changer de coq-à-l'âne, M. le Chanoine. La plus belle marque de déférence que l'on puisse donner à ce poulailler ancien modèle, c'est de le conserver . . . en le modernisant. Orientation nouvelle: toute au soleil. De la lumière. Une vue sur le monde de la vie réelle. Sus tout l'univers? Pas tout de suite, Mais pour la préparer, cette vue plus universelle, présentez d'abord une vue partielle et élémentaire sur le petit monde qui roule autour de l'enfant: son milieu, miniature suffisamment exacte du cosmos.

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Ce que veut l'abbé La Palme, c'est que l'on initie les enfants à ces diverses cultures . . .

Le PELERIN.—“Vous réduiriez toute l'action agricole à l'entretien d'un parterre autour de la maison d'école qu'elle suffirait encore à communiquer un esprit ou à le développer, puisqu'il existe déjà. A dire toute notre pensée, il nous semble bien difficile de prétendre à plus que cela.”¹ Vous eussiez été délicat de souligner quelle était “toute notre pensée”.

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Je badinais...

Le PELERIN.—Ah! vous badiniez, M. le Principal! . . . eh! bien maintenant . . .

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R., p. 152.

M. JULES-ED. PREVOST.¹—L'agriculture comporte actuellement des problèmes plus difficiles et compliqués qu'autrefois . . . l'école a un rôle important à jouer.

Le PELERIN.—Voilà bien la leçon dont M. Magnan et M. le chan. Mousseau ont besoin. Ces Messieurs ne se doutent même pas du problème!

M. J.-E. PREVOST.—Avoir des écoles rurales efficaces au point de vue de l'enseignement agricole est un des pressants problèmes du moment. Quatre-vingt-quinze pour cent, peut-être, des garçons et des filles de fermiers reçoivent dans les écoles rurales la seule instruction qu'ils auront dans leur vie. Nous croyons que nos écoles actuelles pourraient être plus efficaces pour renseigner les enfants sur l'agriculture... De louables efforts ont été faits . . . Les jardins scolaires, établis en quelques endroits . . . ne sont pas assez répandus et vulgarisés . . . Le programme scolaire a été retouché en ce sens . . . mais il est suivi trop faiblement . . . par des institutrices pas toujours préparées à cet enseignement. Nous ne croyons pas, non plus, que nos écoles soient équipées dans ce but . . .

Le PELERIN.—Il y a vingt ans, en Hongrie, on formait chaque année cinq cents instituteurs ruraux. En 1910, en Allemagne, il y avait deux mille cinq cents écoles d'agriculture.

¹ Cf. Le Canada, 27 avril 1927.

M. J.-E. PREVOST.—*Sur nos écoles rurales retombe en grande partie la responsabilité de la culture routinière, de l'absence d'idéal et de la migration vers les grands centres.*

L'enseignement rudimentaire . . . à l'école de rang doit être imprégné d'un esprit qui inspire l'amour du sol. Pour cela, une méthode rationnelle, précise, appropriée à l'enfant doit être suivie.

Le PELERIN.—Voulez-vous réduire cette méthode "rationnelle, précise, appropriée" à quelques formules agricoles qui servent d'application aux règles de la grammaire, ou de problèmes d'arithmétique, ou de données géographiques, ou à de pures exhortations académiques ? Sans condamner ces moyens trop abstraits pour être d'une grande efficacité, ne vous paraît-il pas évident que, pour inculquer aux enfants l'estime des travaux de la terre et leur donner des connaissances pratiques agricoles, le mieux serait de les initier aux travaux manuels des cultivateurs . . .

M. J.-ED. PREVOST.—Il faut que cette méthode comporte des travaux manuels qui soient comme une ébauche d'apprentissage du noble labeur de l'agriculture . . . Tout cela ne devrait pas seulement être inscrit dans le programme, mais surtout être appliqué scrupuleusement dans toutes les écoles. Nos "petites écoles" devraient être en pratique, *des petites écoles d'agriculture* . . .

M. JOSEPH FERLAND.¹—Le plus grand mal peut-être dont souffre notre agriculture actuellement, c'est le manque d'instruction agricole . . . qui laisse les cultivateurs au-dessous de la position qu'ils devraient occuper et les empêche de réaliser les bénéfices qu'ils sont en droit d'attendre de leur travail.

Le PELERIN.—Depuis le commencement du monde la meilleure formation des enfants vient de l'exemple de leurs parents! Faut-il être si instruit pour conduire une charrue, mener les vaches au champ, ou les traire jusqu'à la dernière goutte?

M. JOSEPH FERLAND.—Tout cela demande beaucoup de connaissances comme nous allons essayer de le démontrer.

Le PELERIN.—Monsieur, je vous félicite d'affronter les préjugés avec cette parfaite indifférence.

M. JOSEPH FERLAND.—Le cultivateur doit produire économiquement d'abord.

Prenons comme exemple l'industrie laitière . . . Pour alimenter le bétail économiquement, il faut produire une forte quantité d'aliments bien appropriés. La production de ces aliments exige une bonne connaissance des plantes et des méthodes de culture qui permettront d'obtenir le meilleur rendement possible. A ces questions viennent s'ajouter les problèmes de la

¹ Cf. "Le Devoir" 1930.

fertilisation du sol, de la rotation des cultures et du rationnement du bétail.

Le PELERIN.—Ne pensez-vous pas, M. Ferland, que cette spécialisation nécessaire de nos cultivateurs présuppose leur culture primaire générale, une langue suffisante, proportionnée à la profession agricole, des méthodes d'analyse, quelque fermeté de jugement exercé par la connaissance du milieu propre?

M. JOSEPH FERLAND.—Il faut encore que la machine animale soit améliorée, c'est-à-dire, que la vache soit capable de donner une forte quantité de lait annuellement. D'où la sélection et la connaissance des lois de l'hérédité.

Toutes ces choses, on le voit, demandent de la science, non pas seulement une certaine habileté acquise par une pratique attentive et prolongée. L'instruction est donc utile à l'agriculture . . .

Le PELERIN.—Vous me permettrez, Monsieur, de réaffirmer que, sans une solide instruction primaire préalable, le cultivateur reste inapte à recevoir l'instruction agricole que vous lui souhaitez.

M. JOSEPH FERLAND.—Ce n'est pas tout, il reste le problème de la vente.

Le PELERIN.—Evidemment, produire est une chose et vendre ses produits en est une autre. Si le cultivateur, faute de pouvoir organiser la vente de sa récolte est réduit à la sacrifier, il se décourage du

peu de profits que lui rapporte son labeur et se défile ailleurs.

M. JOSEPH FERLAND.—Comme résultat, son travail n'est pas assez rémunéré et lui-même ou ses enfants se détournent de la terre. Il faudrait donc que la vente se fasse par l'entremise de coopératives dirigées par les cultivateurs eux-mêmes.

Le PELERIN.—Sans parler de la sélection et de la préparation commerciale des produits de la ferme, du classement, de la réclame pour le marché . . .

M. JOSEPH FERLAND.—Cette organisation immédiate ou éloignée de la vente, cette coopération, demandent de la part des cultivateurs une bonne somme de connaissances, un certain degré d'instruction.

Le PELERIN.—En somme, avec plus d'instruction, Baptiste serait maître chez lui, il s'apercevrait que son travail peut obtenir une juste et même abondante rémunération. Heureux sur la terre, il l'aimerait plus encore!

M. JOSEPH FERLAND.—L'instruction serait donc un facteur important pour garder nos gens à la campagne!

Les PELERIN.—En vérité, il est aussi difficile, aujourd'hui, d'exploiter une terre que de diriger une firme.

Compétents.. ? Pas compétents ?

les commissaires d'école

XXI

M. C.-J. MAGNAN.—M. La Palme commet aussi une injustice à l'égard de la masse des commissions rurales qui sont loin d'être aussi mesquines que celle dont il trace le portrait.

Le PELERIN.—La première raison de l'inertie de nos commissions scolaires est d'ordre pécuniaire. C'est une grande difficulté pour elle de trouver les ressources financières d'un budget progressif... Un gros subside du gouvernement résoudrait le problème.¹

Est-ce en réclamant l'aide du gouvernement que je me suis montré si injuste?

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.²—Naturellement le progrès de l'école de rang sera toujours plus lent. Trop de commissions scolaires rurales se laissent encore guider plus par le souci économique que par le souci pédagogique, et le problème capital pour

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 126.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., juin 1930, p. 3.

plusieurs d'entre elles reste plus un problème de soustraction qu'un problème d'addition.

Le PELERIN.—Il me paraît que la vraie injustice c'est de vouloir tirer de nos campagnes plus d'argent qu'elles n'en peuvent donner. "De fait, il y a une situation matérielle financière qui excuse ces lenteurs. Dans nos campagnes, la population restreinte rend onéreux aux contribuables les moindres progrès".¹

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—Trop de commissions scolaires rurales méritent le reproche d'inertie et de lésinerie que M. La Palme leur réserve.

Le PELERIN.—À la campagne, les institutrices devraient, après quelques années d'enseignement et de probation, pouvoir compter sur un salaire de \$600.00 au minimum. Plus serait mieux encore. Les commissions scolaires devraient être tenues de payer \$300.00 au moment de l'engagement... Le gouvernement devrait ensuite combler la mesure à raison de \$50.00 par année sur recommandation de l'inspecteur.

Voilà l'idée du Pèlerin sur le salaire de l'institutrice à la campagne.

M. l'abbé THOMAS TREMBLAY.²—Nos commissaires pourraient certainement beaucoup plus qu'ils ne font pour l'avancement de l'instruction dans le

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R. p. 122.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr. Nov. 1929. p. 148.

rang, si l'on avait toujours le souci de les choisir parmi les gens les plus cultivés et les plus zélés. C'est malheureusement ce qui ne se fait pas dans un trop grand nombre de cas, et les institutrices ont souvent à se plaindre de l'indifférence ou de l'insouciance de certains commissaires qui ne remplissent pas leur charge avec assez de soin. Par suite de cette négligence beaucoup de maisons d'écoles manquent de choses indispensables à l'avancement de l'instruction.

Le PELERIN.—“Les choses indispensables” à l'instruction, particulièrement à l'organisation d'un enseignement intuitif, devraient être fournies gratuitement par le gouvernement. Voilà. Ce qui est *indispensable*, ne doit pas manquer, coûte que coûte.

En deuxième lieu, vous posez la question de la compétence des commissaires. Le choix n'est pas facile, tout simplement parce que les compétences sont très rares. J'en tire précisément la preuve par le fait de l'inefficacité de nos écoles rurales. J'ai proposé la présence du curé dans nos commissions de campagne pour en relever la compétence. Toutes les autres commissions catholiques sont ouvertes à la présence du prêtre, pourquoi en aurait-on peur à la campagne?

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.¹—Je trouve très heureuse la suggestion de l'abbé La Palme: pourquoi, en

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., déc., 1929.

effet, le curé ne ferait-il pas partie, ex officio, de la commission scolaire, à la campagne?

M. J.-A. GOULET.¹—Depuis bientôt vingt-neuf ans, je suis inspecteur d'école et comme tel, il n'a jamais été porté à ma connaissance qu'une seule commission scolaire se soit obstinée à donner le nécessaire aux titulaires de ses écoles, savoir: craie, tableau noir, etc.

Le PELERIN.—C'est terrible, ça, Monsieur, pensez donc: vous n'avez jamais eu connaissance qu'une seule commission se soit obstinée à donner le nécessaire le plus modeste: un morceau de craie!

C'est peut-être le contraire que vous vouliez dire? Remplacer "donner" par "refuser", et vous obtiendrez l'effet que votre prose électorale visait.

M. le chan. I. GERVAIS.²—Si les commissions scolaires refusent de faire davantage, c'est que nos gens ont assez de bon sens pour vivre selon leurs revenus. Dans ces conditions est-il juste de les accuser de lésinerie au sujet de leurs écoles?

Le PELERIN.—C'est tout le problème qui vous échappe! Il ne s'agit pas d'épargner aux cultivateurs une dépense nécessaire ou de les en excuser, il s'agit d'assurer le progrès de nos écoles à la campagne. Nos cultivateurs sont incapables de pourvoir à toutes les

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr., oct. 1929, p. 83.

² Cf. Rev. de l'Ens. pr., sept., 1929.

dépenses de l'école? Donc, c'est au gouvernement de payer la différence.

M. J.-H. LANE.¹—Dans les commissions scolaires il y a des lacunes. Défaut d'esprit pratique, cela est dû au système, aussi le travail est lent.

Le PELERIN.—Cela est dû au système? Améliorez le système en introduisant le prêtre *ex officio* dans la commission. Puis améliorez vos écoles. Plus tard vous aurez, à la campagne, une élite où il sera facile de choisir des commissaires éclairés et bien disposés.

M. J.-E. DESGAGNE.²—Je crois qu'un bon nombre de commissaires d'écoles, pour qui la question "argent" est la seule importante, se reconnaîtraient dans le portrait des commissions scolaires tracé par M. l'abbé La Palme.

M. A.-H. TREMBLAY.³—L'insouciance d'un grand nombre de commissaires d'écoles n'est pas étrangère à cet état de chose.

Une économie qui touche à l'avarice semble pour beaucoup le seul programme rencontrant les vues des électeurs. Une suffisance inexplicable complète une lacune aussi funeste . . .

¹ Cf. *Rev. de l'Ens.*, pr., déc., 1929

² Cf. *Rev. de l'Ens.*, pr., mars 1930, p. 533.

³ Cf. *Rev. de l'Ens.*, pr., avril 1930, p. 613.

M. l'abbé TH. TREMBLAY.¹—Nos commissaires ou syndics *pourraient certainement faire beaucoup plus* qu'ils ne font, si l'on avait toujours le souci de les choisir parmi les plus cultivés et les plus zélés . . .

Le PELERIN.—Allons, M. Magnan, allez-vous accuser ces Messieurs d'être encore plus injustes que moi à l'égard des commissions rurales?

¹ Cf. Rev. de l'Ens., pr., nov., 1929, p. 147.

A l'horizon d'un rond de... gobelet

l'hygiène

XXII

M. l'abbé PELLERIN.¹—Dans le domaine de l'hygiène, il reste beaucoup à entreprendre.

M. C.-J. MAGNAN, (satisfait).—Notons que les latrines sanitaires ont été introduites dans un grand nombre de municipalités rurales . . .

Le PELERIN.—M. Marquis, sur un sujet qui le touche de si proche, devrait nous aligner des statistiques "vraies"! Combien de latrines? Combien de fontaines?

M. C.-J. MAGNAN.— . . . et que les fontaines à robinet ont remplacé dans plusieurs écoles l'antique "chaudière" ² à eau.

Le PELERIN.—Ce qui laisse clairement entendre que l'antique "chaudière" persiste ailleurs . . . un ailleurs plutôt nombreux . . .

¹ Principal de l'Ecole normale de Nicolet: Cf. Rev. Ens. pr. déc. 1929, p. 251.

² En français: seau.

Vous n'avez pas l'air de vous douter que l'hygiène de l'enfant rayonne bien au delà du diamètre d'un rond de latrine ou de gobelet. C'est amusant et même . . . affligeant.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.¹—Les cours de récréation de nos jeunes écoliers campagnards méritent bien un peu les sévères reproches fulminés par l'abbé La Palme. Pourquoi cette exiguité, quand on sait que l'enfance a besoin d'espace pour se débattre?

Le PELERIN.—Ajoutez donc encore, pourquoi ne pas organiser les amusements de nos enfants pour toutes sortes de raison si faciles à deviner, d'ordre hygiénique, moral et esthétique . . . !

Le Docteur VICTOR PAUCHET.—La destinée de l'enfant dépendra de son tempérament et de son caractère. Son tempérament sera révélé par son aspect physique, et celui de ses ascendants, par sa santé, et sa vitalité. Il dépendra de l'état de ses "endocrines" et des "habitudes d'hygiène" que vous saurez lui donner.

Vous devez armer son corps suivant les directives fournies par un examen médical intégral. Rendez-vous compte des déficiences qu'il présente, et, grâce à l'endocrinothérapie, à l'hygiène et à la culture physique, faites-lui un corps robuste.²

¹ Principal de l'école normale de Nicolet. Cf. Rev. de l'Ens. pr. déc. 1929, p. 252.

² Cf. L'Enfant, p. 27 et ss.

M. G.-E. MARQUIS. — L'en-do-cri-no-thé-ra-pie . . . ? Il est farce votre médecin ! Ne pourrait-il pas parler pour se faire entendre . . . de temps en temps. Et puisqu'il écrit sur l'hygiène des enfants, c'est donc qu'il s'adresse aux enfants, alors . . .

M. VICTOR PAUCHET.—Les recherches récentes sur le rôle jadis inconnu des endocrines, ont fait découvrir que ces organes ont justement pour objet de régulariser, de développer et presque de faire de toutes pièces les dons naturels que vous êtes satisfaits de rencontrer chez vos enfants.¹ Un homme vaut par ses endocrines.²

M. GEORGES JOBIN.³—Plusieurs écoles sont pourvues de latrines chimiques . . . 50 % des écoles ont été pourvues de fontaines à robinet. Dans presque toutes les écoles la tasse à boire commune a fait place au gobelet individuel. Ce sont là des améliorations importantes !

Le PELERIN.—Pensez donc ! la tase individuelle et les latrines chimiques, c'est le bout du monde quoi !

C'est dans "votre" traité d'hygiène, le chapitre unique !

M. VICTOR PAUCHET.—Entraînez votre enfant sans cesse à la culture physique, entraînez-le aux

¹ Cf. L'Enfant, p. 82.

² Ib. p. 100.

³ Inspecteur: Rev. Ens. pr., mars 1930, p. 533.

jeux et aux classes en plein air. Ainsi vous ferez un tempérament sain et un caractère énergique. Conditions très favorables au succès, à la santé, au bonheur.

M. ED. MONTPETIT.—Quant à l'hygiène, c'est une chose obscure! On ne la voit pas au soleil, elle n'attire pas l'électeur. C'est une chose que la population ne réclame pas.¹

Le PELERIN.—Mais qu'il faudrait lui donner sans qu'elle la réclame... dans le geste magnanime de lui faire du bien sans qu'elle récompense son bienfaiteur par un vote... Et vous savez bien que le vote viendrait, le bienfait savouré...

Le docteur V. PAUCHET.—La surveillance de l'éducation physique est si négligée dans la plupart des établissements scolaires!

Le PELERIN.—Chez nous c'est toute l'éducation physique qui est à créer.

Le docteur VICTOR PAUCHET.—Le corps et l'esprit ont des exigences équivalentes. Cultivez l'un à l'égal de l'autre et non pas l'un aux dépens de l'autre.

M. ED. MONTPETIT.—Certaines municipalités sont dans une situation criminelle sous le rapport de l'hygiène.

¹ Cf. Le Devoir, 11 Oct. 1927.

Le PELERIN.—Le crime m'émeut davantage quand je constate que c'est l'école, c'est-à-dire les petits enfants, qui en souffre . . .

M. ARTHUR ROCHEFORT.¹—L'hygiène marche de l'avant. La majeure partie des écoles observent ce qui concerne le lavage, le balayage, etc.

Le PELERIN.—C'est admirable! Vous ne réduisez pas un peu trop les possibilités de l'hygiène?

M. ARTHUR ROCHEFORT.—Plusieurs écoles sont dotées de latrines sanitaires . . . En plus 75 % des écoles ont des fontaines hygiéniques . . . pour l'eau (sic).

Encore une fois, il reste beaucoup à faire, je crois que nous marchons lentement, il est peut-être vrai (!), mais certainement d'une façon assurée vers le perfectionnement final.

Le PELERIN.—Sans doute, sans doute! Le lièvre, la tortue arrivent . . . Courage! courage! Admirez le tâtonnement de ces formules, leur hésitation, leur chevrottement. On dirait de petits enfants qui, tout en parlant, essayent de découvrir dans les yeux de papa . . . Delà, ce qu'ils doivent dire ou cacher.

M. VICTOR PAUCHET.—L'éducation physique doit être effective et non théorique. L'hygiène doit être pratiquement appliquée.

¹ Inspecteur: Rev. Ens. pr., avr. 1930, p. 612.

M. le SURINTENDANT.—Dites donc, Monsieur Poulin, l'école de rang est-elle dans la stagnation?

M. FELIX POULIN.¹—Il est incontestable qu'il reste beaucoup à faire!

M. le SURINTENDANT.—(sec et sévère, la main faisant cornet à l'oreille) Vous dites Monsieur?

M. F. POULIN.—Depuis que je suis inspecteur d'écoles j'ai constaté que l'école de rang a fait des progrès. Sous le rapport de l'hygiène, par exemple, il s'est fait *beaucoup de progrès*.

Le PELERIN.—Quelques détails nous édifieraient.

M. F. POULIN.—Dans toutes les écoles le gobelet individuel a remplacé la tasse commune.

Le PELERIN.—C'est magnifique et j'applaudis de tout cœur. Mais, au delà de la conférence de votre gobelet, ne soupçonnez-vous pas que votre curiosité ferait encore des découvertes intéressantes?

Le docteur V. PAUCHET.—Oui, vraiment, vous pourriez allonger un peu ce rayon trop court. Vous vous apercevrez que sans mépriser ces détails, il se pose à l'école pour la délivrance physique et moral des enfants des problèmes hygiéniques extrêmement importants.

Les INSPECTEURS.—(les yeux accent-circonflexés). Nous comptons quelques latrines hygiéniques de plus que l'année dernière.

¹ Inspecteur: Rev. Ens. pr., fév. 1930, p. 389.

Le PELERIN.—Dans vos cinq mille écoles, ça fait combien de latrines hygiéniques?

Le docteur V. PAUCHET.—(bienveillant). Messieurs, je suis édifié par la procession de vos gobelets et par la modeste rangée de vos latrines. L'hygiène a bien d'autres secrets. Si votre élève ne fait pas attention à vos leçons, c'est qu'il entend mal, voit mal, respire mal, manque de thyroïde, ou . . . parce que vous l'embêtez. ¹

M. F. POULIN.—(à M. le Surintendant). Sous la direction éclairée du Département dont vous êtes le chef distingué, travaillons pour rendre l'école plus efficace. La plupart de nos grands hommes n'ont-ils pas fait leur premier stage à l'école rurale?

M. J.-E. DESGAGNE.²—Il est certain . . . qu'il y a encore des améliorations à faire sous le rapport de l'hygiène (cabinets d'aisances sanitaire (!) fontaines à roboinet etc.) . . .

M. VICTOR PAUCHET.—La paresse des élèves vient d'une déficience des endocrines, d'un vice de l'oeil, de l'ouïe, des dents . . . ou d'une méthode défectueuse d'enseignement, parfois des deux. ³

¹ Cf. "L'Enfant" p. 135.

² Inspecteur: Rev. Ens. pr. mars 1930, p. 533.

³ Cf. "L'Enfant", p. 48.

Le PELERIN.—Une enquête poursuivie dans le Montréal scolaire par nos médecins hygiénistes n'a-t-elle pas causé la forte surprise?

La simple vérité qu'il faut admettre c'est que du point de vue de l'hygiène, tout est à faire en nos écoles de la campagne. A quand le début?

TRYPTIQUE

Hitch your waggon to a star

PREMIER PLAN :

l'idéal

XXIII

M. C.-J. MAGNAN.—Le programme de l'école dont Monsieur La Palme nous trace l'idéal est de réalisation impossible.¹

Monsieur La Palme n'a-t-il pas trop l'unique souci du culte de l'idéal.² Ce n'est pas moi (?) qui lui reprocherai de proposer à nos écoles un idéal noble et élevé, mais encore faut-il garder la mesure.³

Dans son "P. à l'Ec. de R.", Monsieur l'abbé La Palme propose à l'école élémentaire un idéal trop élevé, irréalisable.⁴ En France on en revient de cette utopie.

M. le chanoine I. GERVAIS.—C'est un idéal magnifique! . . . Je ne reproche pas à Monsieur La Palme de nous avoir exposé son idéal . . . Seulement il ne devrait pas s'en servir . . . (!)⁵

Le PELERIN.—Voire!

¹ Cf. Rev. Ens. pr., sept. 1929, p. 2.

² Cf. Ib. p. 8.

³ Cf. Ib. p. 9.

⁴ Cf. Ib. p. 13.

⁵ Cf. Rev. Ens. pr., sept., 1929, p. 17.

M. l'abbé N. DEGAGNE.—L'abbé La Palme voudrait chez la maîtresse une culture classique et demande combien ont lu Garneau! Il nage dans l'utopie! ¹

M. le chan. H.-A. SIMARD.—Si nous pouvions réaliser l'idéal que Monsieur l'abbé a entrevu... hélas! la perfection n'est pas de ce monde. ²

M. l'abbé HENRI VALLEE.—Demander à la petite école de rang de former cette élite... C'est très beau, très désirable, mais c'est impossible. ³

M. C.-J. MILLER.—L'auteur d'"Un P. à l'Ec. de R'", ardent, patriote, veut l'école de rang telle qu'elle devrait exister en théorie... Parmi les excellents moyens qu'il suggère pour atteindre cet idéal, plusieurs me semblent d'une application trop difficile, pour ne pas dire plus. ⁴

Le PELERIN.—Vous oubliez de les signaler!

M. L.-N. AUMAIS.—Notre pieux pèlerin, qui est poète, a voulu sans doute tracer le tableau de l'école idéale!

Le PELERIN.—Au seul nom de l'idéal, ces messieurs agitent leurs chapeaux, hélas! non pour le saluer mais pour l'étouffer: "C'est bien beau, disent-ils, mais c'est de l'idéal: irréalisable, impossible, la perfection n'est pas de ce monde! Vous confondez le "primaire, le secondaire, l'universitaire!"

¹ Ib. p. 20. Principal de l'école normale de Chicoutimi.

² Ib. oct., 1929, p. 80.

³ Ib.

⁴ Cf. Rev. de l'Ens. pr. nov. 1929, p. 151.

A les entendre, on dirait qu'il s'agit de la distinction des genres. Il s'agit de distinguer les méthodes, de les doser, de les adapter.

Pour atteindre le but, il faut en avoir l'intention, puis en connaître les moyens. C'est le vrai débat. Instruiresons nos maîtresses de cette tâche difficile, de longue haleine, délicate, mais nullement impossible. Une certaine formation classique est une grande entreprise à la portée du grand nombre, et non pas la part privilégiée du plus petit nombre possible d'élus.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Monsieur l'abbé La Palme a tracé un tableau idéal de l'école. Très bien. Mais la perfection est difficile à atteindre.

Le PELERIN.—Ce pauvre idéal, c'est le pelé, le galeux: tout le monde s'en moque! Personne n'en veut! Cette rancoeur pose la question de l'idéal en général et de son rayonnement jusque dans l'école primaire.

M. l'abbé J.-A. PELLERIN.—Monsieur l'abbé La Palme a le tort, à mon avis, de se montrer trop exigeant. Péché d'idéaliste, si l'on veut; en une matière aussi importante, manquer d'esprit positif équivaut à une méprise.

Le PELERIN.—Le moment venu de solliciter une faveur, de briguer une position, on se pare d'idéal comme d'un argument irrésistible. C'est l'hommage involontaire. C'est la revanche de l'idéal.

M. PAUL-EUGENE DUPLAIN.—"Il n'y a plus de flamme dans les yeux de notre génération."

Mais savez-vous pourquoi il n'y a plus de flamme dans les yeux de notre génération? C'est qu'il n'y a plus l'idéal pour les illuminer.

Le PELERIN.—Sans lui, il n'y a pas de but élevé, il n'y a pas le grand ressort de la vie: l'enthousiasme! Aussi le meilleur de l'homme reste enfoui. Pas de héros, grand ou petit, sur la scène ou dans l'ombre, sans le stimulant de l'idéal.

Sans idéal, le jour de la vie reste bas, on ne voit plus qu'à ras le sol. Le firmament sans étoiles, reste voilé, ennuagé, le regard s'y ennuie.

M. FRANCOIS HEBRARD.—Apprenez à réfléchir et à penser, apprenez à avoir un idéal: "Si tu veux tracer ton sillon droit, oriente ta charrue sur une étoile; apprends à mettre de l'idéal dans ta profession, à faire de ta vie un service." ¹

Le PELERIN.—C'est l'idéal qui, de la profession, du métier, fait une vocation. Sans lui les plus nobles, les plus saintes occupations sont ravalées au rôle de gagne-pain.

M. l'abbé GEO.-MARIE BILODEAU.—L'idéalisme, voilà bien le sceau de notre nationalité. ²

Mgr. L.-A. PAQUET.—Oui, sachons-le bien, nous ne sommes pas seulement une race civilisée, nous

¹ Cf. "Soigne ton corps, forme ta volonté".

² Cf. La voix nat. mai 1930, p. 5.

sommes des pionniers de la civilisation; nous ne sommes pas seulement un peuple religieux, nous sommes des messagers de l'idée religieuse; nous ne sommes pas seulement des fils soumis de l'Eglise, nous sommes, nous devons être du nombre de ses défenseurs et de ses apôtres.

Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées, elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée.¹

Le PELERIN.—Soulevé par un grand idéal, ou entre dans la vie pour faire le bien, quelque chose qui soit utile aux autres, pour se mettre au service d'une cause.

Le maréchal FOCH.—Ce sont des bâtisseurs qu'il nous faut.

M. PAUL.-EUG. DUPLAIN.—A vingt ans, jeunes gens, vous devez prendre votre mesure. Dieu vous envoie des rêves et vous adresse des appels. Si vous chassiez ces rêves héroïques, si vous désertiez votre vocation, vous seriez des misérables.

Le Rév. Père PAUL DONCOEUR.—C'est bien ainsi qu'il faut appeler ceux qui sont plus petits que les événements et trahissent l'attente de Dieu.

M. PAUL.-EUG. DUPLAIN.—Or, nous aurons à nous mesurer bientôt et peut-être plus tôt qu'on le

¹ Cf. Discours et allocutions, p. 187.

pense généralement, avec de grands évènements.

Le PELERIN.—Précisément, Monsieur, j'entends le bolchéviste qui frappe à la porte!

Le maréchal FOCH.—L'héroïsme ne s'improvise pas. Il se prépare.

M. JEAN BRUCHESI.—Les idéalistes sont les vrais hommes pratiques en ce sens qu'ils rendent l'action plus féconde en semant l'idée.¹

M. HENRI DAVIGNON.—Rien ne se fait de grand, qu'en vertu d'un idéal dépassant les contingences humaines.²

M. l'abbé LEON MERKLEN.—Toute oeuvre féconde sera, en effet, toujours à la fois le fruit de l'idéal et de la réalité: *Connubium rei et intellectus*.³

M. LEON DAUDET.—L'idéalisme utopie tient à la générosité d'un vain sentimentalisme dont les imaginations défient à plaisir les dures lois du monde.

Le vrai idéalisme est une noblesse de l'esprit qui tient à l'étendue de l'horizon qu'il embrasse et à la clarté des regards qu'il y porte. L'homme vulgaire n'embrasse que le cercle de ses intérêts personnels.

Le résultat d'une belle culture intellectuelle et morale, c'est de rendre habituellement présents à notre pensée les intérêts généraux de la cité, de la société, de la civilisation humaine, mais en nous en donnant des

¹ Cf. La Presse, 22 oct. 1930.

² Cf. Le Correspondant, 25 juillet 1927, p. 217.

³ Cf. La Croix, 14 janv. 1931.

idées aussi réelles, aussi positives que celles que l'homme vulgaire se fait de son bien matériel et privé.

La solidité de la pensée, la santé du jugement sont nécessaires à la bonne orientation du cœur et à ses larges essors. Sans elles le génie même ne porte pas fruit.¹

M. WALDO EMERSON.—“Hich your waggon to a star.”²

Le PELERIN.—Si vous laissez s'éteindre votre idéal, vous resterez un vulgaire bonhomme dont toute la vie se passera à se tromper soi-même et à tromper les autres. Plus d'enrichissement de la valeur personnelle, mais le racornissement prématuré du cœur.

Aussi bien, il nous faut absolument quelque chose qui fonctionne à la manière d'un idéal. Faute de mieux, on se borne à la conquête d'un emploi lucratif, d'une profession honorable par ses honoraires, on vise un rôle politique. Si le revenu et peut-être la richesse comble une ambitieuse espérance, quelle exultation! A moi les folles ivresses! Parce que dans cette abjection, une passion s'est bien vite rallumée: noyau de cet idéal rabaissé.

N'est-ce pas l'explication de tant de ratés de chez-nous; n'est-ce pas l'explication de notre paresse nationale et de notre nationale apathie?

¹ Cf. “Défense des humanités”, p. 276.

² “Accrochez votre char à une étoile.”

Chacun s'improvise "n'importe qui" pour faire "n'importe quoi" et le fait "n'importe comment".

Aussi, avons-nous beaucoup trop d'improvisés pour le petit peuple que nous sommes!

M. ESDRAS MINVILLE.—Combien d'entre nous, doués d'aptitudes aussi fortes que variées, n'ont jamais dépassé le niveau de la médiocrité parce qu'ils n'ont pas voulu travailler? Lire, se cultiver, se préparer à jouer un rôle dans la société? Foutaise! Sauf de très rares et partant très louables exceptions, nous avons peur des livres, peur de l'effort, peur de la fatigue.

Le PELERIN.—On se voue à l'à peu près et on s'improvise l'homme de la situation. Une seule condition légitime l'improvisation: c'est le succès . . .

Tout le monde sait ce que Lacordaire disait de ses propres improvisations. Elles avaient un long passé de préparation éloignée. Elles avaient dans la méditation une préparation immédiate. L'illustre moine avait la grâce facile d'oublier son génie. C'est un atout qui n'est pas à la disposition du premier venu.

Chez nous les sermons sont improvisés, les plaidoyers sont improvisés, on s'improvise critique, publiciste, professeur et tout ce que vous voudrez. Nous n'avons pas des demi douzaines de siècles de préparation derrière nous. C'est donc beaucoup trop d'im-

provisation pour notre jeune âge. Quelle hardiesse, grand Dieu!

Et quelle folle audace de le dire!

M. René BENJAMIN.—Notre époque a le goût du luxe et de la réussite rapide et facile.

Le public harassé par une vie trépidante, frappé par des publicités de plus en plus brutales, las, inerte, se laisse pousser aux lieux qui ruissellent de lumière et de bruit par l'obsession des annonces et par l'appât de la facilité.

Le PELERIN.—Il faut réagir et pleinement. Remontons jusqu'à Dieu. Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait!

L'idéal, c'est Dieu. L'enthousiasme, c'est l'Esprit-Saint. Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est cet idéal et cet enthousiasme rendus visibles. Son âme rend un son divin, son cœur est embrasé du feu de l'enthousiasme divin. Il nous revient d'écouter cette parole et de nous échauffer à cet embrasement.

Nous avons le droit, chacun de nous, de choisir notre formule, et de l'ajuster à notre condition.

La famille, toute la vie doivent nous donner ces leçons. Mais l'école est le moment technique de nous y adonner.

M. ESDRAS MINVILLE.—L'anglicisme et l'ar-rivisme ne fleurissent à foison dans nos milieux que parce que la fierté nationale a disparu complètement.¹

Le PELERIN.—D'abord et surtout il faut marquer l'intelligence de nos enfants du sceau inviolable de la vérité. Ils doivent lui vouer un culte infrangible dans l'horreur des moindres trahisons. Sincérité, loyauté, fidélité.

Le coeur sera façonné dans le rayonnement d'une vérité délicate. Il sera sobre, éloigné des excès qui s'expriment dans le bruit, le mensonge des paroles sans frein, le tourment des actions passionnées. Orienté vers le dévouement, il sera aingénu, sans les complications de l'égoïsme, tendu pour l'action généreuse, et toujours sous la pression de l'enthousiasme d'une belle action à poser, d'un bien à procurer, d'un secours à donner.

Le Père PAUL DONCOEUR.—Seul un travail incessant, infini, jamais satisfait de l'à peu près, assure à la spontanéité sa justesse, son charme et sa puissance.²

Le PELERIN.—Il faut dresser nos enfants dans une attitude courageuse de travail, d'observation et surtout de conscience, c'est-à-dire l'horreur du travail fait à demi, l'amour scrupuleux du métier.

¹ Cf. *Instruction ou Education*, p. 58.

² Cf. *"Les Etudes"*, 5 fév., 1931, p. 341.

Le docteur V. PAUCHET.—Le scoutisme est, pour les garçons et les filles, une merveilleuse institution d'éducation physique et morale.

Le PELERIN.—Le scoutisme n'a pas la prétention d'éditer un nouvel idéal. Mais il est, je crois, un moyen très original et efficace de mettre l'idéal chrétien et social en pratique. En donner l'intelligence aux enfants avec le recours minimum aux données abstraites, les initier à une vie morale haute et généreuse, développer chez eux un grand sens social, les habituer de plein pied à vivre leur vie sociale: ce n'est pas un petit résultat, mais c'est celui que le scoutisme fait tout de suite toucher à ses adeptes en les montant vite au niveau de cet idéal, en le leur faisant "jouer" avec enthousiasme.

Le programme de la vie scoutiste assigne son rôle à chacun. Le but est là, au bout du doigt. Pour Dieu, pour la patrie, pour le prochain. La gloire sera le prix de la générosité toujours prête. Une auréole rayonne à la vue de chacun, elle sera la récompense du courage désintéressé, de la persévérance fidèle, de la bonté, de la générosité. L'oubli de soi pour le bonheur de tous. La bonne action quotidienne apparaît comme le trophée promis chaque jour à la fidélité, à la fierté, au courage entreprenant, à l'initiative audacieuse et réfléchie. Les petites âmes sont logique-

ment, quoique imperceptiblement, montées en une atmosphère de très pure moralité.

Comme on le voit, les méthodes scoutistes peuvent être d'un très grand secours. Elles semblent avoir le "génie" de diriger l'enthousiasme naturel aux enfants et de les porter à son plus haut degré d'embrasement. Je ne vois pas pourquoi on n'emploierait pas, à l'école rurale elle-même, les méthodes scoutistes, à défaut de pouvoir y établir le scoutisme lui-même.

M. ESDRAS MINVILLE.—Qui donnera à la génération qui poursuit actuellement ses études ce qui fait peut-être toute la différence entre nous et nos rivaux: 1° l'amour du travail, notamment du travail intellectuel; 2° le goût de l'économie; 3° le sens de la discipline et de l'ordre; 4° la persévérance; 5° le culte du devoir et le sens des responsabilités?

M. PAUL-EUGENE DUPLAIN.—Les yeux sont les miroirs de l'âme, dit-on. Si nos yeux n'ont plus la flamme de l'idéal, c'est parce qu'il n'y a plus d'énergie dans nos âmes.

Le maréchal FOCH.—On ne travaille pas, on ne s'entretient pas. On n'ose pas prendre de responsabilités...

Le PELERIN.—Chez nous, c'est tout le contraire, on se couvre avec ostentation, avec orgueil et empressement du manteau de toutes les responsabilités. Seu-

lement . . . c'est pour en tirer un profit personnel, et non pour satisfaire à une noble vocation.

Le maréchal FOCH.—Il faudrait se préparer à occuper des emplois.

Le PELERIN.—Chez nous, l'appel crée la compétence, c'est bien plus commode!

Le maréchal FOCH.—On ne fait rien. Les gens sont dans la routine, ils restent dans l'ornière.

Le PELERIN.—Faut pas s'en faire!

Le maréchal FOCH.—Ils s'en rendent compte.

Le PELERIN.—Hum! Pas souvent.

Le maréchal FOCH.—Mais il faudrait un effort pour en sortir; la paresse d'esprit les en empêche . . . C'est là le malheur . . . Il faut travailler!

Le PELERIN.—Nous avons des individualités qui sauvent notre honneur. En réalité, elles ne suffisent pas à masquer l'indigence générale, notre insuffisance intellectuelle, notre impréparation technique . . . un certain abaissement des caractères.

M. HENRI DAVIGNON.—Autresfois, l'homme tenait sa force de l'assistance de son clan . . .¹

Le PELERIN.—Chez nous, Monsieur, c'est encore comme autrefois . . . L'idéal est grégaire.

M. H. DAVIGNON.—Aujourd'hui il la tient de la ténacité de ses efforts, des ressources de son esprit, des attentions de son destin . . .

¹ Cf. Le Correspondant, 25 juillet 1927.

Le PELERIN.—. . . ou des prévenances de la faveur . . .

Les deux règles fonctionnent toujours et partout. Celle qui prédomine peut servir de critère pour juger de la richesse ou de la pauvreté de culture dans un milieu donné.

Je le répète, nous avone des coryphées dans toutes les professions et peut-être dans tous les métiers. Ce sont toutefois des exceptions. Particulièrement bien doués, la clarté de leur génie, la vigueur de leur vouloir, les exigences de leur nature artiste les a rendus difficiles et les a soutenus presque au plein succès. Ces êtres exceptionnels sont rarissimes. Les autres ont trop hâte d'arriver!

M. ESDRAS MINVILLE.—Et qu'est-ce que l'ar-rivisme? . . . C'est l'ambition démesurée, plus que cela, la frénésie du succès qui vous met des tas de gros sous dans les poches. Les autres succès, littéraires, artistiques, scientifiques, n'importent pas. Hanté par l'idée de gagner . . . on néglige le reste, y compris ses devoirs et ses responsabilités . . .

Le PELERIN.—Et qu'est-ce qu'un parvenu? C'est dans tous les états celui qui, en courant au succès, au rang, à la fortune, ne s'est pas inquiété suffisamment de se parer en route de noblesse et de savoir-vivre. A celui-là il manquera toujours, dans l'usage de ses con-

quêtes intellectuelles ou financières, le goût, la manière, le savoir-faire, les générosités du prosélytisme!

M. ESDRAS MINVILLE.—Et nous en arrivons à l'une de nos faiblesses les plus périlleuses: le débraillé des consciences.

Le PELERIN.—La règle, c'est l'improvisation: En haut, les sujets ont de la culture générale. Ils bâclent une mise au point qui permette de sauver la face, ils ont le talent naturel de tout faire à peu près. Ils refusent par une préparation technique serrée de se spécialiser, d'approcher tous les jours plus de la perfection. Ils s'improvisent hardiment l'homme de la position. Ils n'auront jamais l'ambition d'en devenir l'artiste.

En bas, c'est pareil. Ignorant de sa langue propre, mais d'une intelligence native plutôt alerte, l'homme du peuple tente tous les métiers sans en apprendre aucun. Flatté des demi-succès qu'il obtient, il se vante d'avoir douze cordes à son arc. La flèche n'atteint jamais le but. Un public à l'avenant se contente des à peu près qu'il peut lui servir. Satisfait de vivre sans trop travailler, il reste apathique pour toujours.

M. ESDRAS MINVILLE.—Le sens du devoir, de toute la gamme du devoir, semble obscurci, voilé, faussé. Est-ce à la foule de donner des directives? Est-ce à la jeunesse de prendre les devants et d'indiquer la voie?

Le PELERIN.—La jeunesse a toutes les passions... et du coeur. Elle est emportée. Elle veut agir, faire quelque chose de grand. Elle demande à être chevauchée! Elle appartient à qui sait s'en emparer.

M. l'EVEQUE DE MEAUX.¹—Quelle ardeur! quelle impatience! quelle impétuosité de désir! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne permet rien de rassis ni de modéré. N'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par dessus les autres, elle est agitée de toutes les passions avec violence.

M. l'abbé RAOUL MARTIN.—Elle peut s'élever aux plus généreux dévouements comme elle peut déchoir dans les plus honteux plaisirs; elle est accessible aux plus grandes pensées, mais elle se laisse facilement éblouir par toutes les frivolités de l'esprit.

M. ESDRAS MINVILLE.—Oh! la doctrine assez lumineuse pour chasser les nuées qui obscurcissent nos intelligences, assez forte pour relever nos volontés éparses et fléchissantes, pour rallier toutes les énergies, assez haute pour combler tous les sentiments, qui donc en formulera les principes, qui donc en imprènera nos esprits?²

¹ Bossuet.

² Cf. "Instruction ou éducation?", p. 50.

Le PELERIN.—Appel pathétique qui fait écho à l'attente douloureuse des âmes et des cœurs canadiens-français de l'heure présente!

M. ESDRAS MINVILLE.—Approchez-vous de ce peuple qui ne demande qu'à être éclairé, apprenez-lui l'histoire qu'il a vécue et la nécessité de la continuer; révélez-lui l'âme qu'il porte . . .

Le PELERIN.—Chacun va à l'histoire de son peuple comme à l'école qui lui est le mieux adaptée par la nature et l'expérience; où la vérité se fait mouvement et vie, où la beauté et la vertu varient leurs incarnations pour ravir l'enfant et l'entraîner.¹

M. ESDRAS MINVILLE.—Nous aurons une littérature, un art, une architecture, une économie nationale, et nous aurons une vie nationale quand, dans le cerveau de la race, germera une pensée nationale capable de vivifier le corps tout entier.

Or nous aurons une vie nationale quand nous aurons introduit dans l'enseignement à *tous ses degrés* le point de vue national et que nous aurons ainsi soumis toutes nos forces: forces de résistance et forces d'action, à la discipline de l'éducation nationale.

Pour éduquer il faut un but et il faut des convictions.

¹ Cf. U. P. à l'Ec. de R. p. 78.

Le PELERIN.—C'est-à-dire, n'est-ce pas, qu'il faut un idéal, et un enthousiasme qui nous mette à son service!

M. ESDRAS MINVILLE.—Sans but national comment aurons-nous des convictions nationales?

Le PELERIN.—Sans idéal, le bon, nous consumerons nos enthousiasmes aux pieds des idoles.

M. ESDRAS MINVILLE.—Et tant que nous n'aurons pas vivifié notre enseignement en y introduisant implicitement et explicitement le point de vue national nous ne pourrons pas donner des chefs à notre petite collectivité.

Le PELERIN.—Une nation a les chefs qu'elle mérite. Nous voulons dire que si la nation a une suffisante conscience de sa vie collective, de son importance, de ses besoins, de ses droits, si elle s'irrite courageusement, noblement des difficultés qu'elle rencontre: cette fermentation prépare, suscite les hommes, les chefs qu'il lui faut pour lutter ses combats, vaincre et passer outre.¹

M. ESDRAS MINVILLE.—La grande réforme... c'est la "nationalisation" de notre enseignement primaire, secondaire, universitaire; en d'autres termes, c'est l'introduction dans notre enseignement à tous ses degrés d'une âme qui le vivifiera: le point de vue national.²

¹ Cf. U. P. à l'Ec. de R., p. 186.

² Cf. "Instruction ou éducation", p. 48.

M. le chan. LOUIS MOUSSEAU.—L'abbé La Palme a sur l'histoire et les raisons de la mieux étudier des considérations supérieures fort intéressantes, et j'abonde en son sens . . . on ne saurait mieux dire.

Le PELERIN.—La maîtresse est ici l'intermédiaire nécessaire. Elle n'enseigne pas l'histoire à ses jeunes élèves. Elle la leur raconte. Elle "l'illustre" d'images. Elle en fait jouer les épisodes les plus suggestifs. Ayant pénétré les "intentions" de nos pères, elle fait toucher du doigt leurs épreuves, leur intelligence, leur persévérance, leur courage. Elle "élève" ses petits auditeurs à l'admiration, à la fierté du descendant, de l'héritier, elle marque le devoir de la fidélité, la gloire de continuer les mêmes gestes. Au sommet de ces événements, elle fait apparaître Dieu, les grandes actions accomplies sous son inspiration, et ce qui en est résulté de vie pleine et riche et fructueuse, et la gloire que nous en recueillons.¹

M. MAURICE BARRES.—Le nationalisme est une méthode pour soigner les intérêts matériels dans ce pays. Tout juger par rapport à la grandeur de l'Etat. Mais c'est aussi un traité que nous proposons aux vies individuelles avec la poésie ou, si vous préférez, avec la moralité. C'est un moyen d'anoblissement. C'est le plus puissant moyen d'aider au

¹ Cf. Rev. de l'Ens., pr., juin, 1930, p. 775.

développement de l'âme. C'est faire participer chacun de nous aux grandes choses de nos pères.

Sans cette conception, la vie s'isole du mouvement poétique, philosophique et moral. Chacun s'abandonne à son intérêt immédiat. Le désintéressement n'a plus de sens.

Interpréter chaque situation, individu, acte, crise, par une observation de la nation entière.¹

M. RENE SCHWOB.—Une oeuvre n'est belle qu'en tant qu'elle est la fleur nourrie des instincts de la communauté.

Le Père PAUL DUDON, s.j.—Vous dites bien, René Schwoeb, car vous voulez nous rappeler qu'il n'y a pas de réussite individualiste et que le chef-d'oeuvre naît de l'effort de tout l'organisme social tendu vers la beauté. Lorsque la communauté, gonflée de ses sèves spirituelles, a commencé de fleurir, bientôt elle ne formera plus qu'un bouquet. L'erreur serait de croire que les boutons éclosent au hasard de la tige et sur les racines aussi bien qu'aux pointes des branches. Le communisme aura beau dire, seuls les prédestinés portent les signes du commandement ou du génie. Mais c'est la communauté qui les prépare et les nourrit.

Cf. la Rev., univ., fév., 1931 p. 391.

Lorsque la communauté catholique sera gonflée de foi en même temps que d'amour pour la beauté, vous verrez ce printemps s'ouvrir. Ceux-là la préparent, en hâtent l'histoire qui travaillent à redresser le goût public et à l'élever.¹

M. MAURICE BARRES.—Pour soigner un jeune être, pour en dégager les vertus d'un homme, on ne se préoccupe pas assez de retrouver sa conscience nationale, et d'accorder son âme avec ses ancêtres qui la firent et sans lesquels il ne peut entreprendre que des effets contrariés, voués à la stérilité...²

Le maréchal FOCH.—Il n'y a pas de livre plus fécond en méditations que celui de l'histoire...³

M. HENRI BOURASSA.—Il me semble que le Canada est le pays du monde où le sens national est le plus faible, où il occupe le moins de place dans l'esprit de tout le monde.⁴

Le PELERIN.—Ce pays est à nous. Nos pères l'ont fondé. Nous y sommes nés. Nous n'avons pas d'autre patrie. Nous tenons ici un rôle nécessaire. Il faut maintenir l'héritage...

M. ATHANASE DAVID.—Nos enfants, ceux de toutes les provinces, devraient apprendre mieux les

¹ Cf. Les Etudes 5 sept., 1929.

² Cf. Rev. hebdomadaire, 3 mai 1930 p. 27.

³ Cf. Rev. de l'Enseignement, p. 169.

⁴ Cf. Le Devoir 3 fév., 1927.

premières pages de notre histoire, afin d'y puiser l'inspiration pour réaliser nos destinées futures.¹

Le PELERIN.—Ou bien cet enseignement existe déjà sans donner de résultats . . . ou bien faudrait-il l'instituer. A quand la mise au point?

Le général MANGIN.—Vous direz à vos enfants cette histoire qui leur donne le goût de la grandeur.²

M. VICTOR PAUCHET.—Pour que l'étude de l'histoire soit pratique, il faut surtout faire la philosophie de l'histoire.³

Le PELERIN.—Il ne faut pas en bannir la préoccupation philosophique et surtout morale. Elle est une étude de l'homme d'où découlent des conclusions. L'histoire doit servir à former le jugement des générations nouvelles. Ainsi la concevaient l'auteur de l'"Essai sur les mœurs", et celui du "Discours sur l'histoire universelle." Ainsi du moins doivent en juger ceux qui croient encore à la liberté morale.

M. VICTOR PAUCHET.—Pour enseigner l'histoire, prenons la méthode de Foch, et demandons-nous: "De quoi s'agit-il?"

Nous visons deux buts. Premièrement, connaître l'histoire de nos ancêtres, comme on connaît l'histoire

1 Cf. Le Canada 30 jan., 1930.

2 Cf. Rev. Univ., 1er fév., 1930.

3 Cf. L'Enfant, p. 187.

de sa famille, pour la respecter et l'aimer . . . Deuxièmement, tirer de l'histoire des renseignements pratiques pour le présent et même des vues d'avenir . . .

De quoi s'agit-il dans l'étude de l'histoire des autres nations? Il s'agit de connaître leurs traditions, leurs mœurs, leur esprit et leur caractère, c'est-à-dire tout ce qui peut nous servir dans nos relations avec elles.¹

Le PELERIN.—Selon la norme ordinaire, les plus grandes choses ont d'humbles commencements. Ces commencements, pour le plus grand nombre, se posent à la petite école. Chacun cherche son idéal, travaille pour le composer. C'est une instruction, une éducation dont tout le monde a besoin. Pour y aider, dans les meilleures conditions de succès possibles, préparons à nos enfants des maîtresses compétentes. Ces maîtresses compétentes ont droit à un milieu scolaire au plus que parfait. La tâche à accomplir vaut la peine de toutes ces précautions.

¹ Cf. *l'Enfant*, p. 183.

TRYPTIQUE

Je suis venu pour mettre le feu

**DEUXIEME PLAN :
l'enthousiasme**

XXIV

M. l'abbé LEON MERKLEN.—Rien de grand ne se fait ici-bas sans une mystique. Ce ne seront jamais les faits qui mèneront le monde, mais les idées; non les idées abstraites, rationnelles, métaphysiques, froides et décolorées, mais les idées concrètes, vécues, prenantes, que l'on aime en commun et que l'on sert avec enthousiasme.¹

Le PELERIN.—L'idée concrète, c'est l'idée incarnée, l'idée faite homme. Elle agit cette idée-là, elle illumine deux yeux, elle chauffe un cœur, elle inspire deux lèvres. *Omnia traham ad me*: j'attirerai tout à moi. Elle est très accessible même aux enfants. Celui qui s'est donné à l'idée, exerce un sacerdoce. Malheur à lui s'il vient à l'oublier par égoïsme!

L'orgueil éteint l'enthousiasme des plus belles vocations. L'âme orgueilleuse se sépare de l'humanité. Les hommes lui sont à nausée. C'est bien ainsi que

¹ Cf. La Croix de janv., 1931, *passim*.

trop de vestales, fatiguées de leur sacerdoce, se retirent au laboratoire de la spéculation, pour y distiller, dans la cornue de leur hautain intellect, une froide vérité qu'elles réduisent en formules théoriques, soigneusement étiquetées.

M. ESDRAS MINVILLE.—L'élite refuse ses responsabilités. On n'a le temps que de s'amuser. Ça été assez dure de gagner les premiers rangs, l'on veut jouir d'être le chef, l'homme parvenu, riche. Centre à rayon court et à force centripète: A moi les plaisirs ! . . . Regardez-le passer: il plastronne, la tête haut levée, superbe dans ses riches pelisses, ou négligemment jeté dans le coin de sa Packard ! . . . et inutile, hélas ! c'est le moindre mal. Souvent nuisible au sien comme à soi-même.

Le PELERIN.—Combien, hélas, parmi les plus intelligents, les plus capables de fournir à la société les apôtres dont elle a besoin, sont partis en chevaliers dont il ne reste plus, lorsqu'ils sont arrivés, que des intrigants, des fatigués, des égoïstes qui, écoeurés des efforts qu'ils ont dû faire, ont laissé s'éteindre en route le feu sacré de leur première ferveur ! Au lieu de rapporter à leurs frères déshérités le Saint-Graal, ils s'en servent comme d'un talisman pour faire fortune.

Du rêve généreux d'autrefois, il ne reste que des formules pompeuses dont ils font feu d'artifice à l'occasion. A défaut de tour qui signale leur prestige,

ils s'enveloppent d'un petit air ivoire: le masque de la distinction. N'ayant pas le cœur au niveau de leurs fonctions, ils se contentent avec une orgueilleuse paresse de tendre et raidir le col pour abaisser d'un peu plus haut leur noble paupière! Cette mimique cache mal l'unique ambition de conquérir la toison d'or ou la satisfaction égoïste de s'en être enrichis. N'est-il pas étonnant de voir échouer à l'oeuvre tant de beaux esprits qui se sont ardemment et fort bellement débattus pour conquérir avec la science la maîtrise intellectuelle, puis une fois passés maîtres, se sont trouvés n'être que des snobs, des cuistres, jouant "les dieux". Il ne faut pas perdre de vue qu'ils ne montaient que pour mieux servir.¹

M. l'abbé LEON MERKLEN.—Si Jésus est venu apporter le feu sur la terre (la mystique de la grâce sanctifiante) et n'a qu'un désir: voir se propager l'incendie d'un bout du monde à l'autre (la mystique de la Communion des Saints), par personne ces vérités ne méritent d'être plus méditées que par les parents et les maîtres chargées de l'éducation spirituelle des âmes d'enfants.

Le PELERIN.—C'est un idéal qui a ses détracteurs depuis vingt siècles. L'homme est divisé par des forces contradictoires: la soif de l'idéal et la paresse d'y

¹ Cf. Un P. à l'Ec. de R., p. 203.

atteindre. Quand il exprime son tourment, il est magnifique. Le moment d'agir le trouve récalcitrant.

Tous parlent de la folie de la croix : les uns avec l'accent de l'enthousiasme, les autres avec l'accent de la haine et du mépris. Après Notre-Seigneur, et avec lui, les saints ont été et sont encore des fous sublimes. La haine produit la folie sectaire.

Remarquez que toutes ces folies ne vont pas sans quelque ressemblance extérieure. Elle peut tromper les esprits inférieurs, préjugés, troublés par quelque passion. Les autres distinguent bien vite les signes de l'amour ou de la haine et reconnaissent le sublime de sa contrefaçon.

Le bien engendre le bien, *lumen de lumine*; le mal engendre le mal — de Charybde en Scylla.

M. l'abbé LEON MERKLEN.—Si, en tous temps et en tous lieux, les hommes livrent bataille autour de l'enfance, c'est bien qu'il s'agit d'autre chose dans l'enseignement que de pure science, d'érudition ou de méthode d'étude. C'est que l'éducation a une âme, suppose une mystique, est en rapport avec certains principes.

Le PELERIN.—Le catéchisme révèle l'idéal surnaturel; l'histoire révèle l'idéal national; la littérature révèle l'idéal humain. Ces trois grands mystères bouleversent nos pédagogues et font s'esclaffer le Marquis!

Il revient à l'institutrice vraiment instruite et surtout animée de cette mystique de la faire rayonner même à l'école de rang. Ses méthodes maternelles ne fonctionneront pas "à vide".

M. ESDRAS MINVILLE.—Un des effarements de notre initiation aux mœurs contemporaines, ce fut de constater jusqu'à quel point plusieurs d'entre nous ne semblent pas se douter des responsabilités attachées à leurs fonctions ou à leur prestige!

Le PELERIN.—Les ascensions, dans notre pays, se font vite et nombreuses. Il le faut. Le service de tout un peuple l'exige. Le réservoir est toujours le même. C'est principalement le peuple qui fournit les plus nombreuses recrues. C'est à son éloge à lui. Est-ce toujours à l'éloge des candidats? En montant, ils brûlent les étapes sans s'en apercevoir assez. Et une fois montées au pinacle de l'élite, trop de ces recrues gardent les tares de leur origine sans s'être assez parées des qualités nécessaires aux fonctions qu'elles vont exercer. Il y a d'honorables et même de magnifiques exceptions. Les exceptions agissent et font du bien. Dans l'appréciation générale, souvent elles sont perdues de vue et ne comptent pas comme il faudrait. Ce sont les autres qui offusquent la vue par leurs bévues, leur zèle trouble, toute la grossièreté de leurs défauts remontés. Les impressions se multiplient par le nombre de ceux qui exercent ainsi leurs

professions, en captent l'influence, agissent, mais sans répondre à l'attente de toute une population qui a besoin d'un service plus parfait, d'une direction plus sage et plus unanime, d'une bonté plus universelle. d'un zèle plus éclairé, et qui, témoin de tant de lacunes, finit par ouvrir les yeux, par murmurer. Quelqu'un se présentera pour faire les additions et déclancher les réactions terribles.

L'élite mineure, c'est la plus considérable, encore mal équilibrée, met du retard à profiter de son accession à la fortune et à la culture. Elle garde trop d'éléments inférieurs qui troublent sa formation définitive, diminuent sa valeur intellectuelle et plus encore la finesse de sa valeur morale, l'arrêtent au palier de l'égoïsme et de la jouissance. Cette élite par suite ne fournit pas ou presque pas de recrues aux postes du service et du dévouement à la chose publique ou à la religion.

M. VICTOR PAUCHET.—Vous vous imaginez peut-être que le développement de l'idéal, l'amour du beau, du bon, du vrai, du bien, n'a qu'un but purement spéculatif et mystique. Détrompez-vous! Si vous développez "le goût", celui-ci amènera le succès de l'individu dans toute profession. Celui qui a le goût de sa profession, le goût de son art, de son métier, le fera mieux que n'importe qui.¹

¹ Cf. Victor Pauchet, "L'Enfant", p. 147.

M. FRs. HEBRARD.—Quel est le secret de l'influence? La compétence qui s'acquiert par la culture de la valeur personnelle, et le caractère qui impose l'estime.¹

Le PELERIN.—La Suède nous offre un exemple contemporain d'un rétablissement national complet: physique, intellectuel et moral. Il n'y a pas que le prix Nobel qui la signale à notre admiration. Le vrai, c'est qu'elle est au niveau de ce tribunal international. En le créant elle n'a surpris ni scandalisé l'élite européenne. Ses jugements font loi, et les plus grands acceptent ses récompenses.

En Nouvelle-France, l'organisation ne se fait pas ou se fait par en bas, au rebours de la norme intellectuelle et morale et de la hiérarchie des valeurs.

J'admire la noble impatience de M. Jules Massé. Ses campagnes pour la restauration du parler français signalent l'éclat de son zèle.

Est-il normal toutefois que le primaire s'érige en tribunal, juge de la valeur de notre parler, appelle à ses assises nos écrivains, nos publicistes, nos orateurs et décident de leur mérite, ne fut-ce qu'au regard de leur articulation ou de la beauté de leur langage?

Du point de vue de la hiérarchie des valeurs, les choses se passent-elles selon la logique et le rang des

¹ Cf. "Soigne ton corps, forme ta volonté" par F. Hébrard.

éducations? C'est la tête, ailleurs, qui fonde les académies, juge, se prononce et conduit!

Une apathie universelle, un universel découragement accepte ces agissements troubles, privés d'autorité par une naissance bâtarde.

Un idéal précis, dans le sens de notre foi antique et de notre antique noblesse, des mesures hardies dans le sens d'un rétablissement de la race changeraient la face des choses: la conviction renaîtrait avec l'enthousiasme.

Pour éclairer tout le corps de la nation et le ranimer, la lumière doit venir de l'élite, d'une élite soulevée par une conviction et un grand élan. L'enseignement à tous les degrés a besoin de cet appui et de cet exemple.

Le commandant CHARLES BUGNET.—Pourquoi Foch réussit? Pour trois raisons: il avait un point d'appui, sa foi; il avait un levier, sa méthode; il avait une force, son caractère.¹

Le PELERIN.—La bonne maîtresse applique ses enfants à la contemplation des saints et des héros. Ils font "leçon de choses."

M. VICTOR PAUCHET.—C'est par le sens du beau que l'enfant aura de l'ordre, de la méthode, l'amour du fini, du parfait, du "toujours mieux".²

¹ Cf. "En écoutant le maréchal Foch", p. 155.

² Cf. "L'Enfant" V. Pauchet, p. 147.

M. FR. S. HEBRARD.—Le "son d'une âme" est une force. Il faut l'écouter, puis à son tour le donner: son de cloche ou son de clairon, toujours voix de sagesse et voix d'amitié.¹

M. VICTOR PAUCHET.—Donnez à vos enfants le goût du travail et de la beauté, sous toutes ses formes.²

M. l'abbé LEON MERKLEN.³—L'enfant n'aime pas la mort ni son image; il court au mouvement, à la vie. Là où il ne trouve ni idéal, ni vitalité, il s'ennuie et est dégoûté de la médiocrité qu'il rencontre ou de son inaction. Il aime les entreprises ardues, prend plaisir aux desseins généreux, est séduit par les périls et les difficultés de l'action conquérante. Il a un besoin instinctif d'aller de l'avant.

M. VICTOR PAUCHET.—Pour faire de l'enseignement moral, il faut l'enthousiasme, la foi qui transporte les montagnes.⁴

M. PAUL IRIBE.—La force de l'Amérique — ce qu'il faut lui envier — ce n'est ni son or, ni sa standardisation, ni sa production massive: c'est son invincible enthousiasme! ⁵

¹ Cf. "Soigne ton corps, forme ta volonté," passim, de F. Hébrard.

² Cf. *Ib.*

³ Cf. *La croix*, 14 janv., 1931.

⁴ Cf. "L'Enfant", p. 58.

⁵ Cf. *La Rev. Univ.*, 1 déc., 1930, p. 561.

M. VICTOR PAUCHET.—Le ressort de l'action, c'est l'enthousiasme.¹

M. RENE BAZIN.—La vie est faite non pour être vécue, mais pour être vaincue.

M. l'abbé RAOUL MARTIN.—Un enthousiaste, c'est l'héroïque Dollard Des Ormeaux, qui oubliant ce que peuvent dix-sept jeunes gens contre huit cents Iroquois, ne regarde que la beauté du dévouement et s'immole à sa patrie. C'est le fier M. de Maisonneuve qui promet d'aller à Montréal, "quand tous les arbres de cette île se devraient changer en Iroquois". Ce sont ces généreux martyrs canadiens qui coururent à la mort avec joie, malgré les protestations d'une nature souvent faible et délicate. C'est ce bataillon de jeunes braves, qui, au moment où tout les attache à cette vie, volèrent, le sourire aux lèvres, au secours de leur Père spirituel.

NOTRE SAINT-PERE LE PAPE PIE XI.—La fin propre et immédiate de l'éducation chrétienne est de coopérer à l'action de la grâce divine dans la formation du véritable et parfait chrétien.

M. FRS. HEBRARD.—Exercez d'abord votre volonté sur des résolutions simples et relativement faciles à tenir. Les grandes résolutions viendront peu à peu.

¹ Cf. "L'Enfant", p. 56.

Par des exercices d'assouplissement, il faut apprendre à bien faire ce que l'on fait, éviter le danger de l'à peu près, prendre garde d'être du nombre de ceux qui ne deviennent jamais de vrais ouvriers, qui demeurent toute leur vie des "petites mains",—petites mains de la politique, de la pensée, de l'art, de la littérature, petites mains du travail, petites mains en tout.

M. ESDRAS MINVILLE.—Depuis quand une éducation ne doit-elle plus se conformer au sujet spécial qui lui est confié pour en développer toutes les virtualités, pour en corriger aussi toutes les déficiences? Par delà l'intelligence, pour l'entraîner et la guider, n'y a-t-il pas le caractère, le jugement et la volonté, sans lesquels on peut très bien n'être qu'une brute intelligente ou un imbécile cultivé?

M. FRS. HEBRARD.—Il ne faut pas s'enfermer dans sa profession, demeurer étranger aux idées et aux gestes de son temps; il faut, au contraire, regarder de sa fenêtre au dehors, être toujours un peu plus que ce que l'on est.

Le Père REGINALD HERET, o.p.—Une grandeur vraie, voilà ce que nous voulons. Ni mesquinerie, ni emphase. La médiocrité décourage, la boursofflure dégoûte, et toutes deux déçoivent.

M. ANDRE TARDIEU.—L'heure est venu de sonner le réveil, d'organiser pour l'action tant de moyens inexploités: les femmes, dont le rôle fut si

grand pendant la guerre et si négligé depuis, les jeunes, qu'il faut, dès l'école associer de tête et de cœur à la grandeur de notre pays.

Les morts ont tout donné. Que les vivants donnent ce qui est en eux. Contre les puissances de décadence, de désordre, de routine ou d'inertie, il y a, aussi bien au dedans qu'au dehors, une bataille à gagner...! Camarades, élevez vos cœurs!

Le PELERIN.—Où sont les chefs qui nous parlent ce noble langage? Il en est, très rares. Et quand ils parlent ainsi, leurs paroles ne font que souligner la générosité de leur propre dévouement et la grandeur de leurs actions.

M. FR. S. HEBRARD.—Les chemins joyeux, à leur tour, ne sont-ils pas bordés de leçons de pèlerinage, leçons de "la bonne Dame de Liesse", à qui l'on brûle un cierge et qui est dispensatrice de bonne humeur, qui annonce la santé, et qui rend léger, meilleur aussi, le travail: "La bonne humeur ne coûte rien et achète tout."

Le Père REGINALD HERET, o.p.—Faute d'un enthousiasme qui soulèverait les âmes, un observateur dénonçait "cette morne médiocrité, cette tristesse qui caractérise les actes et les commentaires de notre vie publique." On ne travaille bien que dans la joie, mais quand les chefs n'ont qu'une courte vue et un cœur petit, le peuple n'a point de joie.

Le Père LACORDAIRE.—L'homme n'a pas seulement besoin de pain, il a besoin de dignité. Quel est celui de nous qui ne le sente vivement et qui n'aspire à un état de grandeur capable de satisfaire le besoin qu'il en a? Cela étant, l'homme pauvre a-t-il la mesure de gloire et de puissance qui nous revient? Et peut-il s'en passer s'il ne l'a pas? Peut-il vivre sans dignité? Non, mille fois non. Qui la lui rendra? Qui, Messieurs, qui? Eh! Jésus-Christ, l'Evangile.

Le Père REGINALD HERET.—Mais en attendant, on ne lit plus l'Evangile, et les fils de Dieu sont brutalement ramenés à une terrible platitude!

M. ESDRAS MINVILLE.—Les instituteurs vous diront qu'une fraction effarante des enfants inscrits chaque année dans les écoles n'ont aucune espèce de formation — sorte de pauvres petits costauds qui ont poussé jusque-là à la façon d'une plante en pleine forêt, avec toutes leurs malformations de caractère . . .

M. CHARLES BAUSSAN.—Pour servir, il faut vouloir et pour vouloir, il faut savoir former et diriger sa volonté.

Mgr BAUNARD.—La vie toute entière dépend de deux ou trois *oui* et de deux ou trois *non*, prononcés de seize à vingt ans.

M. CHARLES BAUSSAN.—L'homme de volonté ne transige pas avec le devoir et il est un homme d'ac-

tion. Il dit toujours: "Il y a quelque chose à faire." Il se fixera un but et il se mettra tout entier et de tout son cœur à son entreprise.

M. FR. S. HEBRARD.—Cette force essentielle, la volonté, se développe et se fortifie comme les muscles; elle se forge. C'est une question de régime, d'éducation, d'entraînement.

Le Père ALEXANDRE DUGRE, s.j.—Il faut, pour intéresser un peuple comme le nôtre, lui présenter une grande entreprise, le discipliner pour une croisade, une conquête, une revanche où il puisse donner cours à ses énergies; autrement il perd ses forces constructives en courses désordonnées, en vile mercenarisme au profit des rivaux: cette richesse de cœur, de muscles et de débrouillardise héritée des premiers défricheurs, et que nos chefs à nous ont oublié de faire servir...¹

SAINT BERNARD.—Soyez un réservoir, avant d'être un canal.

M. CHARLES BAUSSAN.—Pour dépenser, même pour se dépenser, il faut posséder quelque chose. L'action doit être l'épanouissement de la vie intérieure.

M. FR. S. HEBRARD.—Ecoutez la voix qui parle partout, "la vocation sociale" d'être partout le complice du bien, de donner cette amitié et cet exemple si bon à trouver dans les milieux professionnels.

¹ Cf. Le Devoir 25 juin 1930.

Le chanoine STEPHANE COUBE.—De l'idéal, je vous en conjure, de l'idéal pour ensoleiller et féconder vos vingt ans! Du rêve, jeunes gens, du rêve, de l'extase! Rêvez des immolations de votre chair et de votre coeur pour une cause sacrée! Rêvez les triomphes de la vérité et de l'Eglise! Espérance et printemps de la patrie, ô jeunesse; vous avez dans votre coeur la sève d'énergie et d'amour, source des abnégations rédemptrices! la protestation contre l'indifférence et la veulerie universelles, si vous voulez être un jour l'action fière et libératrice, et boire au calice de la victoire.

M. ESDRAS MINVILLE.—On ne presse pas un petit peuple qui porte déjà une âme de vaincu à refouler sans cesse au-dedans de lui-même ses plus légitimes indignations, à douter de ses droits les plus sacrés, à transiger avec la justice, à baisser la main qui le flagelle; on ne lui donne pas le spectacle de l'abandon, de la compromission, du marchandage, on ne l'habitue pas à la passivité devant les transgressions de la foi jurée, sans énerver sa conscience, amortir son courage, détruire sa confiance en lui-même, avilir sa dignité et briser tous les ressorts de son être.¹

Le PELERIN.—L'enthousiasme refoulé n'est jamais annihilé. Il renaît. Sa flamme ardente soulève tout l'être. Il revient donc à la première éduca-

¹ Instruction ou Education? p. 46.

tion d'enseigner aux enfants les autels du vrai Dieu, par quoi la patrie est consacrée, où l'idéal des ancêtres s'éclaire dans la lumière de leur foi et le souvenir de leurs grandes actions. Les commencements appartiennent au premier âge. Commencer la formation d'une âme en sa dix-huitième ou vingtième année, c'est se condamner à faire de son éducation une engrenage de miracles.

TRYPTIQUE

Fleurs d'humanités

TROISIEME PLAN :
toute la politesse française

XXV

SAINT THOMAS D'AQUIN.—La politesse est une vraie dette de l'homme à l'homme. Nous sommes faits pour vivre en compagnie, et, de même que nous nous devons les uns aux autres la vérité, sans laquelle aucune société ne pourrait durer, ainsi nous devons-nous mutuellement l'affabilité. L'homme ne peut vivre en société sans la confiance mutuelle, il ne le peut davantage sans la joie, l'agrément des rapports.

ARISTOTE.—Vous ne demeurerez pas un jour avec un homme morose—ou grossier.

SAINT THOMAS D'AQUIN.—L'homme est donc tenu par une dette naturelle d'honneur de vivre agréablement avec ses semblables.

Le PELERIN.—Nos ancêtres étaient polis par plaisir personnel et par esprit chrétien.

Le Père THOMAS PEGUES.—C'est ici proprement, une question d'ordre ou d'harmonie, de bons procédés; nous dirions au sens classique et parfait de

ces mots, une question de civilité, d'urbanité, ou encore de bonne éducation, d'humanité, de *politesse*, dans tout ce qu'a de charme si fin, si délicat, si hautement exquis, ce beau mot de notre langue française.

SAINT THOMAS D'AQUIN.—Or de telles délectations n'ont pas à être réprimées comme nuisibles.

Le PELERIN.—Je suis heureux, Maître, que vous leviez tous les scrupules!

Le Père THOMAS PEGUES.—On n'a pas à craindre d'être jamais trop agréable à ceux avec qui l'on doit vivre en ce montrant avec eux parfaitement poli. Nulle part plus que dans cette vertu le tact et l'à propos ne s'imposent à qui veut pratiquer la politesse dans toute sa perfection.

Le PELERIN.—La politesse fleurit toutes les vertus, elle atteste un effort conquérant d'affection, de bonne volonté, de coopération bienveillante.

“Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir” ricaneront les gens grossiers! La politesse met chacun à l'aise parce qu'elle assure la sécurité de tous. La politesse et une certaine familiarité, mesurée par le tact, peuvent se combiner. Au-delà c'est le laisser-aller de l'égoïsme, de la grossièreté, du je m'en ficheisme: les gens mal élevés s'accommodent aisément des inquiétudes de la charité et des soins délicats de la politesse... du souci généreux des autres.

Une société d'égoïstes, où personne ne veut se gêner, où chacun joue des coudes en comptant sur ses biceps, n'est plus une société: la grossièreté divise, aboutit à la chicane. Au lieu de s'entr'aider, chacun tire à soi.

M. PAUL VALERY.—Autrefois on avait des manières même dans la rue. Les marchands savaient former une phrase.

DES HAMEAUX.—Aujourd'hui la muflerie existe dans toutes les classes de la société. On pourrait en dire comme de la mort:

“Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.”¹

M. LOUIS RAYMOND.—L'idéal chevaleresque était très élevé. Il se fondait sur le sentiment de l'honneur militaire et sur les égards que l'on devait à son nom, à son rang. Il interdisait formellement la tromperie, la violence envers les faibles, l'emploi de moyens bas, le manquement à la parole donnée. Peu importe que cet idéal ne fut pas toujours suivi dans la pratique. Il existait et l'opinion le rappelait de mille manières aux individus. Toutes les cérémonies de la vie féodale l'imprégnaient dans les âmes.

A l'idéal chevaleresque était venu bientôt s'ajouter l'idéal “courtois”, code d'éducation mondaine et de sociabilité élégante, recommandant le respect de la

¹ Cf. *Le Canada* 12 nov., 1930.

femme, la discrétion, la modération dans les gestes et les paroles, le souci de se rendre agréable et utile.¹

Les PELERIN.—Faute de politesse, nous reviendrons, et vite, aux moeurs insolentes et barbares . . .

Le docteur VICTOR PAUCHET.—La politesse des manières, la courtoisie et l'affabilité ne coûtent rien et achètent tout.²

Le PELERIN.—On l'a dit, ce qui distingue notre époque c'est son parti pris de mauvaise éducation, la volonté de manquer de politesse, le mépris de la "forme", la bonne: celle qui précise la pensée et la revêt de grâce, d'esprit; celle qui adoucit les moeurs parce qu'elle y met de la bonté, des égards, de l'élégance.

M. RENE BENJAMIN.—Mais il y a toutes les âmes serviles qu'on frôle à chaque pas dans nos démagogies, où le sens de l'honneur est méprisé des esprits forts. C'est un contact qui fait lever le cœur. Dès la quarantaine on n'en peut plus.³

Le PELERIN.—On entre dans sa profession, dans sa vocation, comme dans un salon, voire dans un sanc-

¹ Cf. Rev. universelle, 15 oct., 1930, p. 190.

² Cf. "L'Enfant", par V. Pauchet.

³ Cf. Rev. univ., 1er janv., 1931.

tuaire. Et, grâce à Dieu, cela reste vrai, à cause de tant de gentilshommes que l'on y rencontre, de fait. Mais il y a les autres qui empoisonnent l'atmosphère de relents d'arrière-boutique, réfractaires aux parfums d'un savoir-vivre dont ils refusent d'accepter la propriété intellectuelle et morale.

Leur mise extérieure est à l'avenant et fait contraste sans qu'ils veuillent en tenir compte. Ils sont toujours mal chaussés de leurs vêtements, tandis que les gens bien élevés restent corrects et comme naturellement logés, même en habit. Et tout le reste est à l'avenant, leurs préoccupations, leurs conversations: fond et forme.

Le prince de BULOW.—Après la chute de Bismarck, il y eut en Allemagne des gens pour invoquer de façon sacrilège l'autorité du grand chancelier en prétendant que les représentants de l'Allemagne à l'étranger n'avaient pas à se faire aimer, que ce n'était même pas à désirer.¹

Le PELERIN.—A la diplomatie des bonnes manières ils devaient préférer la politique du froncement des sourcils et du poing ganté de fer.

Le prince de BISMARCK.—Au contraire, un des devoirs essentiels de nos représentants à l'étranger doit

¹ Cf. Rev. des 2 Mondes, janv., 1931.

être d'inspirer une confiance et des sympathies telles, qu'en cas de litige entre leur patrie et le pays où ils sont accrédités, ils puissent servir de "matelas" amortissant les coups.

Le prince de TALLEYRAND.—C'est la bienveillance qui fait les grandes affaires.

Le PELERIN.—La bienveillance . . . veut le bien et le procure. A cet effet une goutte de bonté, avec l'accent de la politesse, vaut des tonneaux de désobligeance, à l'instar de la supériorité du miel sur le vinaigre.

Le docteur Victor PAUCHET.—Rien ne peut donner la beauté à notre visage, l'aisance à nos allures et à nos manières comme le désir de répandre la joie autour de nous.

Le PELERIN.—Les latins appelaient la politesse: "humanitas" parce qu'ils la faisaient consister dans la bienveillance, le charme et la solidité des relations.

M. FERNAND LAUDET.—Il y a des "politesses" qui sont l'art de s'exprimer congrument, l'exactitude, la précision, la patience, la reconnaissance, la réserve, puis la tenue que doit avoir un homme . . .¹

M. EMILE FAGUET.—C'est dans les visites aux grands-parents, aux grands amis, à toutes les grandeurs domestiques que, par une sorte de "leçon de

¹ Cf. "Politesse et Savoir-vivre", de Fernand LauDET.

choses", les enfants apprennent à se bien tenir et à ne laisser échapper aucune parole qui ne soit à propos.¹

Le PELERIN.—La politesse règle nos relations, elle les équilibre par les égards dûs à chacun, elle nous apprend à tenir compte de la hiérarchie des personnes. Une discipline éclairée la guide dans ses mouvements, dans son expression. Un sentiment raisonné l'inspire. Une telle politesse évite ce qui est exagéré: la montre d'un vain sentimentalisme, les manifestations trop éclatantes de la joie ou de la douleur. Elle inspire une digne réserve. Elle fait agir avec poids et mesure. Elle ne s'emmêle pas: dans le public, elle accorde, à qui elles sont dûes, les marques du respect et de la déférence, et garde pour le privé de montrer le choix tout autre que lui dictent de légitimes affections.

M. EMILE FAGUET.—Ayez du tact. Le manque de tact a de très grandes conséquences. Le mot *savoir-vivre* a une terrible signification. Bien des gens sont morts faute de savoir-vivre.²

Le PELERIN.—Un minimum de savoir-vivre fait partie intégrante du minimum de bien-être qu'exige Saint Thomas d'Âquin.

M. EMILE FAGUET.—Il ne faut perdre aucune occasion d'enseigner aux enfants la politesse, le tact.

² Cf. Mois littéraire pittoresque, No 121, p. 52.

¹ Cf. Mois littéraire et Pittoresque, No 121, p. 51.

le savoir-vivre . . . Mettons en vive lumière l'importance du tact dans les choses humaines.¹

Le PELERIN.—Ce doit être chose admise: la politesse est un élément de la vie morale de l'enfant, elle augmente sa valeur "ouvrière", elle l'orne d'un précieux entregent, elle assure ses chances de succès et de bonheur.

Puis c'est toujours le même principe: les commencements sont du premier âge, de l'enfance, et non de l'âge adulte. Ainsi la transformation intime d'un homme adulte en un homme poli restera toujours un problème ardu, très difficile à résoudre, tandis que l'entraînement d'un petit enfant de moyenne intelligence est un dressage relativement aisé.

Que nos maîtres et maîtresses atteignent d'abord au classicisme du savoir-vivre et du savoir-faire. Ensuite en employant, à tour de rôle et d'après l'âge de l'élève, les méthodes de la gymnastique, des tests, du scoutisme, ils élèveront un enfant poli.

Des exercices d'ensemble dégourdiraient les petits, leur rendraient familiers les attitudes, les gestes, les démarches, les formules de la politesse. Pris individuellement, les enfants se montrent réfractaires à ces expériences, nouvelles, difficiles et intimidantes pour la plupart d'entre eux.

¹ Cf. Le Mois litt. et pittoresque, No 121, p. 51.

Le docteur VICTOR PAUCHET.—La politesse, l'altruisme, le maintien correct, s'enseignent par un dressage continu.¹

Le PELERIN.—Dieu me garde de trop généraliser et d'oublier qu'il y a, partout, de nobles âmes, et délicates. Le vernis vient du milieu familial, d'une certaine société où de plus en plus on se pique d'élégance et de raffinement.

Combien, parmi ceux qui ont l'avantage de traverser ces ambiances et de recevoir ce rayonnement, refusent de se laisser pénétrer . . .

Les couvents sont dans la bonne voie, ici, et fort en avance sur nos collèges. C'est dans l'ordre, j'oserais dire. Notre politesse naîtra de la délicatesse de la femme où restera primitive, sans flair.

M. LOUIS VEUILLLOT.—Les peuples sales sont les peuples forts!

Le PELERIN.—Pour vous trouver en défaut, Maître, il faut prendre cet aphorisme au sens matériel des mots. La malpropreté prépare à tous les maux physiques, la grossièreté obscurcit l'intelligence et durcit le cœur. Les peuples sales et grossiers sont faibles et méprisables.

M. C.-J. MAGNAN.—Vous proposez à la petite école un idéal impossible.

Le PELERIN.—Je connais la chanson. L'idéal

¹ Cf. "L'Enfant", p. 47.

ne s'enseigne pas, il rayonne et s'impose par l'éclat de sa beauté. L'enfant regarde, se laisse pénétrer sans requérir de définitions. Il fait, il agit, il parle comme il voit et entend. Son petit esprit logique réagit, son petit cœur s'affine et s'habitue.

Le docteur VICTOR PAUCHET.—La bonne humeur fait partie du don de persuasion. Ce n'est pas en maugréant que tu te feras écouter.

Le PELERIN.—Formules, attitudes, souplesses, intentions nuancées, prévenances délicates, désintéressement, empressements, oubli de soi-même, désir de servir : chez l'institutrice, tout cela doit venir naturellement, spontanément, naître de la circonstance actuelle, s'encaster facilement dans le discours . . . et suppose une culture profonde. L'élève, même le tout petit, s'habitue à cette atmosphère, il reçoit la suggestion, il mime avec une justesse, une habileté ravissante — Pas vrai ?

Le prophète ISAÏE.—Voici mon serviteur . . . en qui mon âme a mis toutes ses complaisances . . . Il n'achèvera pas de rompre un roseau à demi brisé, et n'éteindra point une mèche encore fumante, jusqu'à ce qu'il assure le triomphe de la justice. Et les nations espéreront en son nom.¹

Le PELERIN.—La cause de la justice doit rallier

¹ Cité par Saint Mathieu XLL 18-20-21.

en nous tous les moyens dont nous sommes capables. La politesse en est un, et très pratique. Elle achève et perfectionne tous les moyens diplomatiques. Elle donne la maîtrise de soi. Elle accrédite pour le commandement.

SAINT PAUL.—Une charité sans déguisement, ayant le mal en horreur, vous attachant au bien; vous aimant mutuellement d'un amour fraternel; vous honorant les uns les autres avec prévenance.¹

M. RENE BAZIN.—Mgr Canali, secrétaire de Mgr Merry del Val, raconte que cet homme comblé d'honneurs, chargé, pendant onze années, des plus difficiles missions, ne cessa point, même durant cette période et sitôt le travail achevé, de se montrer cordial, jovial même, et d'une prévenance qui allait d'abord aux plus petits et aux plus éprouvés.²

Le PELERIN.—Rien de plus fatigant, et de plus vain que le spectacle qu'un homme se donne à lui-même de sa politesse. Ce vaniteux soigne sa renommée, il est poli aux bons moments, il veut être célébré par les connaisseurs. Il manque de spontanéité comme le désintéressement lui fait défaut. La vraie politesse s'inspire, si diminué que vous le souffriez, d'un motif d'altruisme. A tout le moins, soyez polis pour embellir vos relations, pour faire rayonner un peu plus d'amitié, de douceur, de bonheur. La

¹ Cf. Aux Romains XII 9-10.

² Cf. Rev. des 2 Mondes janv., 1931, p. 298.

politesse accomplit un devoir social par la distribution de ses "grâces". Elle accomplit un service. Elle refuse de se diminuer, de s'avilir au profit de l'égoïsme ou d'un plat snobisme.

SAINT LUC.—(Or Jésus) dit à Simon: "Voistu cette femme (Marie-Madeleine)? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour mes pieds; elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

Tu ne m'as point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds.

Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds de parfum . . .¹

Le PELERIN.—Voyez-vous cet hypocrite qui veut se faire honneur de la présence du Maître, en tirer vanité, mais lui refuse les honneurs d'une hospitalité polie!

Encadré par sa demeure luxueuse, enorgueilli de sa "culture", entouré de ses amis qui témoignent de son importance, cet envieux, jaloux de la renommée du doux Jésus, veut l'humilier dans le moment même qu'il est son hôte, alors qu'il affecte de l'honorer. Il lui refuse les témoignages qui sont le signe du respect, de l'égalité, de l'amitié.

Notre-Seigneur trouve bon de lui donner la leçon si nécessaire des relations sincères, loyales, désintéres-

¹ Cf. Saint Luc, VII, 44 à 46.

sées, où s'affirment un juste sentiment de l'honneur et des manières chevaleresques.

Politesse est tout autant synonyme de culture que de belles mœurs, mais en surplus, avec l'idée d'achèvement de l'une et des autres. En sorte que l'homme grossier manifeste, malgré les apparences, qu'il y a des lacunes dans sa culture et dans ses mœurs.

SAINT PAUL.—Mes frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, toute bonne réputation, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans les mœurs, soit l'objet de vos pensées. Ce que vous avez appris, et reçu, et entendu de moi, et vu en moi, pratiquez-le, et le Dieu de paix sera avec vous.¹

Le PELERIN.—Magnifique analyse des sources de la politesse dans l'âme et le cœur de l'homme. Voilà où nos pensées doivent se mirer, chercher des modèles. Au surplus, ajoute le grand apôtre dans le sentiment divin de sa mission, pratiquez cela comme vous me l'avez vu faire et le Dieu de paix sera avec vous!

Le prophète ISAÏE.—Voici mon serviteur que j'ai choisi, l'objet de ma dilection... Il ne disputera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les places publiques.²

¹ Cf. Aux Ph. IV 8-9.

² Cf. Cité par Mathieu XII 18-19.

Le PELERIN.—Il ne s'agit pas de vider le forum de la présence de tous ceux qui s'intéressent à la chose publique. Mais comme ils ont besoin d'apprendre comment s'y conduire. Cet équilibre est objet d'éducation chez l'enfant.

SAINT MATHIEU.—Mais le centurion, répondant: Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.¹

Le PELERIN.—Evidemment, c'est d'abord un cri de foi, de confiance, et l'expression d'une sincère humilité; toutefois, c'est la politesse habituelle de l'officier qui permet au centurion d'ajuster si parfaitement sa formule au personnage auquel il s'adresse: elle fait hommage de sa foi, de son admiration, de sa confiance d'être exaucé, elle garde discrètement les distances, réduit au minimum l'importunité de son intervention. Soutenu par le bien qu'il veut à son serviteur, le centurion présente ainsi sa requête à Jésus.

SAINT MATHIEU.—Or Jésus, l'entendant, fut dans l'admiration.²

Le PELERIN.—J'ose croire, avec quel tremblant respect, que le divin Maître dans l'admiration qu'il veut bien exprimer de cette foi éclatante, courageuse,

¹ Cf. Matt. VIII 8.

² Cf. Ib. VIII 10.

faisait une petite place pour le bonheur de son expression d'une politesse si délicate.

SAINT LUC.—Or en ces jours-là, Marie, se levant, s'en alla en grande hâte vers les montagnes, en une ville de Juda; et elle entra dans la maison de Zacharie, et elle salua Elisabeth. Et il arriva que lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint... Et d'où m'arrive-t-il, (s'écria Elisabeth), que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?

Car dès que la voix de votre salutation est venue à mes orielles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.¹

Le PELERIN.—Quelle fraîcheur d'âme! La scène a fixé l'attention admirative des plus grands peintres, et provoqué l'imitation de toutes les belles âmes. Il en émane une grâce, un rayonnement de beauté! Le mot "politesse" n'est pas indigne d'irradier tant de lumières!

Il n'est pas exagéré non plus d'appeler les enfants à la contemplation, à l'examen, de cette "leçon de choses".

Le docteur Victor PAUCHET.—C'est la joie de faire quelque chose de bien, de vrai, de juste, de beau,

¹ Cf. Luc, I, 39-44.

qui doit vous animer et non le chagrin d'avoir fait quelque chose de mal.¹

Le PELERIN.—Vous voulez donner au jeune enfant l'intelligence de la politesse et lui en inculquer les habitudes? Partez, comme pour le reste de sa formation, des mêmes données psychologiques. (v.g. l'enfant ne doit pas être traité comme un adulte); appliquez les mêmes méthodes (v.g. provoquez ses initiatives, exploitez ses instincts d'imitation et de mimique si puissants...); ne manquez aucune occasion... soyez vous-même impeccablement, spontanément poli... vos intentions seront devinées.

Ainsi vous le faites passer de l'admiration de la politesse à la facilité de ses gestes et de ses formules. A vingt ans, votre personnage aura l'aisance d'un vieux savoir-vivre. Ce lui sera un besoin et une joie d'être poli. Il en verra la beauté, la bonté et même l'utilité.

En sommes-nous là dans la majorité des cas? Le plus souvent, faute d'un point de départ datant de l'enfance, nos adultes instruits, intelligents, parvenus aux rôles considérables d'une élite, — pour échapper aux minuties d'une politesse difficile, dans la peur d'offrir le spectacle d'une politesse gauche et ridicule, au surplus faute de conviction, — décident, en désespoir de cause, d'afficher une grossièreté soi-disant bonhomme. C'est l'abandon à tous les défauts natu-

¹ Cf. "l'Enfant", p. 12.

rels. Dans l'hypothèse contraire, ç'aurait été l'exercice de toutes les vertus, le dressage de tout l'être dans la beauté, l'élégance, dans le jeu harmonique de toutes les facultés spirituelles et physiques.

Le Docteur VICTOR PAUCHET.—Témoigner une bonne humeur constante, un tact parfait, se montrer aimable, courtois, correct, réservé, serviable, gracieux, parler correctement, présenter une bonne attitude, porter un vêtement seyant, voilà ce qui réalise "les bonnes manières" et accroît les chances de succès dans la vie. Les bonnes manières sont l'ornement de l'action.¹

M. RENE BAZIN.—Le maintien du cardinal Merry Del Val est admirable. Il soutient à lui seul toute la solennité de la cérémonie... il n'a pas un mouvement de distraction, il ne lève pas les yeux de son livre.²

M. ESDRAS MINVILLE.—On fixe un rendez-vous; on s'y rend, si l'on y pense, une demi-heure après l'heure dite. La ponctualité est la politesse des rois, mais c'est aussi une qualité rudement appréciable chez les sujets — et qui peut se monnayer.³

M. RENE BAZIN.—Le cardinal Merry Del Val fut d'une exactitude scrupuleuse dans les plus petites choses, il faisait chacune comme s'il n'avait jamais eu

¹ Introd. p. X: "l'Enfant".

² Cf. Rev. des 2 Mondes, jan. 1931, p. 298.

³ Cf. L'Instruction ou l'Éducation? p. 12.

autre chose à faire . . . Maître de soi et de son temps, il accomplissait, à l'heure voulue, les obligations de sa charge . . . ¹

Le Docteur VICTOR PAUCHET.—L'éducation doit porter sur la formation morale, l'auto-contrôle, la suppression de la sensiblerie et de l'émotivité, le développement de la charité, de la philanthropie, le contrôle des réflexes qui maintiennent l'équilibre moral. ²

Le PELERIN.—Quelle faute nous ferions, nous Canadiens et Français, en négligeant "la masse énorme des souvenirs, le nombre infini des leçons de raison et de goût, l'essence de la politesse incorporée au langage, le sentiment diffus des perfections les plus délicates" enclos dans la littérature française . . . ³

¹ Cf. *Rev. des 2 Mondes*, janv. 1931, p. 297.

² Cf. "L'Enfant", p. 1.

³ Cf. *Un P. à l'Ec. de R.*, p. 193.

EPILOGUE

à double détente

Epilogue

AU RALENTI

Le PELERIN.—La discussion de tous ces sujets et leur mise en train doivent apparaître comme la naïve découverte de vieilles Amériques. Le lecteur en reviendra s'il veut bien se souvenir toujours qu'il ne s'agit pas de poser, comme s'ils étaient nouveaux, des problèmes très vieux, dans notre pays comme ailleurs. Mais il s'agit de rénover l'enseignement public en affermissant ses méthodes, en procurant tous ses moyens, faute de quoi, il ne donne pas d'effets ou ne les produit qu'au minimum.

Autrement dit: il ne suffit pas de coucher tant d'articles que l'on sait au programme de notre enseignement public, mais il faut voir ce qu'on en fait à la tribune scolaire. Tout dépend de la méthode plus ou moins effective employée par chacune de nos maîtresses en chacune de nos écoles. Tout dépend de la manière d'atteindre chacun de nos enfants pour lui enseigner les matières essentielles du programme ou pour lui communiquer effectivement "une" éducation. Voilà comment, pour résoudre le problème de l'en-

seignement, il convient de le poser dans ses données essentielles avec les modifications qu'impose le changement d'une date, d'un climat, d'une nation. Ces sempiternels recommencements ne doivent pas fatiguer. Ils mènent à discuter avec clarté de l'esprit qui doit l'animer et de ses méthodes.

La question a son aspect théorique. Elle a son aspect pratique important. Cette "perspective vivante" de l'instruction et de la formation de notre jeunesse me passionne. Le point crucial c'est que nos maîtresses ne la connaissent pas. Ce n'est pas de leur faute. On ne l'exige pas de leur effort. C'est là que l'étonnement commence et que la démangeaison d'intervenir devient irrépressible.

Je suis intervenu. Les principaux d'école normale et les inspecteurs d'écoles sont intervenus. Je défie les esprits les moins prévenus, pourvu qu'ils soient sans peur, de ne pas crier, après avoir lu mes critiques, qu'il est temps de remettre sur le métier la réorganisation de notre école primaire et celle de ses méthodes. Tout cela présuppose naturellement autre chose qu'un désespoir tacite: la croyance généreuse dans une tâche à accomplir sur ce continent, et par nous; la confiance dans notre foi, notre langue, notre civilisation et leurs moyens; la volonté d'agir et de vaincre.

M. A.-H. TREMBLAY.—Le Pèlerin a d'aussi nombreuses qu'utiles suggestions à faire, et souhaite la venue du jour où un corps de techniciens, bien placé pour observer le fonctionnement de tous les rouages du domaine de l'éducation, sera greffé au Comité catholique afin de faire connaître l'exacte situation et les moyens à prendre pour donner, à l'école du rang et à l'école primaire en général, en plus de la vie matérielle, sa réelle efficacité, afin qu'elle puisse relever au plus tôt le niveau intellectuel du peuple en outillant, pour les besoins de la vie, ceux qui la fréquentent. ¹

Le PELERIN.—C'est exact!

Coiffés de bonnets, habillés de longs parchemins, il y a bien des gens qui vont hocher dédaigneusement la tête: il ne faut pas s'en laisser imposer. Comme la "petite" armée de France devant les casques à pointe allemands, innombrables, il ne faut pas s'en faire, mais, d'un geste rapide, à la française, il faut sabrer le casque et sa pointe, puis rire à pleines dents devant ces têtes nues et risibles.

EN VITESSE

Le PELERIN.—Voici un livre qui vaudra au moins par son butin: il en est surchargé. Le glaneur,

¹ Cf. Rev. de l'Ens. pr. avr. 1930, p. 614.

pour composer ces gerbes, aura peut-être le mérite d'avoir choisi. Tant de voix et si grandes et si belles font une telle éloquence . . . et pour quelle cause!

"Les plus intelligents, disais-je à l'avant-propos, portent jugement sur la donnée de la thèse sans qu'il soit besoin de les accabler de reprises fatigantes." Pour convertir les autres qui s'entêtent, l'unique chance, m'a-t-il semblé, était de tenter l'argument d'autorité. Ils sont servis. Je leur laisse maintenant un moment de digestion, un moment de réflexion, puis le temps de la pleine conversion.

MEPHISTOPHELES, (avec un éclat de rire tapageur, battant la mesure à "ces" Messieurs).—Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

L'ARMÉE FRANÇAISE, (du plus lointain horizon).—Gardons le sourire!

Le PELERIN.—Sur la figure humaine, le sourire est comme la signature de Dieu.¹ La victoire morale appartient au sourire.

¹ "Signatum est super nos lumen vultus tui" (ps. IV).

T A B L E

des Auteurs cités dans le "Dialogue"

(Le chiffre indique la page)

- | | |
|--|---|
| ALAIN-FOURNIER, 110. | BOSSUET (l'Evêque de Meaux)
327. |
| ALARY (l'abbé Zénon), 71. | BOURASSA (Henri), 332. |
| ARISTOTE, 354. | BOURGET (Paul), 252. |
| ASSELIN (Olivar), 47-114-147-
183-217. | BREMOND (l'abbé Henri), 210-
252. |
| AUMAIS (abbé L.N.), 42-52-90-
126-313. | BRUCHESI (Jean), 317. |
| AVENEL (Georges d'), 281. | BUGNET (le commandant Char-
les), 343. |
| BARRE (Laurent), 122. | BULOW (le prince de), 358. |
| BARRES (Maurice), 330-332. | CANOVAS DEL CASTILLO,
32. |
| BAUDRILLART (Mgr Alfred),
261. | CHARMOT, s.j. (Père Fran-
çois), 201-203-204. |
| BAUNARD (Mgr), 348. | CHARTRAND (J.-B.), 62-63-
206. |
| BAUSSAN (Charles), 348-349. | CHATELIER (Henry le) 251. |
| BAZIN (René), 345-364-370. | CLEMENCEAU (Georges), 32-
44-53. |
| BENJAMIN (René), 91-93-320-
357. | CLEON, 33. |
| BERARD (Léon), 56. | COUBE (le chan) Stéphane),
350. |
| BERAUD (Henri), 110. | CURRIE (Arthur), 151. |
| BERNARD (Harry), 133-268. | DAIGLE (Dr Charles-A.), 164. |
| BERNARD (Saint), 349. | DANTIN (Louis), 51-107-111. |
| BERTRAND (Louis), 53-252. | DAUDET (Léon), 103-218-317. |
| BILODEAU (l'abbé Geo.-Ma-
rie), 315. | D'AVENEL (Georges), 281. |
| BISMARCK (le prince de), 358. | DAVID (Hon. Athanase), 218-
259-260-261-285-332. |
| BLANCHARD (l'abbé Etienne),
189. | DAVIGNON (Henri), 317-324. |
| BOILEAU (Nicolas), 53. | DEGAGNE (l'abbé N.), 313. |
| BOILY (J.-E.), 122-129-248-268-
269. | DELAGE (Cyrille), 21-24-307. |
| BOISSONNAULT (Charles-Ma-
rie), 31-147-258-259-269. | DEMERS (Mlle Adora) 270. |
| BONALD (Louis de), 184. | |

-
- DEGAGNE (J.-E.), 128-129-247-298-308.
 DESGRANGES (le chanoine), 115-150.
 DES HAMEAUX, 356.
 DESROSIERS (l'abbé Adélarde), 184-229.
 DONCOEUR (Père Paul), 316-321.
 DUBECH (Lucien), 110.
 DUDON, s.j. (Père Paul), 331.
 DUFRENNE (Pierre), 152-217-236-238-239-240.
 DUGRE, s.j. (Père Alexandre), 349.
 DUPLAIN (Paul-Eugène), 315-316-323.
 DUPUIS (J.-A.) 93-188-253-268.
 DUPUIS (J.-N.), 183.
 DUPUY (Pierre), 181-185.
 DUSSANE (Madame), 205.
 ELISE (Rév. Mère), 49.
 EMERSON (Waldo), 318.
 FADETTE (du Devoir), 219-220-221.
 FAGUET (Emile) 359-360.
 FELTIN (Mgr l'Evêque), 198.
 FENELON (Evêque de Cambrai), 252.
 FERLAND (Joseph), 289-290-291-292.
 FERRY (Jules), 239.
 FILTEAU (A.-M.), 92-147-148.
 FOCH (le maréchal), 26-27-29-31-32-38-42-43-86-142-143-160 - 233-234-235-260-316-317-323-324-332.
 GAGNON (l'abbé Alph.), 85-86-87-88-125-164-165-216-218.
 GENIER (J.-A.), 80.
 GERMAIN (Marielle), 118-119.
 GERVAIS (chan. I.), 46-68-69-70 - 71-91-147-153-190-209-247-274-275-297-312.
 GLABER, 251.
 GOULET (J.A.), 297.
 GOURMONT (Rémy de), 84-168.
 GRANDPRE, c.s.v. (Père de) 49.
 GREEN (Julien), 53.
 GROULX (l'abbé Lionel) 28-33-34-35.
 GUERIN, 277.
 HEBRARD (François), 315-342, 344-345-346-347-349.
 HELSEY (Edouard) 28.
 HERET, o.p. (le Père Réginald), 346-347-348.
 HEROUX (Omer), 18.
 HUNZIKER (Pierre), 27-28-29-251-257.
 IRIBE (Paul), 344.

-
- ISAIE (le prophète), 363-366.
 JALABERT, s.j. (Père Louis),
 197-277-278-280-282.
 JEANJEAN (le chan. Gustave),
 6.
 JOBIN (Georges), 64-65-66-258-
 304.
 LACORDAIRE (le Père), 348.
 LACROIX (Jean), 205.
 LA FONTAINE (Jean de), 76.
 LAFUE (Pierre), 53.
 LAMARCHE, o.p. (Père A.),
 167.
 LAMARCHE, c.s.v. (Père Gus-
 tave), 165-166.
 LANE (J.-H.), 63-175-176-207-
 227-237-248-298.
 L'ARMÉE FRANÇAISE, 377.
 LAUDET (Fernand), 359.
 LAVALLEE, avocat (L.-A.),
 232.
 LEBLOND DE BRUMATH,
 166 - 167-168-169-171-187-
 188.
 LEFEBVRE (Dom Gaspar), 279.
 LEMAITRE (Jules), 138-245-
 246.
 LEMIRE (l'abbé), 129.
 LEON XIII (le Pape), 281.
 LEVESQUE (Albert), 25.
 LIENART (le Cardinal), 89.
 LITALIEN (E.), 60-91-206-237.
 LORUS, s.j. (Père Paul), 28-
 141 - 198-251-253-254-255-
 256-257.
 LUC (Saint), 365-368.
 MAGNAN (C.-J.), 26-38-41-46-
 50-82-93-136-146-149-152-
 171-173-174-180-181-182-
 196-200-216-232-246-249-
 264-265-268-284-285-294-
 302-312-362.
 MAGNAN (Jean-Charles) 123-
 124-125.
 MANGIN (le général), 333.
 MARCOTTE, o.m.i. (R. Père F.-
 X.), 150.
 MARIE-VICTORIN (R. Frère),
 204-254.
 MARQUIS (G.-E.), 96-97-98-99-
 101-102-103-104-105-106-
 107-108-109-111-112-113-
 114-115-189-190-237-304.
 MARTIN (l'abbé Raoul), 240-
 327-345.
 MATHIEU (Saint), 367.
 MAURRAS (Charles) 217.
 MELANÇON (abbé J.-M.), 6-19-
 49-105.
 MEPHISTOPHELES, 377.
 MERKLEN (labbé Léon), 51-
 317-336-338-339-344.
 MICHEL (l'abbé J.), 276.

- MILLE (Pierre), 180-181-197.
 MILLER (C.-J.), 313.
 MINVILLE (Esdras), 56-57-58-
 59-60-227-229-230-239-241-
 319 - 321-323-325-326-327-
 328 - 329-337-340-346-348-
 350 - 370.
 MONTAIGNE (Michel de), 132.
 MONTPETIT (Edouard), 30-56-
 72-73-86-150-164-186-187-
 305.
 MONZIE (M. de), 235-236.
 MORIN (Paul), 107-111-112.
 MOUSSEAU (le chan. Louis),
 76-77-81-89-137-139-140-
 141-156-158-159-197-199-
 208-214-215-238-276-286-
 287-294-295-330.
 MUSSOLINI, 28.
 PIE XI (N. S. Père le Pape),
 345.
 PAGE (L.-O.), 192.
 PAQUET (Mgr L.-A.), 315.
 PARVILLEZ (P. Alph. de), 42-
 51-52-262.
 PASCAL (Blaise), 259.
 PAUCHET (Dr Victor), 206-
 208-209-247-248-259-262-
 303-304-305-306-307-308-
 322-333-341-343-344-345-
 357-359-362-363-368-370-
 371.
 PAUL (Saint), 364-366.
 PEGUES (Père Thomas), 354-
 355.
 PELLERIN (l'abbé J.-A.), 175-
 192-207-226-231-232-236-
 237-244-245-255-266-267-
 285-296-302-303-314.
 PELLETIER (Albert), 94.
 PIERRE l'ERMITE, 7.
 POITRAS (Joachim), 64-171.
 PONTET, s.j. (le Père Mauri-
 ce), 110.
 POULIN (Félix), 307-308.
 PREVOST (J.-E.), 122-185-229-
 230-231-259-288-289.
 PRIMEAU (J.-B.), 191.
 RAYMOND (Louis), 356.
 REVERDY (Henri), 109.
 RICRAC (Rédacteur au Devoir),
 99.
 ROCHEFORT (Arthur), 129-
 130-306.
 ROSS (Mgr F.-X.), 173-174-252.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques)
 244.
 ROY (Mgr Camille), 47-73-83-
 91.
 SAINTE-ANNE-MARIE (Rév.
 Soeur), 197-233.
 SAINTE-FOY (Rédacteur à la
 Presse), 184-269.
 SCHWOB (René), 331.
 SIMARD (le chan H.-A.), 313.
 SOCRATE, 262.

- SUGER, 252.
- TALLEYRAND (le prince de)
359.
- TARDIEU (André), 346.
- THAMIN (M.) 235.
- THOMAS d'AQUIN (Saint),
354-355.
- TITULESCO, 31.
- TOUGAS (Père), 202.
- TREMBLAY (A.-H.), 40-130-
131-132-228-258-298-299-
375.
- TREMBLAY (l'abbé Thomas),
127-128-246-295.
- TUC (Pierre), 261.
- VALERY (Paul), 31-356.
- VALLEE (l'abbé H.), 66-67-129-
176-279-313.
- VALLETTE (Jos), 148.
- VALOIS (Omer), 270.
- VANIER (Guy), 33.
- VAUGELAS (Claude), 168.
- VEUILLOT (Louis), 362.

FIN

Achévé d'imprimer
le 28 mai 1931
aux ateliers de
l'Éclaireur, Inc., à
Montréal -:- -:-